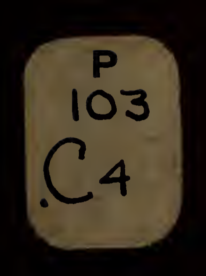

P
103
.C4


LIBRARY OF
CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS



ESSAI

SUR

LA SCIENCE DU LANGAGE.

SAINT-ÉTIENNE, TYP. DE F. GONIN.

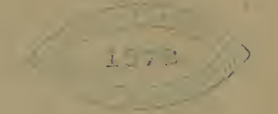
ESSAI

SUR LA

SCIENCE DU LANGAGE,

Par M. Clément,

Professeur de Quatrième au Collége royal de Saint-Etienne.



A PARIS,

CHEZ L. HACHETTE,

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,

Rue Pierre-Sarrazin, 12.

—

1843.

ESSAI

SUR LA

SCIENCE DU LANGAGE.

Introduction.

CHAPITRE I.

DU LANGAGE EN GÉNÉRAL.

§ Ier.

CE QUE C'EST QUE LE LANGAGE. — DU LANGAGE DE LA NATURE.

Toutes les réalités dont se compose l'univers se divisent d'abord en deux mondes ; l'un qui frappe les sens et qu'on appelle visible, sensible, extérieur et physique : c'est le monde de la *matière;* l'autre qui ne tombe pas sous les sens et qu'on nomme invisible, intérieur, immatériel, intellectuel et moral : c'est le monde de l'*esprit.*

Ces deux mondes diffèrent immensément l'un de l'autre, et sont séparés, par nature, de toute la distance du ciel à la terre: rien de plus opposé que leurs attributs, de plus contraire que leurs propriétés. Cependant un lien mystérieux les rapproche et tend sans cesse à les unir, à les identifier, de manière à n'en faire en quelque sorte qu'une seule et même chose; l'esprit descend dans la matière, la pénètre de son essence, lui imprime le sceau de son caractère et la force à devenir l'expression de ses attributs. Alors l'invisible est devenu apparent, l'immatériel a revêtu des formes sensibles et a pris un corps, l'esprit *s'est incarné,* et cette incarnation mystérieuse, cette union de deux natures si contraires, constitue une troisième espèce de réalité qui n'est ni la première, ni la seconde, ni les deux réunies, mais dont l'essence est dans le rapport de l'une à l'autre. Cette nouvelle réalité est ce qu'on appelle *langage* (1); car, dans son sens le plus général, le langage est l'*expression sensible de la pensée,* c'est-à-dire, la manifestation de l'esprit par la matière, c'est-à-dire encore, le rapport de l'esprit à la matière et de la matière à l'esprit (2).

Il n'y a qu'une *matière,* mais il y a deux *esprits:* l'es-

(1) M. Damiron a remarqué avec raison que le mot *langage* n'est pas juste et qu'il faudrait dire *expression.*

(2) Puisqu'il y a trois sortes de réalités, les sciences qui les étudient doivent naturellement se diviser en trois grandes classes correspondant à cette triple réalité. M. Ampère a proposé de nommer *cosmologie* (de κοσμος

prit incréé et infini ou *Dieu,* et l'esprit créé et fini ou l'*ame humaine.* Le rapport de la matière à l'esprit est donc double, savoir : rapport de la nature à Dieu, rapport du corps à l'ame. Cependant, quoique les termes soient différents, au fond le rapport est le même, et l'on peut dire que la nature est à Dieu comme le corps est à l'ame.

Envisagé en lui-même et dans son essence, le rapport de l'esprit à la matière est une chose mystérieuse et tout-à-fait incompréhensible. Aussi parmi les philosophes qui ont cherché à résoudre ce difficile problème, les uns ne pouvant concevoir la possibilité du rapport ont été conduits à la négation de l'un des deux termes; c'était par là même nier le rapport et trancher toutes les difficultés auxquelles il donnait lieu. Ils ont donc nié l'esprit ou la matière : Dieu et l'ame ou la nature et le corps. De là les deux écoles des spiritualistes et des matérialistes. D'autres, forcés par l'évidence à admettre ces deux espèces de réalités dont l'existence est si manifeste, ont épuisé toutes les ressources de leur génie pour expliquer le rapport qui les unit ; mais tous leurs efforts ont été sans résultats, et les moyens qu'ils ont proposés pour éclaircir le mystère sont aussi obscurs et souvent plus

monde) l'ensemble des sciences de la matière, et *noologie* (de νοος esprit) l'ensemble des sciences de l'esprit (*Essai sur la philosophie des sciences,* page 28). On pourrait appeler la troisième espèce de science, *cosmo-noologie,* parce qu'elle est mixte, et qu'étudiant le rapport des deux premières réalités, elle s'attache en même temps à l'une et à l'autre.

incompréhensibles que le mystère lui-même. Plus sage que la philosophie, le sens commun a admis le fait sans chercher à l'expliquer; partout et toujours on a cru à l'existence de l'esprit et de la matière et à la manifestation de l'un par l'autre ; partout et toujours on a cru à la dualité du monde, et l'on a vu dans les choses visibles une image et comme un reflet des choses invisibles. Quoi de plus évident, en effet, que cette grande révélation de la nature qui exprime en mille manières les perfections de Celui qui l'a tirée du néant et lui communique encore le mouvement et la vie? Dieu s'est peint dans ses œuvres, et l'univers annonce son Auteur : *les cieux racontent la gloire du Très-Haut* (1) ; *la foudre fait éclater sa puissance , et l'Océan déclare son immensité* (2).

Le monde n'est pas seulement l'image de Dieu : l'homme s'y retrouve aussi. Il y a dans la nature comme une intelligence infinie et un amour immense qui revêtent mille formes diverses pour entrer en correspondance avec nous et s'associer à nos pensées et à nos sentiments. Rien dans le monde physique n'est purement *matière :* le ruisseau qui murmure et le torrent qui gronde, le bouton qui commence à s'ouvrir et la fleur déjà flétrie qui s'effeuille, l'arbre dont les branches retombent en s'inclinant vers la terre ou qui s'élance , le vert coteau et le rocher nu , le chant des oiseaux, la brise du soir, le frémissement du feuillage et le silence

(1) Psaume XVIII. (2) Chateaubriand.

même des bois, tout a un langage, tout a une voix, tout nous dit une pensée que nous savons comprendre ; car la science de ce langage n'a pas besoin de s'enseigner, elle est innée dans l'homme ; pour comprendre la nature, il suffit de se recueillir et de prêter l'oreille à sa voix.

Mais tous les hommes, tous les siècles ne sont pas également attentifs à cette voix. Aujourd'hui la nature est muette pour un grand nombre ; on étudie beaucoup le monde physique dans ses éléments matériels, mais on le connaît peu dans son symbolisme (1). Il en est qui passent leur vie à décrire, à classer, à analyser les su-

(1) La cause en est principalement dans le langage des nomenclatures de la science moderne. Ce langage, en donnant aux objets des noms qui n'éveillent pas dans l'ame une seule idée de sentiment ou de poésie, doit nécessairement faire prendre à l'esprit l'habitude de ne voir les choses que comme il les représente. Aussi a-t-il été souvent l'objet des plus vives réclamations de la part de ceux qui ont une ame et qui ne veulent connaître la nature que pour l'aimer. Ecoutons là-dessus un de nos meilleurs écrivains :

« Vous aimiez à voir une couronne de reines-marguerites s'arrondir sur les blonds cheveux de votre petite-fille ! oh ! cela était charmant ! Mais halte-là ! cette reine-marguerite, c'est un leucanthème ! Et qu'est-ce qu'un leucanthème, s'il vous plaît ? Voyez le *Jardin des Racines grecques ;* c'est une *fleur blanche*. Misérable, qui n'a vu qu'une *fleur blanche* dans la reine-marguerite ! . . . . . »

« Il n'est personne de vous qui n'ait vu, qui n'ait cueilli, qui n'ait ramassé en touffes gracieuses, pour sa maîtresse ou pour sa mère, cette jolie plante du bord des prés, du bord des ruisseaux, qui pousse au-dessus de sa tige svelte et mobile des petites gerbes de fleurs bleu de ciel dont les lobes arrondis semblent un feston d'azur autour d'une aréole d'or. Les bijoutiers vraiment artistes imitent cela comme ils peuvent, en incrustant cinq se-

blimes caractères de ce livre divin, sans s'inquiéter du sens qu'ils renferment, peut-être même sans s'en douter: semblables à ces enfants qui parcourent avec curiosité un ouvrage magnifiquement illustré, et qui dans cet œuvre du génie ne regardent et n'admirent que les gravures et les images!

Nous perdons beaucoup à cette négligence assurément; nous y perdons pour notre moralité, nous y perdons pour notre bonheur; car la voix de la nature, c'est la voix de Dieu : voix douce et suave qui répand la paix dans l'ame decelui qui l'écoute! voix sainte et pure, qui sanctifie et porte le cœur à l'amour du bien!

mences de saphir autour d'un grain de topaze; mais ils savent bien qu'ils n'approchent pas du modèle. Ce merveilleux bouquet naturel, qui est assez commun partout, a reçu partout des noms divers, mais également pittoresques ou expressifs. Les Allemands l'appellent *Ne m'oubliez pas;* les jeunes filles de mon village : *Plus je vous vois, plus je vous aime.* Dans toute la France, et surtout aux campagnes, on désigne cet épi de fleurettes sous le nom de *yeux de la Sainte-Vierge*, et ce nom est presque aussi aimable qu'elles, car il n'y a rien qui peigne mieux à l'esprit la tendresse d'un œil bleu, et le charme irrésistible d'un doux regard. Le faiseur de nomenclature ne s'est pas occupé de tout cela. Frappé d'une conformation particulière de la feuille, d'un aspect ou d'une propriété médicale de la graine, qui sont également équivoques, il a appelé notre plante, *la myosote scorpioïde.* Vous me direz que *myosote scorpioïde* ne sont pas des mots français, et je n'ai certainement pas l'intention de prouver autre chose : ce sont des mots grecs; mais qu'entend-on du moins par ces mots grecs? Est-ce quelque appellation plus élégante, plus heureusement figurée que les nôtres? Hélas non! cela veut dire en propres termes *l'oreille de souris à physionomie de scorpion.* Vous conviendrez que nous voilà bien loin de *Plus je vous vois, plus je vous aime*, et des *yeux de la Sainte-Vierge.* » (CH. NODIER. *Notions de Linguistique.* — Des mots nouveaux. — Des langues de convention.)

§ II.

DU LANGAGE DE L'ORGANISME.

Tout dans la nature a un langage, avons-nous dit, et l'univers dans son ensemble et dans ses détails est l'expression d'une pensée. Cependant l'esprit infini qui s'est peint dans le monde et en a fait son image, ne forme pas une seule et même chose avec lui; il l'a touché comme d'un sceau pour y graver son empreinte, il l'anime encore de sa vie, si vous voulez, mais enfin il ne se l'est pas *incorporé*, et Dieu est plutôt présent à la nature qu'il ne lui est uni. L'esprit et la matière n'ont d'union vraiment intime et réelle que dans l'homme. Placé sur les limites de ces deux mondes auxquels il appartient par sa double nature, l'homme les résume en lui-même; il est comme la synthèse du monde et l'abrégé de l'univers. L'esprit et la matière sont unis en lui par des rapports si intimes et des liens si étroits, qu'il n'est rien dans l'ame qui n'ait dans le corps quelque chose qui lui corresponde et en soit le signe et l'expression; de sorte que l'organisme tout entier est un *langage* et comme une révélation de l'esprit qui l'anime.

On peut poser en thèse générale que le *caractère* a son expression et son signe dans le *tempérament,* les *facultés*

et les *penchants*, dans la configuration des *parties osseuses* de la tête, les *pensées* et les *sentiments*, dans l'*action* qui comprend la physionomie, le geste et l'attitude.

Et d'abord il est certain qu'il y a entre le caractère des individus et leur tempérament, une relation intime, une liaison étroite, et que selon que tel ou tel système domine dans la constitution physique, le trait saillant du caractère est différent (1). Le tempérament est donc un véritable langage, puisqu'il annonce et qu'il exprime certaines modifications de l'esprit.

Le rapport des facultés et des penchants avec la configuration des parties osseuses de la tête est également incontestable, et si cette science qu'on appelle *phrénologie* a rencontré et rencontre encore aujourd'hui des

(1) Chaque individu a sa constitution et sa forme propres. Le mélange et la proportion des éléments qui la composent font le *tempérament* qui fait à son tour le *caractère* de chacun.

Les anciens reconnaissaient quatre éléments des corps et quatre tempéraments essentiels.

Le *bilieux*, où prédomine le feu, porte à l'expansion, rend irritable, vif et ferme, est propre aux grands caractères et aux grandes choses.

Le *sanguin* correspond à l'air, pousse à l'activité, rend doux, léger, rapide, mais superficiel, intelligent sans énergie, pénétrant sans persévérance.

Le *flegmatique*, déterminé par l'excès de l'eau, dispose au calme, au sang-froid, à l'apathie.

Le *mélancolique*, où la terre prépondère, commente, enfouit, rend réfléchi et égoïste. (L'abbé Bautain. *Philosophie morale.*)

contradicteurs, c'est, d'un côté, que les uns ont exagéré l'étendue et l'infaillibilité de ce rapport, en donnant pour des lois générales ce qui n'était encore que des faits partiels, et de l'autre, qu'on s'est trop effrayé des conséquences de cette doctrine. L'expérience a quelquefois montré que les phrénologues avaient été trop précipités dans leurs inductions, mais leur doctrine n'a vraiment rien dont la morale puisse s'alarmer. C'est à tort qu'on l'accuse de nier la liberté et de justifier par là même tous les désordres et tous les crimes. D'une certaine disposition dans les organes de la tête, elle conclut à des penchants plus ou moins violents, à des actes plus ou moins répétés, mais elle ne touche pas à la liberté ; elle soumet la volonté à des influences fatales et nécessaires, mais elle lui laisse le pouvoir de leur obéir ou d'y résister. La phrénologie ne fait donc que dire ce que tout le monde avoue, savoir : que nous avons des facultés et des penchants que nous ne nous donnons pas ; seulement elle prétend que chacune de ces facultés, chacun de ces penchants a son organe propre, que cet organe, comme tous les autres, se développe par l'exercice, que par conséquent il devient le signe et l'expression naturelle de la faculté ou du penchant qui lui correspond, et qu'on peut par là même, de l'existence et du plus ou moins de développement de l'organe, conclure l'existence et le plus ou moins de développement du penchant ou de la faculté ; en un mot, la phrénologie dit que la configuration de la tête est un *langage;*

que chacun, sans s'en douter, *écrit* sa propre vie en lui-même, et qu'il est possible de caractériser l'histoire d'un individu avec son cadavre.

Si on peut jusqu'à un certain point contester le rapport des *bosses* aux penchants et aux passions, du moins ne saurait-on nier celui du cerveau aux facultés intellectuelles. Une observation constante a démontré et démontre encore tous les jours que le développement de cet organe est, dans les individus, en rapport direct avec le développement de l'intelligence, et chez les peuples, avec le degré de civilisation auquel ils sont parvenus. Le plus grand des savants modernes, M. Cuvier, avait, dit-on, une cervelle prodigieuse. Chez les peuples les plus civilisés, tels que les Européens, l'angle facial qui sert de mesure au volume du cerveau est de 85 degrés, tandis que chez les peuples les plus barbares, tels que les Hottentots et les Papous, il n'est que de 75. D'après le savant naturaliste (1) auteur de cette dernière observation, le crâne des nègres renferme neuf onces de cervelle de moins que celui des blancs d'Europe (2).

Il est donc indubitable que l'intelligence a son expression et son signe dans l'organe du cerveau, et que la

(1) Virey, *Histoire naturelle de l'homme.*

(2) L'abbé Fréres, dans sa *Philosophie de l'histoire*, donne comme un fait universel et constant, ce développement parallèle du cerveau et de la civilisation chez tous les peuples. Il présente sept types de crânes correspondant aux sept périodes qu'il assigne à la civilisation complète d'un peuple, et, à partir du premier qui en a le moins, la capacité devient de plus en plus

matière est le symbole de l'esprit dans ce qu'il a de plus essentiel, dans la faculté de comprendre.

Toutefois cette première révélation de l'ame par la configuration des organes, a quelque chose de trop vague et manque de précision. Le sens de ces caractères n'est compris que de quelques savants qui ne sont pas même toujours sûrs de leurs interprétations : espèces d'hiéroglyphes renfermés dans le temple, inintelligibles pour le vulgaire, et livrant à peine leur secret à quelques initiés. Mais quand l'ame s'émeut sous l'impression de la pensée ou du sentiment, elle se produit avec un éclat qui la rend visible à tous. Alors le corps tout entier lui sert d'expression et en devient la vivante image. Selon les heureuses expressions d'un écrivain, « *elle le meut*, *l'excite et l'anime, le pénètre de son activité, le fait vivre de sa vie*, *s'y projette et y rayonne par chaque nerf, par chaque fibre ; elle semble passer et comme transpirer à travers ses appareils et venir au visage, sur le front, sur les lèvres, dans le regard et la voix, dans les gestes et les attitudes, s'y exprimant tout entière* (1), de sorte qu'on ne voit plus qu'elle alors, et que le corps, transformé et

grande, jusqu'au septième qui en a le plus. — Il pose aussi comme une loi générale le rapport du tempérament au caractère ; de sorte qu'à mesure que le caractère d'un peuple se transforme dans le développement successif de sa civilisation, le tempérament éprouve dans les individus une transformation analogue.

(1) Damiron. *Morale.*

comme spiritualisé, s'efface et ne frappe presque plus; semblable au vase transparent qu'on voit d'autant moins qu'il laisse mieux voir l'objet qu'il renferme, ou à la toile qui disparaît sous le pinceau qui l'anime et y répand la vie avec les couleurs.

Il n'est pas dans l'ame de modification tant soit peu prononcée qui ne s'exprime de quelque manière dans l'organisme et ne se traduise en action. L'œil s'allume et s'enflamme dans l'indignation et la colère; il brille encore, mais d'un éclat plus doux, sous l'influence d'une tendre affection. La haine pâlit la figure et la contracte, tandis que le visage s'épanouit et rayonne dans la bienveillance et l'amour. Le bonheur intime et la joie pure amènent un doux sourire sur les lèvres, et la douleur avec les soucis sillonnent, rident le front et l'assombrissent. Quand l'ame se sent en possession d'une pensée qui l'honore, l'attitude prend un air de noblesse et de dignité. La physionomie se recueille et devient *pensive* dans le travail d'une réflexion sérieuse et profonde; elle se grandit et s'élève avec le sentiment d'une noble fierté, et l'admiration lui communique quelque chose de sa splendeur.

De toutes les manifestations de la pensée, l'action est celle qui a le plus de vie et le plus de puissance; un regard, un geste, un soupir, le plus léger mouvement, en disent souvent plus que mille paroles. Aussi rien ne résiste à l'ascendant de celui qui parle ce langage. C'est pour cela que l'éloquence, cette puissance de faire passer

sa pensée, j'ai presque dit son ame, dans les autres, est pour ainsi dire tout entière dans l'action, et que Démosthène interrogé quelle était la première qualité de l'orateur, puis la seconde, puis la troisième, répondit à chaque fois : *C'est l'action;* et encore, qu'Eschine exilé lisant à ses auditeurs le discours qui l'avait fait bannir de la Grèce et les voyant applaudir, s'écriait : *Qu'eussiez-vous donc dit si vous aviez entendu le lion lui-même rugir sa harangue?* — C'était dire en orateurs que le langage d'action est la plus puissante expression de la pensée.

Ce ne sont pas seulement les modifications accidentelles et passagères de l'ame, qui s'annoncent et se révèlent par les formes du corps; la physionomie est aussi l'expression des *mœurs*. Aux habitudes de l'ame répondent, dans les organes, certaines modifications constantes et comme des espèces d'*habitudes* qui représentent fidèlement les premières. L'habitude des pensées basses et des sentiments vils dégrade la physionomie et *salit* en quelque sorte le visage : les hommes profondément corrompus sont affreusement laids; le vice les a marqués de sa hideuse empreinte et leur vue seule inspire le dégoût et le mépris.

De son côté, la vertu répand ses attraits et ses charmes sur le visage de ceux qui la cultivent. Il est des personnes qu'il suffit de voir pour les vénérer; l'ensemble de leur physionomie est tout empreint de sainteté : la vertu aussi les a marquées de son sceau, et parce que

le ciel est dans leur ame, il y a dans leur regard quelque chose de céleste. Lors même que quelqu'un de ces troubles dont nulle ame n'est exempte ici-bas, arrive jusqu'à elles, il peut altérer, mais il ne saurait détruire le fond de calme et de sérénité qui brille sur leur front : c'est un nuage qui traverse un ciel pur.

En général aussi, chaque genre de vie donne à ceux qui l'embrassent, une tournure particulière ; il y a pour chaque état dont les fonctions sont tout-à-fait spéciales, *un type de physionomie* qui est la représentation et comme la personnification des pensées et des sentiments que cet état exige. Dites à un peintre de vous faire une tête de soldat et une tête de trappiste? ces deux têtes, quelle que soit la forme primitive que leur ait donnée la nature, ne se ressembleront en rien. Pourquoi? — Parce qu'elles appartiennent à des individus dont la vie n'a absolument rien de semblable, et la vie c'est ce qui fait la physionomie, c'est ce qui lui donne son empreinte.

Ce type de physionomie dont nous parlons n'est pas commun à tous les individus qui composent un corps : on ne le trouve fortement prononcé que chez ceux qui possèdent à un degré éminent les vertus de leur état; à mesure que ces vertus diminuent, le trait caractéristique s'affaiblit d'autant : c'est le symbole qui suit la loi de la réalité, c'est l'expression qui pâlit avec la pensée, c'est l'effet qui s'harmonise avec la cause. Et quand enfin il n'y a plus qu'une vertu commune ou plus de

vertu, il n'y a plus qu'une physionomie commune ou plus de physionomie ; on dit alors que c'est une physionomie *insignifiante ;* et que signifierait-elle, puisqu'il n'y a rien dans l'ame dont elle est l'image?

Ainsi donc l'organisme, et la physionomie surtout, est un langage ; — c'est une parole racontant à la fois et l'état habituel de l'âme et les pensées et les sentiments qui l'agitent et l'émeuvent en passant ; — c'est un tableau représentant avec une merveilleuse perfection jusqu'aux nuances les plus délicates de tout ce qui se passe dans l'esprit ; — c'est un corps diaphane, un verre transparent, laissant voir dans tout son jour l'objet qu'il renferme ; — c'est une glace réfléchissant avec la plus exacte vérité, l'ame et toutes ses modifications. — La physionomie, *c'est toute l'ame*, et comme l'a dit le poète, le moyen d'être beau c'est d'avoir de grandes qualités : de l'intelligence, du cœur et de la vertu.

Et ce langage si admirable dans son infinie variété, qui a des traits et des couleurs pour représenter toutes les nuances de la pensée, qui sait rendre tout ce que le sentiment a de plus délicat et de plus fin, il n'est pas besoin de l'étudier pour le comprendre ; la nature en a donné l'intelligence à tous ; sans que jamais un maître lui en ait appris la différence, l'élève le plus jeune sait fort bien distinguer le regard qui lui fait un reproche de celui qui l'approuve et l'encourage, et l'enfant même au berceau n'entend pas encore la voix de sa mère, que déjà il comprend son regard et son sourire :

Incipe, parve, puer, risu cognoscere matrem.

§ III.

DU LANGAGE DES ARTS.

—

Cette manifestation de l'ame par l'action des organes, cette expression de la pensée par l'attitude et la physionomie, se fait en quelque sorte sans notre concours; elle est en nous sans que nous le voulions, souvent à notre insçu, quelquefois même malgré nous, car il arrive que nous voudrions retenir dans les profondeurs de notre ame, une émotion qui l'agite, et qu'en dépit de nous-mêmes, elle fait irruption sur notre visage et apparaît aux yeux de ceux à qui nous aurions voulu la dérober. Ce langage est donc moins notre œuvre que celui de la nature, et il serait peut-être plus exact de dire qu'alors l'ame *est exprimée* que de dire qu'elle *s'exprime*.

L'homme serait-il donc purement passif dans son langage, et sans puissance personnelle pour donner un signe à sa pensée? Quand il s'agirait de rendre ses conceptions et d'épancher au dehors sa vie intime, ne serait-il plus cette force morale qui a conscience de ce qu'elle fait et se sent dans ce qu'elle exécute? — Il est écrit à la première page de la Genèse qu'au commencement la terre était *sans forme et indéterminée, vacua et inanis,* et que l'esprit de Dieu ayant soufflé sur ces éléments en désordre, le monde sortit du cahos, se revêtit de magnifi-

cence et de beauté, et devînt tel que tous les siècles l'admirent : le témoignage de la puissance du Créateur, l'expression de sa pensée, le reflet de toutes ses perfections, en un mot, un *langage*. Or, il est écrit à la même page que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance, et comme l'a dit un grand philosophe, *ce n'est pas une vaine parole que celle-là*. L'homme aussi travaille la matière : il y jette, il y imprime sa pensée, comme Dieu a jeté et imprimé la sienne dans l'univers. —Sous sa main puissante, une toile et quelques couleurs se changent en un tableau qui rivalise de vie et de beauté avec la nature et exprime souvent par quelques traits les plus grandes conceptions du génie. — Un bloc de marbre ou de pierre brute se transforme en une créature qui respire et dont l'attitude et les traits font réfléchir ou émeuvent, selon qu'on a voulu lui donner une pensée ou la pénétrer d'un sentiment.— Des matériaux épars se rapprochent, se coordonnent et s'unissent, pour s'élever en un monument qui représente une vaste pensée. — Le son prend une ame qui s'exhale en des flots d'harmonie, soupire ses tristesses et ses douleurs, ou chante sa joie et son triomphe.

La peinture, la sculpture, l'architecture, la musique sont donc de véritables *langages ;* c'est pour l'homme, autant de diverses manières de rendre sa pensée.

Que la peinture soit un langage et l'expression de la pensée, cela ressort déjà de ce qui précède, puisqu'il n'est rien dans l'homme ou la nature qu'elle ne puisse

représenter, et que, comme nous l'avons vu, le corps dans l'action et le jeu de ses organes, et la nature dans ses phénomènes nombreux et variés, sont les signes de l'intelligence et une manifestation de l'ame et de la divinité. Mais il ne suffit pas, pour être vraiment peintre, de savoir imiter fidèlement tout ce que l'homme et la nature peuvent offrir de symboles et d'emblêmes : la pensée est essentiellement l'ame de la peinture, et celui qui ne saurait que copier l'homme et la nature, quelque perfectionné que fût son talent, ne serait pas plus un peintre que le scribe qui transcrivait les œuvres de Bossuet n'était un génie. Être peintre, c'est être capable de grandes conceptions et savoir les traduire avec un pinceau. Ainsi Raphaël traduisait l'Evangile à sa manière, et l'on peut dire que ses tableaux sont comme autant de pages d'une traduction sublime. Ainsi encore, il résumait tout le christianisme dans une tête de Christ, et répandait sur le visage de ses vierges le beau idéal de la femme régénérée par l'Évangile.

Pourquoi n'avons-nous plus aujourd'hui que de pâles copies de ces chefs-d'œuvre qui seront l'éternelle admiration des siècles? C'est que nous n'avons plus la pensée qui les a inspirés, c'est que nous ne comprenons plus l'Evangile, c'est que nous ne sommes plus chrétiens : ce n'est pas seulement le génie de Raphaël qui manque à nos artistes, c'est sa foi vive et sa grande piété. La peinture est aussi un style : *c'est tout l'homme*, et si l'expression est pâle, c'est que la pensée est faible et languissante.

Ce que nous disons de la peinture doit se dire également de la sculpture. Il n'est pas de conception que le statuaire ne puisse imposer au marbre et tailler dans la pierre. Sous son habile ciseau, une masse inerte et informe s'anime, se revêt d'idéalité, et prend tous les signes de l'intelligence et du sentiment. Il est des statues qui nous ravissent et nous transportent d'admiration; on a du bonheur à les contempler, et l'on tomberait volontiers à leurs genoux pour adorer le génie qui brille sur leur front ou l'héroïsme qu'elles semblent porter dans leur sein. Quelquefois l'artiste a su y répandre tant de douceur et de mélancolie, tant de douleur et de résignation, tant de tendresse et de dévouement, qu'en les regardant, on se sent ému, on est attendri, et l'on éprouve une espèce d'affection pour cette pierre qui exprime quelque chose de si touchant et de si beau.

Les signes de la pensée ne sont pas aussi frappants dans l'architecture, mais ils n'en existent pas moins. Ici l'expression a quelque chose de vague, d'indéfini, d'indéterminé; la pensée se revèle d'une manière moins précise, moins lumineuse, mais enfin elle se fait sentir, et il n'est pas d'édifice, tant soit peu digne de ce nom, qui ne dise quelque chose à l'ame quand on le considère avec attention. Quelqu'un a dit, en parlant de nos cathédrales, que ce sont *des idées construites en pierre ;* on pourrait le dire également de tout autre édifice, mais la chose est surtout vraie de ceux-là. Qui n'a pas senti, en effet, la puissante action de ces vieilles églises

sur l'ame, pour exciter en elle le sentiment religieux et la porter à la méditation des vérités éternelles? Cette lumière qui ne nous vient qu'à travers les scènes de l'Evangile ou de la vie des saints, est comme empreinte de la sainteté de ces sujets religieux qu'elle a éclairés avant d'arriver à nous; elle dispose l'ame à la piété et au recueillement, ou plutôt elle nous recueille et nous fait adorer, tandis que les colonnes nous enlèvent et que les voûtes nous attirent avec elles vers les cieux. Mais aussi, ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien sont l'ouvrage de siècles pieux : c'est la foi qui les a produits. Le style gothique, avec son sérieux mêlé d'élégance, avec ses colonnes légères, son ogive hardie, ses lignes verticales, ses tours élancées et toutes ses tendances aériennes, n'est que l'expansion du sentiment religieux qui animait alors le monde et faisait tendre toutes les ames vers le ciel. L'architecture est une littérature, c'est aussi *l'expression de la société*. Aussi quand la foi fit battre moins vivement le cœur de la chrétienté, et qu'à cet enthousiasme de la religion, à ce besoin du ciel qui travaillait l'humanité, eut succédé le doute et l'indifférence, on ne vit plus de ces belles créations qui avaient illustré les âges précédents. Les siècles qui suivirent n'eurent pas même l'esprit de les imiter, et ils écrivirent leur indifférence, j'ai presque dit leur incrédulité, dans les temples qu'ils bâtirent au Dieu qu'ils n'aimaient pas. Les églises modernes n'ont rien, absolument rien de ce qui convient au sen-

timent religieux, et l'on sent qu'il était étranger à ceux qui les ont construites. Pour y prier, il faut se fermer les yeux, car vous n'y voyez que de lourdes colonnes qui vous fixent avec elles à la terre dont elles semblent ne pouvoir se détacher; des lignes horizontales sont tendues de tous côtés au-dessus de votre tête, comme pour vous interdire de vous élever plus haut; et si dans un moment où votre ame a plus besoin de Dieu, vous venez à lever les yeux pour chercher le ciel, vous rencontrez un plafond qui vous arrête et vous rejette à terre. Non, ceux qui ont fait ces églises-là ne devaient pas être chrétiens.

Nous n'aurons pas besoin de sortir de nos temples, pour comprendre que la musique aussi est un langage. Entendez-vous cet orgue dont la grande voix remplit le sanctuaire des flots de sa grave et majestueuse harmonie? prêtez l'oreille à cette voix, et si votre ame est préoccupée des vaines pensées de la terre, tout-à-l'heure vous les aurez oubliées et vous vous trouverez dans le ciel glorifiant Dieu avec les anges, car cette voix glorifie Dieu, et elle a la puissance de faire pénétrer dans les cœurs la pensée qu'elle exprime. — Un jour, vous entrez dans une église et voilà que les chants de la religion vous attristent; vous vous sentez une peine au cœur, comme si une parole affligeante avait pénétré dans votre ame; — c'est qu'en effet ces chants expriment une grande douleur; la religion a pris le deuil ce jour-là : elle partage la désolation d'une famille, ou bien encore elle pleure les douleurs et la mort de son Dieu. Mais

revenez à quelqu'une de ses grandes solennités, revenez *au jour qu'a fait le Seigneur,* au jour dans lequel l'Église *tressaille d'allégresse*, et invite ses enfants à *se livrer à la joie* (1), et dites-moi si à ces chants dont les voûtes retentissent vous ne comprenez pas qu'on célèbre un triomphe?

Ecoutez encore ce concert de voix virginales qui chantent un cantique *à la Reine des anges*. N'est-il pas vrai que ces voix, dont je suppose que vous ne distinguez aucune parole, ne sont cependant pas vides de sens pour vous, et disent quelque chose à votre ame? N'est-il pas vrai que ces sons si suaves, si pieux et si purs, éveillent en vous l'idée d'un monde meilleur, dont celui-ci n'est que l'ombre et la grossière image; d'un monde où le trouble, la tristesse et les fautes ne sont point connus, et où l'ame heureuse, innocente et pure, ne vit, selon la belle parole du poète sacré, que de *vérité* et d'*amour?* (2). Que si en sortant de là vous entendez par hasard, une voix mondaine chantant des airs frivoles ou voluptueux, vous pourrez dire: Voilà une jolie voix, mais cette voix ne nous parlera ni du ciel ni de l'innocence, et si vous n'êtes pas trop léger, vous passerez outre, et vous entendrez résonner encore doucement à votre oreille, les voix qui chantaient à l'autel de la Vierge.

(1) Hœc dies quam fecit Dominus, exultemus et lœtemur in eâ.

Office de Pâques.

(2) Jam vos pascit amor
Nudaque veritas.

Hymne de la Toussaint.

La musique, l'architecture, la sculpture et la peinture, portent en commun le nom d'*arts;* l'art est donc, pour l'homme, la réalisation de sa pensée par les formes matérielles; c'est comme un épanchement de sa vie intérieure dans la matière; c'est sa *création :* l'art est à l'homme ce que la nature est à Dieu. D'où il suit :

Que les arts, à toutes les époques, reflètent la pensée de la société, et qu'on peut arriver par l'étude des monuments de l'art, à la connaissance de la société qui les a produits, comme on arrive par l'étude de la nature, à la connaissance du Dieu qui la créée; — qu'un changement profond dans la pensée des peuples, produit des modifications également profondes dans l'art, et que les destinées de l'art et de la pensée sont nécessairement parallèles. Conséquemment : — que les doctrines qui élèvent et agrandissent la pensée des peuples élèvent et agrandissent les arts d'autant; — qu'ainsi le christianisme ayant donné au monde une doctrine nouvelle et plus parfaite que tout ce qui l'avait précédé, a dû produire un art nouveau, plus parfait que tous ceux de l'antiquité payenne; — que l'art chrétien a dû ensuite et devra toujours à l'avenir, subir toutes les destinées de la doctrine dont il émane, et que les phases de gloire et d'éclipse de l'une ont été et seront les phases de gloire et d'éclipse de l'autre.

De cette notion de l'art, il suit aussi : — qu'en général les croyances fortes et profondes sont favorables aux progrès des arts, et que le scepticisme au contraire leur

est funeste; car la pensée tend plus ou moins à *se réaliser*, selon qu'elle est plus ou moins vive dans l'intelligence — Que les arts dominants dans une époque correspondent aux espèces de sciences qui sont le plus cultivées; et par conséquent: — que si la pensée d'une société se porte surtout vers les choses morales et intellectuelles, les arts qui fleuriront chez elle, seront principalement les *beaux-arts;* — que si au contraire la société se porte avec plus d'ardeur vers les sciences naturelles, ce sera surtout les *arts mécaniques* qui domineront; car telle est la différence entre les *beaux-arts* qu'on appelle aussi *arts libéraux*, et les *arts mécaniques:* les uns sont la réalisation des pensés de l'esprit appliqué *à lui-même;* les autres, la réalisation des pensées de l'esprit appliqué à la *matière* (1).

De l'identité de rapport entre l'art et l'homme et la nature et Dieu, il suit encore: — que la grande loi de l'art est l'imitation de la nature; — que par conséquent l'art est soumis partout à l'influence du climat; — que les climats les plus beaux sont les plus favorables aux progrès des arts; — que les arts ne peuvent guère se développer dans un pays où la nature a quelque chose de sombre, de rude et de sauvage.

Les faits sont d'accord avec ces déductions: l'Italie, le plus beau pays du monde, est la patrie des arts; l'An-

(1) Les beaux-arts ont baissé en France depuis un siècle, tandis que les arts mécaniques se sont considérablement perfectionnés; on peut en conclure que les sciences *naturelles* y ont été plus cultivées que les sciences *morales*.

gleterre et les régions du nord n'ont jamais eu de grands artistes.

Enfin, il suit encore de ce que nous avons dit, que c'est par l'art que l'homme déjà doué d'intelligence achève sa ressemblance avec Dieu en l'imitant dans sa puissance créatrice. L'homme, en effet, n'apparaît jamais plus grand que quand il vient ainsi commander à la matière de sortir du cahos, et que la matière obéissante prend les formes qu'il lui impose, et revêt sa pensée pour l'immortaliser et la faire vivre dans les générations futures. Le grand artiste est vraiment comme un autre Créateur, et lorsque Michel-Ange eut mis la dernière main à son immortelle basilique, il put aussi contempler son œuvre avec satisfaction et *voir que c'était bien :* car si *le ciel et la terre racontent la gloire de Dieu,* il est des monuments qui racontent la gloire du génie.

§ IV.

DU LANGAGE PARLÉ ET DU LANGAGE ÉCRIT.

—

Mais si le langage des arts est, comme celui de la nature, plein de grandeur, de magnificence et d'éclat, comme lui aussi, il a quelque chose de trop vague et de trop général; il manque de cette précision qui porte infailliblement dans l'intelligence la pensée dont il est

le signe, et qui fait que cette pensée est identiquement la même dans l'esprit de tous. Les arts expriment plutôt un ordre d'idées et de sentiments, qu'une idée ou un sentiment particulier et nettement déterminé. Si vous assistez à un concert, pour peu que la nature vous ait fait musicien, vous entendrez bien si la pensée que la pièce exprime est profane ou religieuse ; dans le premier cas, vous sentirez bien encore si c'est un chant de douce mélancolie ou de joie vive et pétillante, de sombre désespoir ou d'enthousiasme ardent et impétueux ; dans le second, vous pourrez aussi distinguer si c'est l'accent d'un cœur brisé par la douleur et le repentir, ou l'expansion d'un ame qui adore et qui prie dans le recueillement et l'extase, mais vous n'irez pas plus loin : ce langage ne vous dit rien de plus; il impressionne tout le monde de la même manière, mais cette impression se traduit en idées et en sentiments différents chez les divers individus.

Ce manque de précision que nous remarquons dans la musique, nous le retrouverions également dans la peinture, dans la sculpture, et bien plus encore dans l'architecture. Les arts ne sont donc qu'une manifestation incomplète de la pensée, et si l'homme n'avait que ce moyen de réaliser ses conceptions, il ne pourrait les rendre que d'une manière imparfaite, il lui serait impossible d'exprimer tout ce qu'il éprouve, et d'épancher au dehors toute sa vie intérieure.

Le moyen pour l'homme de rendre parfaitement tout ce qui se passe en lui, et d'en donner aux autres une connaissance aussi exacte, aussi complète que celle qu'il en a lui-même, c'est la *parole*. Nous laisserons parler ici M. Damiron ; il a si bien dit, que quand on l'a lu, on ne peut se résoudre à dire autrement.

« La parole est produite par un organe si vivant, si riche et si délicat, si docile et si prompt, si variable et si perfectible ; elle est si souple, si mobile, si facile à conduire, susceptible de tant d'art, de combinaisons et de ressources, elle va si bien comme l'âme, qu'elle en est réellement le plus parfait interprète. Elle lui est même quelquefois d'une telle utilité, qu'on serait presque tenté de les confondre l'une avec l'autre et de dire indifféremment : point de pensée qui ne soit parole, point de parole qui ne soit pensée. Il suit de là que la parole se plie et se prête à tout, ressent tout, accuse tout, s'adapte et obéit aux moindres actes de l'intelligence, s'y conforme de point en point, les traduit à la perfection ; en sorte que dans toute langue qui n'est pas trop grossière, il est bien peu de perceptions qui ne puissent passer dans le discours (1). »

La raison en est fondamentale ; c'est que la pensée vient en quelque sorte de la parole, puisqu'elle en a besoin pour se former. La parole, c'est le *moule* de la pensée : il n'y a rien dans l'une qui n'ait son expression

(1) Psycologie.

dans l'autre, par la même raison qu'il n'y a pas dans une statue de bronze un seul trait qui n'ait sa forme correspondante dans le plâtre où elle a été coulée.

Ce besoin qu'a la pensée de la parole pour se former, résulte de tous les faits connus. — L'enfant qui ne parle pas encore ne pense pas non plus, et la pensée ne naît et ne se développe ensuite dans sa jeune intelligence qu'à mesure qu'il acquiert dans la même proportion la faculté de *parler*. — Les sauvages qu'on a trouvés sans parole, étaient également privés de la pensée et avaient moins d'intelligence que la plupart des animaux. — Les sourds-muets ne connaissent que les objets physiques et n'ont aucune idée intellectuelle ou morale, à moins que l'éducation ne leur ait fourni un langage qui soit l'équivalent de la parole. — Enfin lorsque nous nous observons nous-mêmes et que nous portons un regard attentif sur ce qui se passe en notre ame dans ses opérations intellectuelles, nous voyons qu'en effet *nous pensons notre parole avant de parler notre pensée,* et que *penser c'est parler bas, comme parler c'est penser haut* (1).

La pensée et la parole sont tellement inséparables et presque identiques, que non-seulement la parole est la condition nécessaire de la pensée, mais que la pensée est aussi la condition de la parole. Un savant médecin qui avait passé sa vie au milieu de ces malheureux déchus

(1) M. de Bonald.

de la dignité d'êtres intelligents, a remarqué dans le cours de ses nombreuses observations, qu'en perdant la pensée l'homme perd aussi la parole, et que *l'idiotisme conduit au mutisme* (1). Ainsi : Point de parole point de pensée ; plus de pensée plus de parole. Donc penser c'est parler ; et l'homme en effet parle vraiment comme il pense : avec la même facilité, la même promptitude, la même rapidité. Voyez-le converser avec un ami ; s'occupe-t-il seulement de sa parole? Pas le moins du monde : il pense et parle en même temps ; concevoir et parler sa pensée, ce n'est pour lui qu'un seul et même acte ; et sa parole est si bien, si parfaitement sa pensée, que l'ami qui l'entend, sait tout ce qu'il pense aussi bien que lui-même. Voyez-le encore du haut d'une tribune jeter sa pensée dans des milliers d'individus à la fois ; pendant des heures entières il ne s'élèvera pas une idée, pas un sentiment dans son ame, que sa parole n'aille en porter la connaissance dans l'esprit de chacun de ceux qui l'écoutent ; et s'il a le don de l'éloquence, sa parole ne fera pas seulement arriver ses idées à l'intelligence des auditeurs, elle les y gravera en caractères que le temps lui-même qui détruit tant de choses, ne pourra peut-être jamais effacer ; car telle est, pour le dire en passant, la différence entre l'homme disert et l'homme éloquent : l'un possède le talent de faire connaître facilement sa pensée ; l'autre a la puissance d'y faire croire.

(1) Pinel.

La parole est donc la manifestation la plus complète de l'ame humaine; c'est la plus parfaite expression de la pensée; c'est le langage par excellence; la parole est à l'homme ce que le Verbe est à Dieu : sa vivante image, un autre lui-même. La parole, c'est le Verbe de l'homme, comme le Verbe est la parole de Dieu (1).

La parole seule ne suffirait cependant pas à l'homme pour accomplir sa destinée d'être intelligent et sociable; car la parole est un acte transitoire et limité dans des bornes assez étroites; elle ne peut ni porter la pensée aux absents, ni la transmettre aux générations futures. Avec la parole seule, les peuples, les provinces, les villes, tout serait isolé sur la terre; il n'y aurait de rapports c'est-à-dire de société, possibles, qu'entre un petit nombre d'individus seulement. Les hommes et les siècles se succéderaient sans rien hériter de l'expérience de ceux qui les auraient précédés; les plus sublimes accents de l'orateur et du poète passeraient comme un vain son,

1) La parole, expression de notre intelligence et son image, fille de la pensée et par laquelle la pensée se produit, ne faisant qu'un avec la pensée et cependant en étant distincte, née de la pensée et son égale. — Parole éternelle ou Verbe, expression de l'Intelligence suprême et image de sa substance, Fils de Dieu et cependant égal à son Père, par lequel il se produit et se manifeste. Ce n'est pas une vaine parole que celle qui a dit que l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de la Divinité. (DE BONALD.)

Le Fils m'apparaissait comme une parole permanente, complète, illimitée, qui dit ce qui opère la puissance du Père, ce qu'il est, ce qu'est l'Être infini. (LAMENAIS.)

et les découvertes du savant descendraient avec lui dans la tombe. Et même, le génie pourrait-il s'élever bien haut ou pénétrer bien avant dans les sciences, s'il n'avait pour signe à sa pensée, qu'une parole mobile et fugitive qui lui échappe à tout moment et qu'il n'est jamais sûr de retrouver? Sa mémoire serait insuffisante pour conserver le dépôt de toutes les idées qu'il aurait acquises, surtout de la forme qu'il leur aurait donnée, et la science ou la poésie de la veille n'existerait souvent plus le lendemain.

Il fallait donc à l'homme un moyen de fixer sa parole, de la rendre stable, permanente, universelle, capable de franchir les barrières de l'espace et du temps; c'est-à-dire qu'il lui fallait l'*écriture*, car l'écriture n'est qu'une transformation de la parole : c'est la parole fixée par un élément moins fugitif et plus durable que le son; c'est une représentation de la parole par des signes qui la peignent aux yeux; c'est un portrait qui la conserve, la reproduit sans cesse, la multiplie à l'infini et lui donne en quelque sorte l'immortalité. Le vrai talent est sûr que ses œuvres ne périront pas, et il en est redevable à l'écriture qui les conserve. Sans l'écriture que seraient devenus les poèmes d'Homère et de Virgile, les discours de Démosthène et de Cicéron, la philosophie de Platon et d'Aristote? que nous resterait-il dès à présent de Corneille et de Racine, de Fenélon et de Bossuet, de Descartes et de Newton? Le souffle de la mort aurait passé sur tous ces grands génies, et leur pensée dormirait avec eux dans l'oubli du tombeau.

Nous n'insisterons pas plus long-temps sur les avantages de l'*écriture;* sans ce langage, tout progrès serait évidemment impossible, et l'humanité serait condamnée à demeurer dans une éternelle enfance; la société lui doit sa force et sa vie, les sciences leur conservation et leur développement, le génie sa gloire, le monde sa civilisation.

§ V.

CLASSIFICATION DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE LANGAGES.

—

Le langage, avons-nous dit, est l'*expression sensible de la pensée.* La pensée peut *être exprimée* de différentes manières, et cette *expression* peut ensuite tomber sous divers *sens ;* le langage doit donc se diviser d'abord en autant de classes qu'il peut y avoir d'*expressions* essentiellement différentes, et chacune de ces classes en autant d'espèces que les *sens* auxquels le langage peut s'adresser.

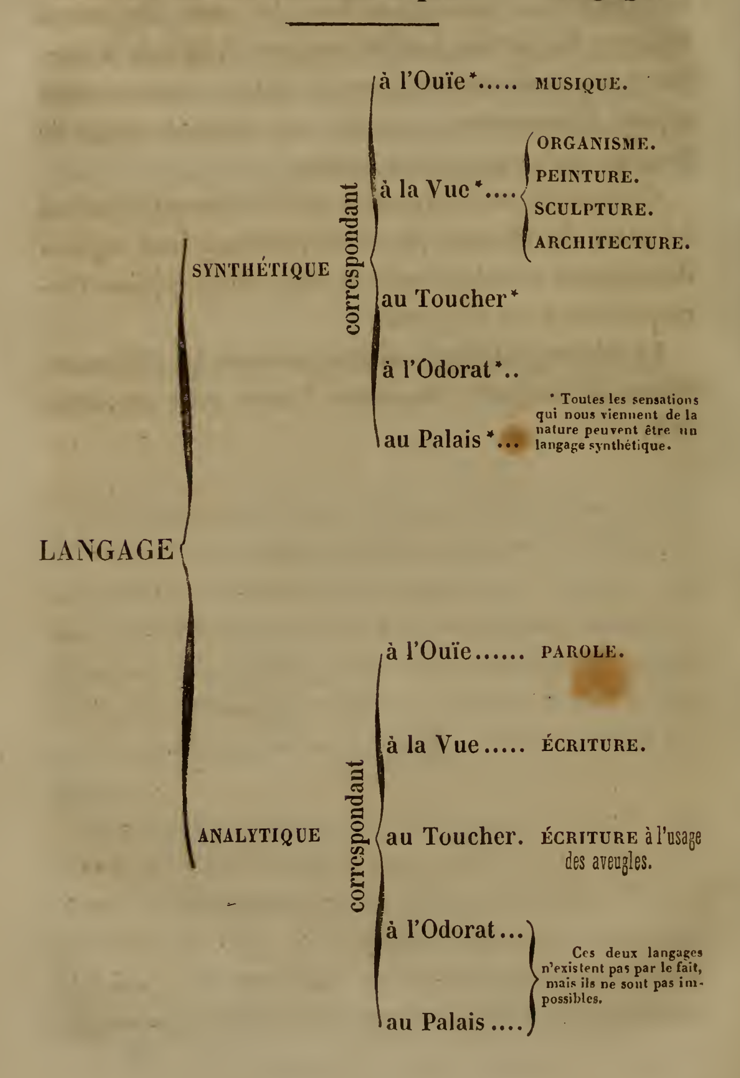
Or le langage peut exprimer la pensée de deux manières : 1° d'une manière vague, générale et sans précision, ne distinguant pas les différentes parties dont se compose son objet, et le représentant en quelque sorte *en masse;* cette première espèce d'expression constitue une première espèce de langage qu'on appelle *synthétique;*

— 2° d'une manière, non plus vague et générale, mais nette et précise, distinguant bien les unes des autres chacune des parties dont se compose l'objet de la pensée et la représentant comme *en détail ;* cette seconde espèce d'expression constitue une seconde espèce de langage, qu'on nomme *analytique.*

Chacune de ces expressions peut s'adresser à l'un ou à l'autre de nos sens, par conséquent ces deux espèces de langages se subdivisent en cinq autres espèces correspondant à nos cinq sens.

Le tableau de la page suivante présente les différentes spèces de langages, disposées d'après cette classification.

Tableau des différentes espèces de Langages.



§ VI.

DIVISION DE LA SCIENCE DU LANGAGE. — GRAMMAIRE. — LITTÉRATURE.

—

La science du langage, soit synthétique, soit analytique, se divise en deux branches ; l'une qui l'étudie dans ses premiers éléments, qui cherche à déterminer la nature et la valeur de ces éléments, qui examine leur structure et leur forme, la place qu'ils occupent les uns par rapport aux autres, et la manière dont ils se combinent entre eux pour former le corps du discours : c'est en quelque sorte l'*Anatomie* du langage; — l'autre qui étudie ces éléments dans l'ensemble de leurs fonctions, qui les envisage en tant que représentant le produit de l'esprit appliqué à un sujet quelconque, et exprimant la vie de l'âme et la pensée tout entière avec cette chaleur et cette vivacité qui lui viennent du cœur et de l'imagination : cette seconde partie de la science du langage en est comme la *Physiologie*.

Ces deux branches de la science s'appellent, dans le langage analytique, *Grammaire* et *Littérature*. Elles ne sont peut-être pas aussi distinguées dans le langage synthétique, mais elles n'en existent pas moins. La science de la musique comprend ce qu'on appelle la *Méthode*, puis la *Composition*, et ces deux parties de la science diffèrent essentiellement l'une de l'autre. En peinture,

il y a également une différence fondamentale entre *esquisser* et *ombrer*.

La *Méthode* et l'*Esquisse* sont la *Grammaire* de la musique et de la peinture; et la *Composition* et l'*Ombre* en sont la *Littérature*.

La *Méthode*, l'*Esquisse*, la *Grammaire*, sont donc entre elles comme la *Composition*, l'*Ombre* et la *Littérature;* et les trois premières sont aux trois secondes, comme l'*Anatomie* est à la *Physiologie*.

Ce qui prouve encore la vérité de ces analogies, c'est qu'on commence l'étude de la musique et de la peinture par la *Méthode* et l'*Esquisse*, comme on commence celle de la parole et de l'écriture par la *Grammaire*, et que dans l'enseignement, elles précèdent la *Composition* et l'*Ombre*, comme la *Grammaire* précède la *Littérature*. Logiquement, l'étude de l'*Anatomie* doit aussi précéder celle de la *Physiologie*.

Nous ne voulons nous occuper que de la science du langage *analytique* qui est le langage proprement dit; nous ne traiterons donc que de la *Grammaire* et de la *Littérature*.

Si on voulait nous permettre de faire une figure dans une définition, nous dirions pour résumer notre pensée sur ces deux branches de la science, que *la Grammaire est l'Anatomie du langage* et que *la Littérature en est la Physiologie* (1).

(1) M. Cousin a dit de la philosophie de l'histoire que c'est L'ASTRONOMIE *du monde moral*, et cette définition qui est aussi une figure, est cependant,

Cette méthaphore qui définirait la science du langage par celle du corps humain, est fondée sur la profonde analogie qui existe entre les objets de ces deux sciences. Le langage est à la pensée, absolument ce que le corps est à l'ame; comme on le dit tous les jours, le langage, c'est le corps de la pensée.

L'identité de rapports est si réelle, la proportion est si rigoureuse, qu'on peut, comme en mathématiques, lui faire subir, sans l'anéantir, tous les changements qui ne détruisent pas l'égalité entre le produit des extrêmes et celui des moyens.

L'analogie existant entre les objets doit se retrouver entre les sciences qui les étudient. Aussi la science du corps humain se divise en deux parties : l'*Anatomie* et la *Physiologie;* et la science du langage se partage de même en deux branches; la *Grammaire* et la *Littérature,* et les deux premières sont à leur objet, comme les deux secondes sont au leur, de sorte qu'on a cette nouvelle proportion :

Grammaire + Littérature : Langage :: Anatomie + Physiologie : Corps.

Puis cette autre qui en résulte :

Grammaire : Littérature :: Anatomie : Physiologie.

Et enfin cette autre qui renferme nos définitions :

Grammaire : Anatomie :: Littérature : Physiologie.

à notre avis, la meilleure qu'on puisse donner de cette sicence; aucune autre ne portera jamais à l'esprit une idée si claire, si précise et si nette de son objet.

Quand nous aurons exposé les principes généraux des deux branches de la science du langage, et que nous en ferons l'application par l'analyse *grammaticale* et l'analyse *littéraire,* on comprendra mieux encore la vérité des rapports que nous venons d'indiquer : les faits nous montreront que la *Grammaire,* comme l'*Anatomie,* travaille sur un *cadavre,* et que la *Littérature,* comme la *Physiologie,* s'exerce sur un *corps vivant.*

Avant d'aborder la Grammaire et la Littérature nous avons à examiner une question qui n'appartient essentiellement ni à l'un ni à l'autre, mais qui se rattache à toutes les deux et doit naturellement les précéder ; c'est l'*origine du langage.*

CHAPITRE II.

DE L'ORIGINE DU LANGAGE.

Nous parlerons d'abord de l'origine de la *parole*, nous dirons ensuite quelques mots seulement de l'origine de l'*écriture*, question moins importante et aussi moins controversée.

§ I.

ORIGINE DE LA PAROLE.

La question peut être envisagée sous deux points de vue différents :

1° La parole a-t-elle été donnée à l'homme avec l'existence, ou bien est-elle le produit de l'activité humaine, de sorte que l'homme muet d'abord a inventé la parole avec les sciences et les arts ?

2° Supposé que par le fait Dieu ait donné la parole à l'homme en même temps que la vie, était-il nécessaire qu'il en fût ainsi : de telle sorte que l'homme, s'il eût

d'abord été privé de la parole, n'aurait jamais pu l'inventer et serait resté muet ?

Ces deux questions se touchent par des rapports intimes ; cependa nt elles sont très-distinctes, et même elles sont placées à de grandes distances l'une de l'autre sur l'échelle des vérités scientifiques. L'une est une question *de fait,* elle examine simplement si la chose *est*; elle est donc purement *historique*, et par conséquent son moyen de procéder est celui de l'histoire : *le témoignage*. L'autre est une question *de droit,* elle examine non plus seulement si la chose est mais si elle *doit être;* elle est donc *rationnelle*, et par conséquent son moyen de procéder est celui de la science proprement dite : *les idées et le raisonnement*.

I. Question de fait.

Le plus ancien livre du monde, le seul qui nous ait donné sur l'origine des choses des idées raisonnables, et sans lequel le berceau du genre humain se perdrait dans la nuit des temps, ne laisse aucun doute sur le fait que nous examinons ici.

A la première page de la Genèse, l'homme nous est représenté sortant des mains du Créateur avec le plein exercice de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, et par conséqent doué de la parole qui en est inséparable. Comme si Moïse eût voulu mettre ce fait hors de toute contestation, il entre à cet égard dans des

détails qui pourraient passer pour minutieux dans un tableau tracé à si grands traits. *Dieu*, dit-il, *après avoir créé tous les animaux terrestres et tous les oiseaux du ciel les fit paraître devant Adam afin qu'il vît comment il les nommerait. Adam les appela par leur nom, et le nom qu'il donna à chaque être vivant était son vrai nom* (1).

Au point de vue du christianisme, le fait dont il s'agit ne saurait donc être révoqué en doute ; celui qui n'admettrait pas l'existence d'un langage primitif donné à l'homme par le Créateur en même temps que la vie, rejetterait par là même l'autorité des Livres saints et cesserait d'être chrétien.

Mais le témoignage de Moïse qui résout complètement la question pour celui qui reconnaît en lui le Prophète infaillible, l'homme inspiré de Dieu, peut aussi servir à la résoudre pour ceux qui ne verraient dans le Législateur des Hébreux que l'interprète naturel des antiques traditions.

Personne ne contestera sans doute que Moïse n'ait conservé chez le peuple Juif, tout ce qu'il pouvait y avoir de pur dans les traditions primitives, sous le rapport des vérités dogmatiques et morales ; or, en bonne logique, on doit lui accorder le même privilége pour les vérités *historiques*. En outre, les sciences naturelles ont déjà démontré la vérité de ses récits sur l'ordre des créations successives par lesquelles notre globe a passé

(1) Genèse, ch. II, v. 19-21.

et sur le cataclysme qui l'a ensuite bouleversé (1); pourquoi donc refuserait-on à cet homme qui savait, il y a plus de trente siècles, comment Dieu a façonné le monde, le mérite de nous avoir raconté fidèlement la manière dont il a créé l'homme en particulier?

Mais nous n'en sommes pas réduits, dans cette question, à l'unique témoignage de l'historien sacré. Le fait de la création de l'homme et de ses premiers rapports avec le Dieu qui venait de le tirer du néant, était d'une trop haute importance pour s'effacer de la mémoire du genre humain : l'humanité ne pouvait pas oublier sa glorieuse origine, et les nations en se dispersant pour aller peupler les différentes parties de la terre, durent nécessairement en emporter le souvenir avec elles. Aussi ce grand événement se retrouve-t-il en tête de l'histoire de tous les peuples. Seulement, comme pendant long-temps il n'y eut pas d'histoire écrite, on conçoit que le fait, en passant de générations en générations, a dû, au milieu de tant de vicissitudes et de changements, s'altérer peu à peu. L'imagination ne put conserver cette histoire dans toute sa merveilleuse simplicité: elle l'embellit des charmes de la poésie; de sorte que la création de l'homme dénaturée dans des circonstances plus ou moins essentielles devint une fable, et chaque peuple eut la sienne. Mais la vérité se trouvait au fond de toutes ces fables, puisqu'elles n'étaient que l'histoire

(1) Voir Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*; et M. de Serres, *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*.

plus ou moins altérée d'un fait réel. Et voilà pourquoi un historien a dit avec beaucoup de raison, que les peuples avec leurs idées plus ou moins enveloppées de symboles et d'allégories, croyaient au fond sur l'origine du monde, des choses plus sensées et plus vraies que les plus grands philosophes de l'antiquité payenne, que Démocrite, Empédocle, Architas, Pythagore, que Platon lui-même *dont l'intelligence semble avoir atteint les dernières limites où il soit donné à l'homme d'arriver, et qui n'avait rien compris à la création* (1).

Ainsi en a-t-il été, ainsi en sera-t-il toujours. Le simple peuple en s'appuyant sur les traditions du genre humain et sur le sens commun, sera en possession de la vérité, tandis que le génie se perdra souvent dans les voies de l'erreur et embrassera mille ombres avant de saisir une réalité (2). Soit dit du reste sans offense pour la philosophie que nous aimons autant que personne; sa destinée est de marcher à son but par les voies les plus détournées : les philosophes s'égarent et s'éloignent souvent du but qu'ils poursuivent; elle, s'avance toujours, profite même de leurs erreurs, et s'approche de plus en plus de la vérité.

Si ce que nous venons de dire sur les erreurs si communes aux intelligences les plus élevées, avait besoin de

(1) M. Cayx, *Introduction à l'histoire ancienne.*

(2) Voir M. Jouffroy, *Fragments philosophiques.* — De la philosophie et du sens commun.

nouvelles preuves, nous n'aurions pas besoin de sortir de notre sujet pour en trouver. Les philosophes du 18e siècle, égarés il est vrai par leur haine systématique contre tout ce qui se rattachait aux croyances du christianisme, prétendirent que l'homme avait été jeté sur la terre sans langage aucun, et que d'abord sauvage et l'égal de la brute, ce n'était que par degrés et peu à peu qu'il s'était élevé au-dessus des animaux ses frères et avait inventé la parole, les sciences et les arts : tout le monde connaît *l'état de nature* de Jean-Jacques. Quand on forge un système, il faut bien l'expliquer, et généralement cela ne gêne guère. Rousseau expliqua l'invention de la parole par l'influence de l'amour qui en rapprochant les sexes leur fit éprouver le besoin de se communiquer leurs pensées et leurs sentiments, et comme la raison pouvait ne pas valoir pour les peuples peu ardents des régions septentrionales, ce fut le besoin de s'aider mutuellement, c'est-à-dire le commerce, qui fut cause, dans le nord, que les hommes parlèrent.

Qu'opposer à un pareil système ? — Tout ce qu'il est possible d'opposer à un mensonge : — qu'il est purement imaginaire et n'a absolument rien à son appui ; — qu'il est opposé aux traditions de tous les peuples ; — qu'il contredit un livre vénéré du monde depuis plus de trois mille ans ; — enfin qu'il est absurde et que l'hypothèse sur laquelle il repose est impossible, ou ce qui est la même chose, que le fait qu'il nie est *nécessaire*.

II. Question de droit.

Demander s'il était absolument nécessaire que l'homme reçût de Dieu la parole en même temps que l'existence, c'est demander si l'homme obéissant aux lois constitutives de sa nature, n'aurait pu par lui-même et de ses propres forces, se composer un langage et inventer la parole dans le cas où le Créateur ne la lui aurait pas donnée en l'appelant à la vie. La solution de la question est donc tout entière dans la théorie des lois selon lesquelles l'homme se développe.

Or l'homme est le résultat de trois choses qui concourent simultanément à le former; c'est l'effet d'une triple cause : — 1° de *la nature* qui lui donne en germe les facultés avec la tendance et l'aptitude à se développer ; — 2° de *l'éducation* qui sollicite ce développement et le favorise en donnant à ses facultés les aliments qui leur sont nécessaires; — 3° de *la liberté* qui fait agir les facultés que lui a données la nature, pour recevoir, conserver et développer ce qui lui vient de l'éducation.

De ces trois éléments, quel est celui qui a la plus large part dans la formation de l'homme? Est-ce la nature? est-ce l'éducation? est-ce la liberté? — Il serait difficile et peut-être impossible de résoudre la question ainsi posée dans toute sa généralité. On peut dire seulement que ces éléments concourent à former l'homme en proportion inégale chez les différents individus :

tel doit plus à la nature, tel à l'éducation, tel autre à la liberté. On peut dire encore que c'est la nature et l'éducation qui dominent dans l'enfance, et qu'au contraire c'est la liberté qui a la prépondérance dans l'âge mûr. L'enfant est redevable de ses premiers progrès à la libéralité de la nature, à la sollicitude de sa famille, à l'habileté des maîtres, beaucoup plus qu'à lui-même ; le jeune homme reçoit ses idées, ses opinions, ses habitudes et ses mœurs de l'éducation; enfin nous arrivons à l'âge d'homme et nous ne sommes encore entrés presque pour rien dans le développement de nos facultés et la direction de nos idées et de nos sentiments : notre liberté vain jouet de la fatalité a, comme une humble servante, suivi l'impulsion de la nature et obéi aux impressions de ceux qui nous ont élevés. Mais parvenue à l'âge viril, la liberté s'émancipe; elle est devenue *majeure;* elle s'érige juge de ses tuteurs et réforme leurs actes au besoin : heureuse quand elle n'a qu'à les approuver !

Il faut dire, toutefois, que cette prépondérance de la liberté dans l'âge mûr n'est le privilége que d'un petit nombre; la plupart des hommes, sous ce rapport, sont enfants toute leur vie, et la liberté est toujours l'élément le plus faible dans la formation de leur personnalité.

Quoi qu'il en soit de la proportion dans laquelle ces trois éléments concourent à former l'homme, il est certain qu'ils sont tous les trois nécessaires, absolument

nécessaires : retranchez-en un seul et tout développement dans l'homme est impossible. L'*éducation* est l'un de ces trois éléments ; l'homme est donc un être essentiellement *éduqué,* c'est-à-dire, ne pouvant rien posséder qu'à la condition de recevoir d'abord, car *toute notre éducation ne se fait que par voie de* RÉCEPTIVITÉ (1). Et cela est vrai sous tous les rapports : sous le rapport physique, intellectuel et moral ; sous le rapport du corps, de l'esprit, et du cœur. L'homme ne peut se développer sous ces trois relations de son être, qu'à la condition de recevoir des aliments dans l'ordre de chacune de ces relations.

La première de ces trois vérités est connue de tout le monde : personne n'ignore que l'enfant est incapable de pourvoir à sa nourriture, qu'il faut absolument qu'il la reçoive, et qu'abandonné à lui-même il périrait.

La seconde est également incontestable : un enfant à qui on ne donnerait absolument que de la nourriture matérielle,et à l'esprit duquel on ne présenterait jamais aucune vérité sous quelque forme que ce soit, ne naîtrait pas même à la vie de l'intelligence et resterait tout-à-fait stupide. Cette loi du développement intellectuel de l'homme par l'éducation a été formulée indirectement par les langues qui ont appelé le *savant* d'un nom qui signifie *enseigné* : πεπαιδευμενος, *doctus, docte, instruit* (2).

(1) Damiron.

(2) De *in sur* et *struere bâtir,* comme qui dirait : *celui sur lequel on a bâti* l'édifice de la science.

La troisième loi, celle du développement du cœur par l'éducation, n'est pas moins certaine que les deux autres : l'homme *apprend aussi à aimer le bien.* Cette vérité se trouve également formulée dans le langage ; ainsi d'un jeune homme doué de toutes les qualités du cœur qui commandent l'estime, on dit *qu'il est bien* ÉLEVÉ, ce qui signifie littéralement, qu'il *a reçu* ces qualités, que c'est l'éducation qui les lui a données. On la retrouve encore dans les proverbes, dont on a dit que *c'est la sagesse des nations : — Tel père, tel fils ; — dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.* Peut-être même le cœur a-t-il encore plus besoin *d'être formé* que l'esprit ; de là toute l'importance que les familles attachent sous ce rapport surtout à l'éducation de leurs enfants.

Concluons :

L'homme est un être essentiellement *éduqué : —* donc tout développement dans l'enfant suppose nécessairement hors de lui un être dans lequel ce développement ait déjà eu lieu. — Donc le premier homme a dû naître complet, c'est-à-dire développé dans toutes les parties de son être, puisque autrement il lui eut été impossible d'arriver à ce développement ; — donc le premier homme a dû recevoir immédiatement du Créateur tout ce qui constitue cet état complet, c'est-à-dire tout ce qui est inséparable du développement de ses facultés physiques intellectuelles et morales — donc enfin, il a nécessairement reçu la parole en même temps que la vie, puisque la parole fait essentiellement partie de cet état complet,

puisqu'elle est la condition nécessaire, indispensable, de tout développement intellectuel, et que, comme nous l'avons vu, il ne peut y avoir de pensée sans parole.

Cette démonstration de la nécessité d'une langue primitive nous paraît rigoureuse, puisqu'elle est fondée sur les lois générales et constitutives de l'homme ; nous pourrions donc nous arrêter là, et ne pas nous occuper des hypothèses qu'on peut faire contradictoirement à notre conclusion, parce que toutes les hypothèses tombent d'elles-mêmes devant une démonstration. Cependant pour achever de mettre dans tout son jour la vérité que nous avons établie, nous allons examiner les difficultés qu'on peut y opposer et montrer qu'elles n'ont rien qui soit de nature à l'ébranler.

Je vous accorde, dira-t-on, que l'homme n'ait pas pu naître enfant, parce que évidemment, il aurait infailliblement péri ; mais il suffisait qu'il fut doué, en naissant, de la force physique ; cela seul lui était nécessaire pour se conserver et se reproduire, et avec le temps, il aurait pu se développer insensiblement sous le rapport intellectuel et moral et arriver peu à peu à l'invention de la parole, comme il est arrivé à l'invention des sciences et des arts. — Cette hypothèse est celle de tous les adversaires de l'opinion que nous avons adoptée, personne n'ayant jamais pu supposer que le premier homme soit venu à la vie avec la faiblesse de l'enfant qui sort du sein maternel.

Mais d'abord cette hypothèse n'est pas admissible; elle a en elle-même quelque chose qui blesse la raison et répugne au simple bon sens. Un homme développé sous le rapport physique et qui, sous le rapport intellectuel et moral, n'est encore qu'à l'état de germe et d'embryon, est une anomalie; un corps d'homme et une ame d'enfant, ce serait une véritable monstruosité; et de quel droit, je vous prie, feriez-vous cette injure à la nature, quand tout dans l'univers, depuis les harmonies des sphères célestes jusqu'à la structure de la plus humble fleur ou du plus petit animalcule, vous révèle une Sagesse sans borne et une Intelligence infinie?

Admettons cependant un instant l'hypothèse, admettons la supposition d'un homme monstre qui a une taille de vingt ans et ne sait pas encore parler, vous prétendez qu'avec le temps il pourra conquérir la parole? — Vous vous trompez : vous vous obstinez à ne voir dans l'homme que le premier des animaux, dont vous ne le distinguez même pas d'abord et au-dessus desquels vous ne l'élevez que peu à peu ; c'est là une grande erreur : même sous le rapport physique, l'homme ne ressemble pas aux animaux. Ceux-ci ont leurs instincts, leurs habitudes, leurs cris, leur langage, si vous voulez, qu'ils n'ont pas besoin de recevoir et qu'ils trouvent toujours en eux-mêmes parce que ce sont des propriétés inhérentes à leur nature et comme un résultat nécessaire de leur organisation. Allez ravir à un nid de rossignol ou de fauvette un membre de la jeune famille ; élevez-le dans

l'endroit le plus retiré de votre maison, dans un lieu où jamais le cri d'un oiseau n'arrivera jusqu'à lui, et lorsqu'il aura grandi, le captif qui n'a jamais entendu la voix de sa mère, vous chantera absolument les mêmes airs que ceux dont ses frères font retentir les bocages. Il n'en est pas ainsi de l'homme. Tout le monde connaît l'histoire de ces deux enfants qu'un roi d'Egypte fit élever loin de tout commerce avec leurs semblables, et qui arrivés à l'âge où les enfants parlent, ne savaient prononcer que *bekkos*, le seul son qu'ils avaient entendu de la chèvre leur nourrice. Comme ce mot se trouvait dans la langue Phrygienne où il signifiait *pain,* on en conclut que cette langue était la langue naturelle, celle que l'homme parle de lui-même, et en conséquence les Egyptiens qui avaient toujours prétendu posséder la langue primitive, se crurent obligés de céder ce privilége aux Phrygiens. La conclusion qu'on tira du fait n'était pas légitime ; tout ce qu'il fallait en conclure, c'est que l'homme n'a aucun langage qui soit le résultat fatal et nécessaire de son système d'organisation, c'est qu'il ne fait qu'imiter et répéter les sons qu'il entend, c'est qu'il ne parle pas de lui-même, *c'est qu'il ne parle qu'autant qu'on lui apprend à parler.* Cette vérité résulte de plusieurs ordres de faits qui la mettent hors de toute contestation. — Un sauvage abandonné jeune dans les bois, et qui n'a pas entendu parler, ne parle pas (1). — Les sourds de naissance sont toujours

(1) Aucun homme hors l'état social n'a de langage articulé. Virey, *Histoire naturelle de l'homme.*

muets. — Les enfants qu'un accident prive du sens de l'ouïe ne font plus aucun progrès dans la science de la parole; ils oublient même une partie des sons qu'ils savaient déjà articuler et ne conservent que ceux dont ils avaient le plus l'habitude et qui étaient liés dans leur esprit à des objets qui continuent à se trouver sous leurs yeux, tels que *papa, maman, pain*, etc.

L'homme créé sans parole n'eut donc parlé jamais, puisqu'il n'aurait eu personne pour lui apprendre à parler.

Mais la nature n'est-elle pas remplie de bruits et de sons, et ces bruits et ces sons n'auraient-ils pas pu être imités par les premiers hommes ? La nature aurait donc été le précepteur de l'homme ; c'est elle qui aurait fait son éducation et lui aurait appris à parler. — Voilà assurément la plus sérieuse objection qu'on puisse faire contre l'absolue nécessité d'une langue primitive; elle est cependant beaucoup plus spécieuse que solide.

L'homme tel que vous le supposez pourra imiter quelques bruits de la nature et les cris des animaux qui habitent avec lui les forêts et les champs, soit; mais entre des sons plus ou moins mal articulés et une langue même la plus imparfaite, entre répéter quelques bruits entendus et parler c'est-à-dire exprimer une suite de pensées, il y a un abîme, et votre sauvage ne le franchira jamais. Admettons qu'il parvienne à *murmurer* comme le ruisseau qui coule dans son vallon, à *mugir* comme

le torrent qui se précipite du haut de ses rochers, à *gronder* comme le tonnerre qui l'effraie dans les tempêtes, à *hurler* comme le loup qu'il entend au loin dans les bois, admettons même qu'il parvienne à *chanter* comme les petits oiseaux qui viennent se jouer sous le feuillage de l'arbre qui lui sert d'abri, où cela le mènera-t-il?— Mais il s'en servira comme d'un échelon pour monter plus haut; il combinera ces sons pour en produire d'autres; il fera de nouveaux mots, et avec ces nouveaux mots, il représentera de nouveaux objets? — c'est-à-dire qu'il réfléchira? Vous avez donc oublié que pour réfléchir il faut déjà un langage, et vous ne vous apercevez pas que pour faire arriver l'homme à l'invention de la parole, vous supposez qu'il la possède? Rousseau l'avait bien compris quand il disait dans un moment de réflexion et de bonne foi, que *la parole lui paraissait avoir été fort nécessaire pour inventer la parole.*

Ce n'est pas tout, on ne prétend sans doute pas qu'il y aurait beaucoup de rapidité dans les progrès par lesquels l'homme arriverait à se composer un langage; cette importante conquête ne serait pas l'œuvre de la première génération; ceux qui naîtraient des premiers hommes arriveraient donc à l'époque où les organes ont obtenu leur complet développement, et l'esprit ne serait encore qu'un germe. Or ce germe serait par là même frappé de mort et de stérilité; le temps de croître et de grandir serait passé pour lui. Quand le corps est arrivé à un certain degré d'accroissement, sans que

l'ame ait obtenu aucun développement, non-seulement l'intelligence ne saurait se développer d'elle-même, mais l'éducation la plus habile ne viendrait pas à bout de l'appeler à la vie ; la chair alors étouffe l'esprit ; les organes n'ont plus assez de souplesse et de flexibilité pour se prêter aux mouvements de la pensée et obéir à son action : *ils ont pris leur pli.* Sur la fin du siècle dernier on trouva dans les bois du Rouergue un jeune homme qui fut amené à Paris sous le nom de *Sauvage de l'Aveyron.* Les philosophes de ce temps-là furent émerveillés de la trouvaille et crurent que cet *enfant de la nature*, comme ils l'appelaient, allait servir de preuve à la vérité de leurs théories. M. Itard, médecin de l'Institution des sourds-muets se chargea de l'instruire. Or après quatre ans de soins infructueux, le savant instituteur se vit forcé de renoncer à l'éducation de son élève : il n'avait pas même pu lui apprendre à parler. Et cependant le sauvage n'avait aucun vice d'organisation. D'où il faut conclure, qu'il est dans les lois de l'homme que le développement de l'intelligence soit parallèle à celui des organes et que l'esprit ne peut pas naître dans un corps déjà formé.

Enfin, si l'homme avait dans sa nature tous les éléments nécessaires pour se développer de lui-même et sans le secours de l'éducation, tous les peuples, quelles que soient les circonstances dans lesquelles ils auraient été placés, se seraient nécessairement civilisés, et il n'y aurait plus de sauvages aujourd'hui. Or il y a des

sauvages, et ces sauvages qui sont cependant bien supérieurs à l'homme tel qu'on le suppose sorti des mains du Créateur, puisqu'ils ont un certain langage et quelques idées, ne font pas un pas dans la civilisation. Ecoutons le portrait qu'en a fait un philosophe :

« On ne saurait fixer un instant les regards sur le « sauvage, sans lire l'anathême écrit, je ne dis pas seule- « ment dans son ame, mais jusque sur la forme exté- « rieure de son corps. C'est un enfant difforme, ro- « buste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne « jette plus qu'une lueur pâle et incertaine. Une main « redoutable appesantie sur ces races dévouées efface « en elles les deux caractères distinctifs de notre gran- « deur : la *prévoyance* et la *perfectibilité*. Le sauvage « coupe l'arbre pour cueillir le fruit ; il dételle le bœuf « que le missionnaire vient de lui confier et le fait cuire « avec le bois de la charrue. Depuis trois siècles, il nous « contemple sans avoir jamais rien voulu recevoir de « nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et « l'eau-de-vie pour se tuer lui-même ; encore n'a-t-il « jamais imaginé de fabriquer ces choses : il se repose « sur notre avarice qui ne lui manquera pas. Le sau- « vage est voleur, il est cruel, dissolu, mais il l'est « autrement que nous ; pour être criminels, nous « surmontons notre nature, le sauvage la suit ; il a l'a- « pétit du crime, il n'en a pas le remords : pendant que « le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de « la vieillesse, la femme détruit dans son sein le fruit

« de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de « l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son « ennemi vivant, il le déchire, il le rôtit et le dévore en « chantant. S'il tombe sur nos liqueurs fortes, il en boit « jusqu'à l'ivresse , jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort, « également dépourvu de la raison qui commande à « l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'a-« nimal par le dégoût (1). »

Ce fait parle plus haut que tous les raisonnements. On doit regarder les sauvages comme les descendants de certaines familles que le hasard ou des accidents ont séparées du reste de la société, à une époque où leur éducation était encore très-incomplète. Or si ces familles avec une éducation déjà commencée, n'avaient cependant pas en elles-mêmes les éléments nécessaires pour se perfectionner; si leur postérité n'a pas fait un seul pas dans les voies de la civilisation et même a reculé au lieu d'avancer; si les hommes sortis de pareilles souches ne sont que des *enfants difformes, robustes et féroces, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et incertaine*, qu'auraient donc été les descendants d'une famille jetée sur la terre sans idées et sans langage? Il est évident qu'ils auraient été bien au-dessous des sauvages, qu'ils seraient restés ce qu'aurait été leur père, ou plutôt il est évident qu'ils n'auraient pas même pu se conserver et qu'ils auraient infailliblement péri.

(1) Comte de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

C'est la pensée de M. Damiron qui embrasse complètement, sur la question de l'origine du langage, l'opinion que nous avons adoptée (1).

Ce philosophe pense aussi qu'il n'y eut qu'une seule langue primitive (2), admettant ainsi sur tous les points comme ce qu'il y a de plus rationnel, le récit de Moïse qui fait aussi descendre l'humanité d'une seule race.

On a élevé, il est vrai, des difficultés sur cette unité primitive de l'espèce humaine, mais elles ne sont pas insolubles, et de savants naturalistes, qui du reste ne sont pas

(1) L'homme né avant la famille a dû être et a été complet dès le principe, sans quoi il eut péri et n'eut pu servir de souche à toute son espèce ; il a dû être en conséquence pourvu de tout ce qu'il lui fallait au physique et au moral ; de là une langue et des idées qu'il a eues comme la vie, comme l'air qu'il a respiré, comme la lumière dont il a joui.......

Si l'on considère sous le point de vue de l'histoire la question du langage et que l'on se demande comment s'est formée la langue des premiers hommes, comme ils sont nés hommes faits, qu'ils n'ont point eu leur enfance, mais tout d'abord leur jeunesse, ou pour mieux dire, leur virilité, ils ont eu dès le début et en vertu de la même loi, la pensée et l'expression, le jugement et la proposition. La même cause qui mettait en jeu leur entendement pour concevoir, mettait en jeu leurs organes pour énoncer leurs conceptions : le Dieu qui leur donnait un certain sens des choses, leur donnait en même temps certains signes pour ce sens : il développait à la fois leur langue et leur raison. (*Psycologie.*)

(2) Mille langues se sont formées toutes sorties *d'une mère langue* qui elle-même n'a sa raison que dans l'Auteur de notre nature. Après lui et sur le patron qu'il en a placé en eux, les premiers hommes et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants ont beaucoup fait, beaucoup travaillé, ils ont, si l'on veut, inventé une foule d'imitations, mais le modèle, le type premier, ils ne l'ont pas inventé, ils l'ont simplement reçu. (*Psycologie.*)

chrétiens et ne peuvent par conséquent être soupçonnés de se laisser influencer par leurs croyances religieuses, reconnaissent que la science est impuissante à démontrer que les hommes, malgré la différence profonde qui sépare certaines races, ne sont pas tous sortis d'une souche commune (1).

Mais ici se présente une autre question. De cette langue unique, comment s'est formée cette multitude prodigieuse de langues qui se parlent sur les différents points du globe(2)?— Moïse assigne à la première multiplication des langues, une cause surnaturelle, et

(1) Les variétés des races d'hommes ne dépendent pas uniquement du climat, il existe des souches fondamentales et originelles dans le genre humain. A-t-il été créé ainsi, ou tire-t-il sa source d'un seul homme ? *Voilà ce qu'on ne peut pas décider par les seules lumières de l'histoire naturelle...............* En admettant le récit antique de la Genèse et la dispersion des trois fils de Noé, on peut regarder *Japhet* comme le tronc originaire de la race blanche ou arabe-indienne, celtique et caucasienne : son nom même a été connu des anciens Grecs et Romains, *Audax Japheti genus*. HORACE, liv. 1, ode III, et HÉSIODE, θεογονια). *Sem* sera la tige de la très-nombreuse race jaune et olivâtre, ou chinoise, kalmouque-mongole, et lapone. Comme les Américains paraissent être une branche émanée de ces grandes familles, on peut les regarder aussi comme de la génération de *Sem*. *Cham* maudit par son père qui lui prédit qu'il serait l'esclave des descendants de ses frères, peut se reconnaître dans les races nègres et hottentotes. Les Malais qui composent notre quatrième race, paraissent être un mélange des générations de *Sem* et de *Cham*. Cet ensemble comprendra donc tout le genre humain sous trois tiges originelles principales. (VIREY, *Histoire naturelle de l'homme.*)

NOTA. Cet auteur se place ordinairement en dehors du christianisme pour juger et les hommes et les choses.

(2) On évalue à 2,000 le nombre des langues connues, et à 5,000 celui des dialectes.

bien que les miracles ne soient pas du goût de notre siècle, bien même que quelques philosophes chrétiens n'aient vu dans *Babel* qu'une figure, nous qui ne voyons pas pourquoi Dieu qui intervient quelquefois d'une manière plus immédiate et plus directe dans les choses humaines, ne serait pas intervenu dans celle-là, et qui croyons tout bonnement que les choses sont arrivées *à la lettre* de la manière que le raconte l'auteur du Pentateuque, nous suivrons encore ici l'historien sacré, et nous admettrons son récit sur la multiplication des langues, comme nous l'avons admis pour l'origine du langage; seulement nous tâcherons d'expliquer ce fait généralement mal compris.

A une époque où les descendants de Noé, quoique déjà très-nombreux, ne formaient encore qu'un seul peuple, et parlaient la même langue, ils voulurent bâtir une ville et une tour très-élevée; mais Dieu s'opposa à leur dessein, leur fit parler des langues différentes, de sorte qu'ils ne s'entendaient plus, et par là il les dispersa dans toutes les régions de la terre. Tel est le fait raconté par Moïse (1).

La Vulgate porte que les hommes, en construisant cette tour, voulaient *rendre leur nom célèbre*, et les interprètes disent ordinairement que c'est pour les punir de cet orgueil, que Dieu les arrêta dans leur projet.

(1) Genèse, ch. XI, v. 1-10.

Mais la Vulgate a rendu avec peu d'exactitude le texte sacré; le traducteur ne paraît pas avoir bien saisi le dessein des hommes dans la construction de cette tour, et partant les commentateurs n'ont pas compris celui de Dieu dans la confusion des langues.

Et d'abord supposé qu'en se faisant *une ville et une tour dont le sommet irait jusqu'aux nues*, les hommes aient réellement voulu *rendre leur nom célèbre avant de se disperser dans les diverses parties du monde*, on ne voit pas que ce dessein eut été de nature à déplaire à Dieu et à provoquer son courroux. Tous les peuples ne sont-ils pas appelés par les décrets mêmes de la Providence, à s'illustrer par de grandes actions, à élever des monuments qui attestent aux siècles futurs leur puissance et leur génie? Un peuple qui veut *rendre son nom célèbre*, est un peuple agréable à Dieu, pourvu que les moyens qu'il emploie soient légitimes, et certes celui des enfants de Noé aurait été bien innocent.

C'est peut-être parce que ce dessein que la Vulgate attribue aux hommes dans la construction de *Babel*, n'était pas de nature à expliquer l'empêchement que Dieu y mit, que des commentateurs ont imaginé qu'en bâtissant cette tour les enfants de Noé avaient voulu s'en faire un rempart contre un nouveau déluge. Mais un tel projet est si peu vraisemblable qu'on s'étonne que l'idée en ait pu tomber dans l'esprit de quelqu'un. Les descendants de Noé savaient que le déluge avait

bouleversé le monde entier, qu'il avait renversé jusqu'aux montagnes, et ils auraient eu la pensée de se mettre en sûreté contre un nouveau déluge, par un monument que le moindre flot pouvait culbuter! Du reste, Dieu avait promis à Noé qu'il n'y aurait plus de déluge.

D'après le texte hébreu, les hommes en bâtissant cette tour si élevée voulaient, non pas *rendre leur nom célèbre avant de se disperser*, mais *se faire un signe de ralliement pour ne pas se disperser* (1). Voici donc comment s'expliquerait cet événement.

Les fils de Noé s'étaient considérablement multipliés et leur nombre les obligeait de se répandre au loin dans les vastes plaines de Sennaar où ils s'étaient fixés. Mais les liens de la famille si puissants sur le cœur des hommes, les tenaient fortement attachés les uns aux

(1) Ayant trouvé cette opinion dans un ouvrage dont l'esprit général n'était pas de nature à nous rassurer sur les lumières, la bonne foi et l'orthodoxie de l'auteur, et ne pouvant pas vérifier nous-même l'exactitude de cette version, nous avons cru devoir, avant de l'adopter, consulter quelqu'un qui fût compétent dans la matière. Voici ce qui nous fut répondu par un professeur de théologie, versé dans l'étude de l'hébreu :

« Le mot *schem* que la Vulgate a rendu par *nomen* et que l'auteur de l'*Article encyclopédique* traduit par *signe*, a rarement cette dernière signification. Cependant le génie de la langue analogique par excellence, autorise cette interprétation. Ensuite le contexte, dans l'original, s'accorde mieux avec ce sens du mot *schem*, car voici la traduction de l'hébreu, mot-à-mot : *Faciamus nobis schem* NE FORTÈ *dispergamur*... et non pas : *Celebremus schem* ANTEQUAM *dividamur*, comme porte la Vulgate. »

autres : ils redoutaient la séparation. Alors pour ne pas se perdre de vue, *pour ne pas se disperser,* ils eurent l'idée d'élever une tour dont le sommet aperçu de tous les points de la plaine serait comme un centre de réunion et *un signe* de ralliement. Les hommes ne voulaient pas se séparer : tel est le véritable sens de la Bible, et rien n'est plus conforme à ce que nous savons du cœur humain. Cependant il entrait dans les desseins de la Providence que les hommes se dispersassent pour aller peupler toutes les régions de la terre : Dieu avait dit au moment de la création et répété après le déluge, *multipliez-vous et remplissez la terre* (1). La construction de cette tour destinée à maintenir l'unité de la grande famille qui composait alors toute l'humanité, contrariait donc les desseins de la Providence sur le monde, c'est pourquoi Dieu arrêta cette construction. Pour forcer les hommes à se disperser, il confondit leur langage. C'était en effet le moyen le plus sûr ; car quand on ne se comprend plus, on se sépare et l'on s'éloigne.

Les premières nationalités sont donc sorties de la diversité des langues, et cela même est un miracle, car naturellement, ce sont les langues qui naissent des nationalités, au lieu de les produire. Ce qui fait une langue, c'est tout ce qui fait un peuple : les idées, les passions, le caractère, les mœurs, le gouvernement, le climat, la religion, etc. Les langues et les nationalités naissent,

(1) Genèse, ch. I, v. 28 ; ch. IX, v. 1.

vivent et meurent ensemble : leurs destinées sont communes. Ainsi le grec et le latin ont disparu de la scène du monde avec les peuples dont ils étaient sortis : ces langues n'appartiennent plus qu'à l'histoire : ce sont des *langues mortes*. — Lorsque l'empire romain déjà miné par la puissante action du christianisme eut succombé sous les coups des barbares, et que tous ces peuples que la main de fer des vainqueurs avait rattachés à un même centre, eurent brisé ce lien d'unité qui faisait violence à leur nature, pour obéir à la tendance qui surgissait de leurs propres éléments, dans ce mélange de paganisme, de christianisme et de barbarie, de nations vieillies et usées et de races jeunes et pleines de vie, il y eut une longue et violente fermentation au sein de laquelle se formèrent une foule de nationalités nouvelles, et avec elles naquirent toutes les langues modernes. — Tant que ces peuples ne furent pas définitivement constitués, tout le temps que dura le travail de leur formation, les langues qui n'en étaient qu'une conséquence et comme la représentation demeurèrent indécises et flottantes, et du moment que les nationalités furent définitivement arrêtées, les langues le furent aussi. Ainsi, en France, la langue fut fixée au commencement du 17e siècle, à l'époque où l'unité de la monarchie venait de consommer celle de la nation.

La langue est donc le signe de la nationalité, c'est pourquoi chaque peuple a la sienne à laquelle il donne l'empreinte de son caractère et de son génie ; car si on

a dit du style, que *c'est tout l'homme*, on peut dire d'une langue que *c'est tout le peuple* (1).

Mais une langue n'est pas seulement pour une nationalité le symbole qui la figure, elle est encore l'instrument qui la maintient, le principe qui la conserve et la fait vivre ; c'est l'expression qui est à la fois le signe de l'idée qu'elle représente, et le moyen qui la fixe et l'empêche de s'évanouir. Aussi est-ce une grande loi de la politique, lorsquelle veut *nationaliser* les habitants de quelque province, de leur faire parler la langue du peuple auquel ils doivent être incorporés ; et c'est aussi une ruse de la tyrannie, quand elle a conspiré la ruine d'un peuple et résolu sa perte, de chercher par tous les moyens possibles, à lui faire oublier sa langue : elle sait bien que pour une nation, perdre sa langue, c'est mourir.

(1) D'aprés ces principes, une société d'un ordre supérieur à celui des sociétés politiques et qui embrasse toutes les nationalités dans une grande et vaste unité, doit avoir une langue qui ne soit celle d'aucun peuple en particulier, mais qui soit universelle comme elle-même. L'Église fait donc preuve de haute philosophie, quand elle fait parler le latin même à ceux qui ne le comprennent pas, et il y a aussi peu de raison que de justice à l'accuser, comme l'ont fait certains écrivains, de s'être emparée d'une langue qui n'était pas comprise des peuples, afin de tenir les textes sacrés hors de la portée du vulgaire. Si l'Église n'avait pas trouvé une telle langue, elle aurait dû l'inventer.

§ II.

DE L'ORIGINE DE L'ÉCRITURE.

—

Rien n'indique que l'écriture soit aussi ancienne que la parole et que l'homme l'ait immédiatement reçue du Créateur. Tout semble au contraire prouver que cet art est le produit de la civilisation, qu'il a eu ses commencements et ses progrès, et que ce n'est que peu à peu et par une suite de transformations, qu'il est parvenu à être ce qu'il est aujourd'hui : *l'expression analytique de la parole.*

Dans l'enfance de l'humanité, la tradition était suffisante pour conserver les vérités morales et les arts nécessaires à l'existence de la société. Le premier besoin de l'écriture, c'est-à-dire d'un moyen de conserver le souvenir des choses par des signes fixes et durables, dut se faire sentir pour des objets moins importants, pour des faits individuels, dont la tradition aurait dédaigné de se charger, et que ceux qu'ils intéressaient, voulaient cependant sauver de l'oubli. Ainsi l'historien du peuple Hébreu nous apprend qu'à une époque où les descendants d'Abraham étaient encore à l'état de pasteurs, Jacob, après cette vision merveilleuse qui lui

découvrit le ciel et les anges du Seigneur, dressa une pierre en mémoire de cet événement : *Tulit lapidem et erexit in titulum* (1). Le même historien raconte encore qu'après leurs querelles, Jacob et Laban s'étant réconciliés, élevèrent aussi un monument qui devait perpétuer le souvenir de l'alliance qu'ils venaient de contracter (2). Il est présumable que les peuples employèrent le même moyen pour conserver le souvenir des premiers événements qui signalèrent leur existence; seulement les monuments qu'ils construisirent dûrent se distinguer par le grandiose, et s'élever au-dessus des premiers de toute la hauteur dont une nation domine des individus. Telle est, selon plusieurs savants, l'origine de ces constructions gigantesques que nous admirons encore aujourd'hui, et dont nous nous flattons quelquefois de pénétrer le mystère.

Une architecture grossière aurait donc été la première écriture des peuples.

De tels monuments avaient un sens purement conventionnel; rien dans ces signes n'était de nature à rappeler de soi-même le fait ou l'idée dont ils étaient destinés à perpétuer le souvenir. Mais lorsque la peinture et la sculpture furent connues, on put exprimer par des signes qui en étaient la fidèle image, toutes les idées du monde physique; puis comme dans le langage

(1) Genèse, ch. XXVIII, v. 11-22.

(2) Genèse, ch. XXXI, v. 44-53.

parlé, les mots qui représentaient les idées physiques servaient en même temps à représenter les idées intellectuelles et morales en vertu de l'analogie qui existe souvent entre elles, on fit aussi passer la métaphore dans la peinture et la sculpture, et dès lors on eut des expressions pour toutes les idées : l'innocence fut représentée par le lys, la modestie par la violette, la vanité par la pensée, l'amour par la colombe, le courage par le lion, la férocité par le tigre, etc. A l'époque de la découverte du nouveau monde, les Mexicains dont la civilisation était déjà avancée n'avaient point encore d'autre écriture que celle-là.

Toutefois ce moyen de représenter les idées avait deux grands défauts : 1° il était très-lent et d'une exécution peu facile : on ne pouvait guère s'en servir que pour exprimer des pensées détachées, des sentences, des proverbes, etc. (1); 2° souvent il était obscur et le sens en était difficile à saisir, sans doute parce que les métaphores étaient fondées sur des rapports quelquefois

(1) Les hiéroglyphes de l'Egypte sont un reste de cette écriture. L'inscription suivante suffira pour en donner une idée. Cette inscription trouvée dans un ancien temple de Minerve était ainsi composée : *un enfant, un vieillard, un faucon, un petit oiseau, un hippopotame.* Or l'enfant et le vieillard placés au deux extrémités de la vie figurent évidemment tous les âges ; le faucon et l'oiseau qui sont ennemis représentent la haine, l'antipathie, l'aversion ; l'hippopotame qui est hardi et ne recule jamais devant le nombre est le symbole de la grande confiance en soi-même, de l'impudence et de l'effronterie. L'inscription se traduit donc tout naturellement ainsi : *hommes de tous les âges, détestez l'impudence ;* ou bien encore : *détestez le trop de confiance en vous-mêmes,* ou ce qui est la même chose : *défiez-vous de*

trop éloignés, et que ce langage n'avait pas autant de ressources que la parole pour mettre sur la voie des analogies. L'esprit humain ne pouvait donc pas se contenter d'un pareil système d'écriture ; il devait chercher à s'en faire un plus parfait, et il allait bientôt y parvenir.

Par la parole toutes les idées s'exprimaient clairement et avec la plus grande facilité ; en représentant chaque mot par un signe particulier, on devait obtenir une écriture qui offrirait les mêmes avantages. Rien de plus naturel que cette idée ; on s'étonne réellement que les hommes aient pu rester long-temps sans la découvrir ; et cependant avec cette idée si simple on venait de trouver le moyen le plus puissant de faire marcher la civilisation, on venait de faire, sans contredit, la plus importante de toutes les découvertes. L'histoire recueillie dans tous ses détails allait faire entendre aux peuples les leçons de l'expérience ; les pre-

votre sagesse. Il ne faudrait cependant pas juger des difficultés que présentent les hiéroglyphes par cette inscription : il en est peu d'aussi faciles que celle-là.

Les hiéroglyphes (*ιερος, sacré,* et *γλυφω, je grave*) ont été ainsi nommés, parce que les prêtres continuèrent à s'en servir pour exprimer les mystères de la religion après que l'écriture analytique fut inventée. Toutefois la nouvelle écriture ne laissa pas que de pénétrer un peu dans le sanctuaire dont on lui avait interdit l'entrée ; car parmi les caractères hiéroglyphiques, il en est qui sont *phonétiques,* c'est-à-dire qui représentent des sons et ont une valeur identique à celle de nos lettres ; c'est même en partant de cette hypothèse que Champollion est parvenu à comprendre cette langue mystérieuse et a retrouvé la signification de ces caractères dont le sens s'était perdu.

mières notions des sciences et des arts allaient, en se réunissant, éclairer les avenues du monde intellectuel, et l'humanité pénétrant dans les voies qui s'ouvraient devant elle, devait bientôt s'y avancer à grands pas. A partir de cette époque, le monde dut progresser rapidement.

Cependant cette écriture qui pourrait à la rigueur répondre à tous les besoins de l'intelligence, puisque la Chine savante n'en a pas d'autre, était encore défectueuse sous certains rapports : 1° elle représentait le composé par le simple : plusieurs syllabes renfermant elles-mêmes plusieurs éléments, par un signe unique ; — 2° il fallait autant de signes qu'il y avait de mots ou du moins de radicaux différents. Cette écriture était donc peu rationnelle, et en outre elle était très-compliquée.

L'esprit humain qui était en progrès ne s'arrêta pas là. On s'aperçut que dans ces radicaux qui étaient représentés chacun par un signe propre, les mêmes sons revenaient souvent ; on soupçonna alors que les éléments de la parole pourraient bien être en plus petit nombre que les radicaux qu'ils formaient par leur agrégation, et qu'en représentant chaque son par une lettre, on simplifierait peut-être l'écriture. On analysa donc la parole et l'on donna à chacun des éléments dont elle se compose, un signe particulier. De ce moment l'écriture était arrivée à la dernière transformation qu'elle pouvait subir ; elle devait donc être parfaite. Mais les

éléments de la parole furent mal analysés, ou les signes qui les représentèrent mal déterminés, et en prenant ce caractère qui devait être celui de sa perfection, l'écriture, comme nous le verrons bientôt, ne fut rien moins qu'une chose parfaite.

Une fois devenue l'expression analytique de la parole, l'écriture était désormais immuable dans sa nature, mais elle ne l'était pas dans sa forme; car en tout, la forme est l'élément variable des choses : c'est le vêtement qui s'use ou se perfectionne, c'est l'habit qui passe de mode et dont il faut changer.

Ce serait une longue histoire à faire que celle de toutes les transformations que subit l'écriture chez les différents peuples du monde, soit dans la figure et le nombre de ses caractères, soit dans l'ordre selon lequel on les disposa, soit dans la matière sur laquelle ils furent tracés. Nous en dirons quelques mots seulement.

Malgré les différences qui les séparent, tous les alphabets présentent dans la forme de leurs caractères une analogie frappante et que l'œil le moins exercé peut facilement saisir. Les alphabets modernes ont tous du rapport avec le grec dont ils dérivent d'une manière plus ou moins directe, et quand on regarde les caractères grecs à l'inverse, on y retrouve les lettres hébraïques qui ont elles-mêmes beaucoup de ressemblance avec celles de toutes les langues orientales.

Les Grecs n'eurent d'abord que seize lettres. Vers le 6e siècle avant J.-C. ils en inventèrent ou en admirent huit

autres, et en eurent ainsi vingt-quatre. Les alphabets s'éloignent peu de ce nombre, excepté cependant celui des Indiens, le sanscrit, qui se compose de cinquante caractères.

Les peuples de l'Orient disposaient leurs lettres de droite à gauche pour la première ligne, de gauche à droite pour la seconde, et ainsi de suite, de manière que les lignes impaires 1, 3, 5, 7, etc., étaient tracées dans un sens, et les lignes paires 2, 4, 6, 8, etc., dans le sens opposé.—Les Européens, eux, écrivirent toutes leurs lignes de gauche à droite, comme nous le faisons aujourd'hui.—Les Grecs placés comme une transition entre l'Asie et l'Europe, essayèrent à plusieurs reprises de l'un et de l'autre système et s'arrêtèrent au dernier.—Les Chinois, les Japonais et les Mexicains écrivent de bas en haut.—Enfin il est des peuples qui disposent leurs lignes en cercle, en partant du centre. —Il y a donc trois sortes d'écritures : l'*horizontale*, la *perpendiculaire* et l'*orbiculaire*.

L'écriture horizontale n'a pas toujours été telle qu'elle est aujourd'hui. Pendant long-temps on a écrit tous les mots les uns à la suite des autres, sans aucune séparation. C'est au 8e siècle seulement qu'on commença à les séparer par de petits intervalles. A partir de cette époque la ponctuation s'introduisit peu à peu ; la virgule, le point et le point-virgule parurent successivement ; puis vinrent, mais bien long-temps après, les points d'interrogation et d'exclamation, et les paren-

thèses. La plupart de ces signes changèrent plusieurs fois de valeur, et ce n'est que vers le milieu du 15e siècle, époque de l'invention de l'imprimerie, que le système de ponctuation fut définitivement arrêté.

Dans les premiers temps qui suivirent l'invention des lettres, et plus tard, on écrivait sur la feuille et l'écorce de certains arbres, sur des tablettes enduites de cire, sur des peaux d'animaux préparées pour cet usage, etc. Le *papier* dont nous nous servons aujourd'hui ne remonte pas au-delà du 11e siècle (1).

(1) Les plus anciens ouvrages écrits sur *papier* que nous ayons, sont un manuscrit de la bibliothèque boldléienne, en Angleterre, de 1049 ; un autre de la bibliothèque royale à Paris, de 1050 ; un troisième de la bibliothèque de l'empereur d'Autriche, à Vienne, de 1095.

Notre mot *papier* vient de *papyrus*, *παπυρος*, nom d'une plante qui croissait en Egypte et dont les Grecs et les Romains se servaieut pour écrire. On formait avec ce *papyrus* des feuilles minces, assez larges et fort longues; on ne les écrivait que d'un côté, et on les roulait autour d'un cylindre appelé *umbilicus* dont une extrémité portait le titre de l'ouvrage ; de là ces expressions : *ad umbilicum pervenire*, *arriver au cylindre*, pour dire : *achever la lecture ou la composition d'un ouvrage*.

On se servait, pour tracer les lettres, d'une espèce de poinçon nommé *stylus* chez les Latins; le bas en était pointu, et le haut aplati, tranchant et allongé en forme de lancette, servait au même usage que le grattoir de nos canifs; de sorte que pour effacer une lettre, un mot, une phrase, il ne fallait que retourner son stylet. De là ces expressions d'Horace *sæpè stylum vertas*, *retournez souvent le stylet*, pour dire : *corrigez souvent*. De là encore notre mot *style* pour désigner la manière dont chacun rend sa pensée. L'expression n'a passé dans notre langue qu'avec un sens purement figuré ; cependant elle a retenu quelque chose de son sens propre : *style* ne se dit que de l'*écrivain ;* de quelqu'un qui manie bien la *parole*, on ne dira pas qu'il a une grande facilité de *style*, mais d'*élocution ;* et si l'on emploie le mot *style* en parlant de l'*orateur*, c'est que généralement le discours que l'orateur prononce est *écrit*.

A quelle époque et chez quelle nation fut inventée l'écriture analytique, qui est l'écriture proprement dite? — aucun monument de l'indique d'une manière certaine, et l'on en est réduit là-dessus à de simples conjectures.

Il est probable que l'écriture fut inventée en Egypte, à une époque très-reculée, et qu'il est impossible de fixer. Les raisons de cette double assertion sont :

1° Que l'Egypte passe pour avoir été le théâtre où se développa la première civilisation ;

2° Que le plus ancien monument écrit qui soit parvenu jusqu'à nous, est le Pentateuque de Moïse qui vivait 1500 ans avant l'ère chrétienne, et avait été élevé en Egypte.

3° Que tous les alphabets paraissent avoir été modelés sur celui des Hébreux, sorti de l'Egypte avec Moïse (1).

(1) Voir la généalogie des alphabets dans M. de Sondalo, et le savant ouvrage *Eduardi Bernardi orbis eruditi Litteratura, à caractere samaritano deducta* (D. CAROL. MORTON. *Londini*, 1759.)

GRAMMAIRE.

GRAMMAIRE.

Quoniam res de quâ agimus ratione primùm.... est comprobanda, nemo mirari debet si magnos interdùm viros non sequamur ; nam quantâcumque auctoritate mihi grammaticus polleat, nisi ratione... quod dixerit, confirmaverit, nullam in re præsertim grammaticâ fidem faciet.

SANCTIUS — Minerva. Cap. II.

Notions Préliminaires.

DÉFINITION — OBJET — DIVISION DE LA GRAMMAIRE. DEUX SORTES DE GRAMMAIRE : — GÉNÉRALE — PARTICULIÈRE. CARACTÈRE, POINT DE DÉPART ET MÉTHODE DE CHACUNE. IMPORTANCE DE LA PREMIÈRE. — DU PEU DE PROGRÈS QU'ELLE A FAITS ET DES CAUSES QUI L'ONT EMPÊCHÉE D'AVANCER.

La GRAMMAIRE est la science du langage analytique envisagé dans ses premiers éléments.

Le langage analytique est *parlé* ou *écrit*.

La PAROLE est l'expression de la pensée par les *sons*.

Il y a dans les sons deux éléments : les *voix* et les *articulations*.

La *Voix* est la partie du son qui peut se prononcer seule et se prolonger. On n'en compte ordinairement que cinq en français, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, mais il y en a davantage, car *é*, *ê*, *eu*, *ou*, et d'autres encore, sont autant de *voix* simples et bien distinctes de toute autre.

L'*Articulation* est la partie du son qui ne peut ni se prononcer seule, ni se prolonger. Si du son BA, vous retranchez A, il reste quelque chose qu'il vous est impossible de prononcer seul, cette partie du son BA est une articulation. Si en prononçant BA vous essayez de prolonger ce son, il ne vous restera que A; la première partie du son vous échappera; la prononciation de l'articulation est donc instantanée.

L'articulation s'imprime à la voix, par un mouvement de certains organes que pour cela on appelle organes *vocaux*. Il y en a quatre principaux, savoir: les lèvres, les dents, la langue, le gosier. On peut donc diviser les articulations en quatre espèces correspondant aux organes mis en jeu pour les prononcer, et l'on aura :

1° Les articulations *labiales* qui comprendront toutes celles qu'on prononce des lèvres, comme celles qui précèdent la voix *a*, dans *ba*, *pa*, *fa*, *va*, *ma;*

2° Les articulations *dentales* qui comprendront toutes celles qu'on prononce des *dents*, comme celles qui précèdent la voix *e*, dans *de, te, ne, je, che ;*

3° Les articulations *linguales* qui comprendront

toutes celles qu'on prononce de la langue, comme celles qui précèdent la voix *i*, dans *li, si, zi, ri ;*

4° Les articulations *gutturales* qui comprendront toutes celles qu'on prononce du gosier, comme celles qui précèdent la voix *o* dans *go, co.*

Tout son qui se prononce par une seule émission de voix, quels que soient les éléments dont il se compose, s'appelle *syllabe.*

Quand à une réunion de syllabes, ou même à une seule syllabe, on attache une *idée*, cela s'appelle *mot.*

L'Ecriture est le portrait de la parole ; c'est la représentation des sons par des caractères visibles qu'on appelle *lettres.*

La preuve que l'écriture n'exprime la pensée que médiatement, et qu'elle représente avant tout la parole, c'est qu'en écrivant nous parlons bas ; quiconque y fera attention verra que sa plume ne fait que transcrire les sons qu'il articule intérieurement. Il y a cependant une exception pour les sourds de naissance qui écrivent et qui ne peuvent avoir aucune idée des sons ; pour eux l'écriture représente immédiatement la pensée, elle est *idéographique,* tandis que pour nous elle est *phonétique.*

Puisque l'écriture est la représentation des sons par les lettres, et qu'il y a deux éléments dans les sons, il doit y avoir deux espèces de lettres : les unes pour re-

présenter les *voix*, les autres pour représenter les *articulations*.

Les lettres qui représentent les voix se nomment *voyelles*, celles qui représentent les articulations, *consonnes*.

Nous n'avons dans notre langue que cinq voyelles *a, e, i, o, u*; l'*y* n'est pas une sixième voyelle, puisqu'il ne représente pas une voix différente de celle qui est représentée par *i*. Tantôt *y* équivaut à deux *i* comme dans *pays*, et alors c'est une lettre *double*; tantôt il se prononce absolument comme un *i*, et alors il n'en diffère que par la forme, et il indique que la voix *i* qu'il représente est une transformation d'un υ qui s'est changé en *i* en passant dans notre langue, c'est pourquoi on l'appelle *i grec*.

Les *consonnes*, ainsi appelées parce que les articulations qu'elles représentent ne *sonnent* qu'*avec* les voix, se divisent naturellement comme les articulations dont elles sont les signes ; il y en a donc de quatre espèces :

1° Consonnes *labiales* représentant les articulations de la première espèce, comme *b, p, v, f, m*;

2° Consonnes *dentales* représentant les articulations de la deuxième espèce, comme *d, t, j, n*;

3° Consonnes *linguales*, représentant les articulations de la troisième espèce, comme *l, s, r, z*;

4° Consonnes *gutturales* représentant les articulations de la quatrième espèce, comme *g, c, k, q*;

La collection des lettres se nomme *alphabet*, de *alpha*

et *bêta,* noms des deux premières lettres chez les Grecs. La dénomination est vicieuse; car c'est mal indiquer un tout, que de le désigner par deux des parties dont il se compose. Un critique a susbtitué à *alphabet,* le mot *grammataire,* (de γραμμα, ατος, lettre). L'expression est juste et doit être adoptée (1).

Une ou plusieurs lettres représentant une émission de voix se nomment *syllabe.*

Quand à une réunion de syllabes ou même à une seule syllabe, on attache une idée, cela s'appelle *mot.*

La *Parole* et l'*Ecriture* se réunissent donc dans le *mot* qui leur est commun. Dans les *syllabes* nous n'avions encore que des éléments matériels : il n'y avait là aucune trace de pensée ; ce n'était pas encore des *signes.* Mais en arrivant au *mot,* nous avons touché à l'esprit, nous avons rencontré la pensée, nous avons trouvé l'idée unie à l'expression, c'est-à-dire que nous avons trouvé les *premiers éléments du langage.*

Les *mots* sont donc l'objet de la Grammaire, c'est là-dessus que nous avons à travailler, c'est là la *matière grammaticale.*

De même que toutes les sciences en général doivent se classer d'après la nature des réalités qu'elles embras-

(1) Cette dénomination ne convient cependant qu'à l'alphabet *écrit ;* l'alphabet *parlé* devrait se nommer *phonétaire* de φωνη voix, son.

sent, chaque science en particulier doit se diviser d'après les différents points de vue sous lesquels on peut envisager l'objet qu'elle étudie. Or on peut envisager les mots sous trois points de vue généraux qui comprennent tous les autres ; on peut les considérer:

1° Dans leur nature et leurs différentes espèces;

2° Dans les formes sous lesquelles ils se présentent dans le discours ;

3° Dans les lois auxquelles ils sont soumis, soit pour les formes qu'ils peuvent revêtir, soit pour la place qu'ils peuvent occuper les uns par rapport aux autres selon les différentes fonctions qu'ils exercent dans le discours.

La Grammaire se divise donc naturellement en trois parties correspondant à ces trois points de vue généraux sous lesquels on peut envisager les mots.

Un ensemble de mots revêtant certaines formes et se combinant selon certaines lois déterminées, adopté par un peuple pour exprimer ses idées, est ce qu'on appelle *langue*.

Chaque peuple a sa langue ; il y a donc une infinité de langues, comme il y a une infinité de peuples. Mais ces langues dans leur infinie variété ont quelque chose qui leur est commun à toutes. Ainsi la nature des mots est la même dans toutes les langues, car les mots représentent les idées, et les idées sont partout semblables quant à leur nature, parce que les lois de l'esprit sont

générales comme celles du monde physique. La classification des mots sera par conséquent la même aussi, parce qu'une classification se tire de la nature des objets à classer. — Chaque langue a pour ses mots des formes particulières ; mais ces formes en général ont une raison, et chacune en particulier a une valeur et remplit une fonction ; or la raison de ces formes, leur valeur, leurs fonctions, sont encore partout les mêmes, parce qu'elles ont leur principe dans l'intelligence dont nous avons déjà dit que les lois sont générales. — Enfin chaque langue a encore sa manière de combiner ses mots, mais cette combinaison n'est pas abandonnée au caprice du hasard ; elle a des lois fondamentales dont elle ne s'écarte jamais, et qui sont encore les mêmes partout parce qu'elles ont aussi leur raison dans l'intelligence.

Quand la Grammaire étudie ce qu'il y a de *commun*, de *général*, d'*universel*, dans les langues, elle prend le nom de *Grammaire générale*.

Lorsqu'elle s'occupe de ce qui est *propre* à chaque langue, elle s'appelle *Grammaire particulière*.

La Grammaire *générale* s'occupe donc de *principes*, et la Grammaire *particulière* de *faits*. Nous ne voulons traiter dans cet ouvrage que des *principes* des langues ; seulement, lorsque cela nous paraîtra nécessaire pour les faire mieux comprendre, nous en ferons l'application aux *faits* des langues française, grecque et latine.

On a élevé la question de savoir si la Grammaire est une *science* ou un *art*. La solution de cette question est renfermée dans la réponse à ces trois autres : Qu'est-ce qu'une science? Qu'est-ce qu'un art ? Qu'est-ce que la Grammaire?

1° Qu'est-ce qu'une science? — Une science est un ensemble de vérités universelles, immuables, et liées entre elles de manière à ne former qu'un seul tout. L'*universalité*, l'*immutabilité* et l'*ensemble* ou l'*unité*, voilà donc les trois caractères de la science.

2° Qu'est-ce qu'un art? — Un art est, comme nous l'avons déjà vu, la réalisation matérielle de la pensée; c'est l'application des principes aux faits : la science est la théorie, l'art est la pratique. Mais on n'entend pas seulement par art, l'application des principes aux faits, de la théorie à la pratique, on entend aussi l'ensemble des règles qui doivent nous guider dans cette application. L'art dans ce dernier cas peut donc se définir « *une collection de règles qui nous apprennent à bien faire une chose.* »

3° Qu'est-ce que la Grammaire? — Nous l'avons dit, la Grammaire a pour objet l'étude du langage envisagé dans ses premiers éléments : elle se divise en deux branches, dont l'une étudie ce qui est particulier à chaque langue, et l'autre ce qui est commun à toutes.

Quand la Grammaire s'occupe de ce qui est propre et particulier à chaque langue, elle enseigne les moyens

de bien parler et de bien écrire cette langue : elle est donc un *art*.

Mais lorsque s'élevant au-dessus des faits individuels et concrets, la Grammaire étudie le langage dans toute sa haute généralité, et qu'elle en recherche les principes et les lois dans la pensée dont il est l'expression, elle a tous les caractères d'une véritable *science*, car les lois de la pensée sont *universelles, immuables*, *unes*.

L'intelligence peut être plus ou moins développée dans tel ou tel individu, chez tel ou tel peuple, à telle ou telle époque, mais partout et toujours elle est la même dans ses attributs essentiels. — La pensée du savant et du génie qui explique le cours des astres ou qui chante les merveilles de la nature, n'est pas soumise à des lois différentes de celle du simple artisan qui ne connaît que son métier, ou du laboureur dont toute la science se borne à savoir cultiver son champ et recueillir ses moissons. — Les sciences vont sans cesse progressant et se perfectionnant, mais l'intelligence qui les comprend reste la même ; chaque jour l'esprit humain croît et grandit, mais il ne change pas de nature, et l'on pense aujourd'hui comme l'on pensait aux premiers âges de la civilisation. — Les lois de l'intelligence sont donc *universelles* et *immuables*. Quiconque les a tant soit peu étudiées sait aussi qu'aucune n'est isolée des autres et que dans leur infinie variété, elles s'harmonisent merveilleusement et présentent une admirable *unité*.

La Grammaire est donc à la fois une *science* et un *art;* c'est *l'art* des *langues* et la *science* du *langage.*

La Grammaire-*art* est celle que nous avons appelée *particulière.*

La Grammaire-*science* est celle que nous avons appelée *générale.*

De cette notion des deux branches de la Grammaire, découle la méthode qu'on doit suivre dans l'une et dans l'autre.

Comme *art*, la Grammaire étudie ce qui est propre et particulier à chaque langue; les *particularités* d'une langue sont des *faits ;* ces faits sont soumis à des *lois générales* auxquelles il y a plus ou moins d'*exceptions.* Or comment arriver à la connaissance de ce triple objet? On observe les *faits,* on les compare, on note les ressemblances et les différences, et on range ensuite dans une même classe tous les faits semblables; ces faits sont dits soumis *à la même loi*, et ceux qui ne se trouvent compris dans aucune classe sont les *exceptions.* L'*observation*, la *comparaison* et la *généralisation*, voilà donc la méthode qu'il faut nécessairement suivre pour faire une Grammaire particulière; et c'est aussi celle qu'on devrait employer pour l'enseigner, car il ne semble pas naturel que la communication des connaissances se fasse au rebours de leur acquisition.

Il suit de là, que dans l'étude des langues étrangères, soit anciennes, soit modernes, la version devrait précéder le thème, et que dans toutes les Grammaires, les

règles ne devraient venir qu'après les exemples. La méthode généralement employée est donc vicieuse, car dans l'enseignement on commence ordinairement par le thème, et dans presque toutes les Grammaires , les règles précèdent les exemples.

Comme *science,* la Grammaire étudie les lois générales du langage. Or ces lois sont identiques à celles de la pensée ; c'est donc dans les lois de l'esprit qu'il faut chercher celles du langage ; la psycologie est donc la base et le point de départ de la Grammaire générale et cette science doit se faire *a priori.*

C'est donc à tort qu'on s'imagine ordinairement que pour faire de la Grammaire générale, il faut nécessairement connaître un grand nombre de langues : à peine en faut-il une ; car ce n'est pas dans les faits où elles sont tombées qu'on doit étudier les lois du langage, mais à la source même d'où elles sont descendues. Sans doute, il ne serait pas impossible de les retrouver dans cette multitude de faits où elles ont dû s'exprimer, puisque ces faits se sont produits sous l'influence de leur action et de leur empire ; mais outre que ce travail serait extrêmement long et très-difficile, on serait rarement sûr d'arriver à un résultat exact ; et c'est parce qu'on a trop suivi cette méthode, que la science a fait si peu de progrès et qu'elle est encore enveloppée de tant de ténèbres, comme nous le verrons bientôt.

De sorte que par une étrange fatalité on a employé

dans les deux parties de la science de la Grammaire, une méthode opposée à celle qu'il aurait fallu suivre.

J'ai dit que c'est à peine s'il faut une langue pour faire de la Grammaire générale; j'explique ma pensée. S'il en faut une, ce n'est pas pour y voir les lois du langage exprimées, mais afin de pouvoir étudier ces lois dans l'intelligence où elles ont leur type ; c'est-à-dire qu'il ne faut une langue pour faire de la Grammaire générale, que comme il en faut une pour faire de la philosophie, de la botanique et de l'astronomie; il en faut une, parce que c'est un instrument absolument nécessaire à l'esprit dans ses opérations; parce que la science n'est possible pour l'homme qu'à la condition d'une langue.

Si l'importance d'une science doit se mesurer à celle de son objet, on peut dire que la Grammaire est la plus importante de toutes les sciences, puisque le langage est pour l'homme la plus importante de toutes les choses. Et non-seulement la Grammaire est une science des plus importantes ; elle est aussi plus sérieuse et plus relevée qu'on ne pense, et touche souvent aux questions les plus graves de la philosophie. « Ceux-là se trompent « extrêmement, dit Quintilien, qui se moquent de la « Grammaire comme d'une science qui n'a rien que de « bas et de méprisable, puisque étant à l'égard de l'élo- « quence, ce qu'est le fondement à l'égard de l'édifice, si

« elle n'est établie solidement dans l'esprit, tout ce que « l'on y mettra ensuite tombera par terre. Cette science « est nécessaire aux enfants, agréable aux vieillards, et « sert d'un doux entretien aux personnes retirées qui « s'adonnent à l'étude des belles-lettres; et l'on peut dire « que par un avantage qui lui est particulier entre toutes « les sciences, elle a plus de solidité et de prix que d'osten- « tation et d'éclat..... Il y a beaucoup de choses dans la « Grammaire qui servent non-seulement à former l'esprit « de ceux qui commencent, mais encore à exercer et à « éprouver la suffisance des personnes les plus habiles. »

Ecoutons encore là-dessus le témoignage d'un savant de Port-Royal :

« On doit extrêmement estimer un art, lequel ap- « prenant à connaître la propriété et la force naturelle « de chaque partie dans le discours, et la raison de « toutes les expressions qui y peuvent entrer, nous fait « voir les différentes significations des termes, qui « viennent souvent des différentes liaisons qu'ils ont « ensemble, et nous aide souvent beaucoup à trouver le « sens de plusieurs passages très-difficiles et très-im- « portants (1). »

On sait que la jurisprudence et la théologie, et par conséquent deux premières de toutes les sciences, se réduisent souvent dans les questions les plus graves et les plus sérieuses à l'appréciation du sens d'une phrase

(1) *Méthode latine de Port-Royal.* Introduction.

ou même d'un mot, c'est-à-dire, à une discussion grammaticale.

Il semble donc que la Grammaire devrait occuper la première place dans nos études; et cependant, par une étrangeté qu'on a peine à concevoir, c'est de toutes les sciences, celle qui est la moins répandue et la moins cultivée. On apprend les règles des langues qu'on étudie, il le faut bien, mais les lois qui ont présidé à leur formation, mais les principes généraux qui les régissent toutes, on ne s'en occupe nullement. Où sont les jeunes gens qui, arrivés à la fin de leurs études, aient seulement quelques notions de Grammaire générale ? Ils auront appris le nombre et la nature des éléments dont se compose un corps qui les intéresse peu ; ils sauront de quelle manière ces éléments doivent se combiner pour produire tel ou tel résultat ; en un mot, ils connaîtront la nature, les propriétés et les lois des éléments de la matière ; mais la nature, les propriétés et les lois des éléments du langage sur lesquels ils ont travaillé pendant dix à douze ans, ils ne les connaîtront pas, ils les ignoreront complètement. Ceux mêmes qui parlent le mieux leur langue ne comprennent souvent pas ces éléments dont ils font un si heureux usage : habiles chiffreurs qu'aucune difficulté de calcul n'arrête, et qui ne savent pas les principes de la numération ! Et comment les élèves auraient-ils quelques notions de la science du langage, puisque les maîtres, pour la plupart, ne s'en occupent pas eux-

mêmes? Il n'est pas rare de voir des professeurs du reste très-habiles et d'un grand mérite, qui n'ont aucune idée de la partie scientifique de la Grammaire. Allez interroger ce classique qui a passé sa vie dans l'étude des langues, qui sait par cœur son Horace et son Virgile, qui lit Homère et Démosthène, comme vous liriez, vous, un feuilleton de gazette pour vous récréer, qui est familier avec tous les grands génies du grand siècle, et pourrait vous parler savamment de tous les chefs-d'œuvre de notre littérature ; demandez-lui son avis sur les questions les plus simples de Grammaire ; pour entendre sa critique, commencez par en faire ; discutez la première définition venue, et c'est à peine si ce savant pourra vous suivre, tant le terrain sur lequel vous l'entraînez est nouveau pour lui, et il pourra se faire que cet homme que vous admirez à bon droit pour ses talents et ses connaissances, s'aperçoive pour la première fois que la Grammaire est une chose sérieuse, et qu'il n'a jamais bien su ce que c'est qu'un verbe ou un adjectif.

Il paraît que c'est de tout temps que la Grammaire a été négligée et même dédaignée, puisque Quintilien croyait devoir montrer qu'elle n'a *rien de bas et de méprisable*, et qu'un savant de Port-Royal croyait aussi devoir insister sur son importance et s'arrêter à prouver que *c'est un art qu'on doit extrêmement estimer*. On conçoit dès-lors qu'elle a dû faire peu de progrès. Aussi, tandis que toutes les autres sciences ont avancé,

celle-là est restée en arrière, et aujourd'hui elle est encore remplie d'incertitudes et d'obscurités. Les questions les plus fondamentales de la Grammaire n'ont pas encore reçu de solution qui ait pu les placer au nombre de ces vérités que tout le monde admet, et sur lesquelles on ne dispute plus. Il me serait bien facile d'accumuler les preuves ; je pourrais dire que pour le verbe, par exemple, les Grammairiens les plus célèbres, depuis Aristote jusqu'à M. de Sacy, en ont donné des définitions tout-à-fait différentes ; que MM. de Port-Royal, après avoir clairement démontré la fausseté des définitions données par Aristote, Buxtorf , Jules-César et Scaliger, en substituent une autre dont l'inexactitude n'est pas moins clairement démontrée par Beauzée qui en donne une nouvelle , laquelle à son tour ne pourrait guère se défendre des attaques de la logique, qu'en se retranchant dans l'obscurité dont elle est enveloppée. Mais je me contenterai d'une preuve qui vaut à elle seule toutes les autres. Les Grammairiens ne sont pas encore venus à bout de faire une classification des mots à laquelle on ait pu s'arrêter. Les uns reconnaissent dix espèces de mots , les autres n'en admettent que huit, ceux-ci vous disent qu'il n'y en a que deux , ceux-là qu'il y en a trois, d'autres diront qu'il y en a quatre, et ce n'est pas encore là toutes les opinions. Ainsi point d'idées arrêtées sur les espèces de mots. Or, pourquoi ne peut-on pas arrêter une classification des mots? Evidemment c'est qu'on n'en con-

naît pas bien la nature ; car quand la science a constaté la nature des objets et leurs propriétés, la classification n'est plus à trouver, elle est toute faite.

Le peu de crédit qu'a toujours eu l'étude de la Grammaire ne suffit cependant pas pour expliquer tant d'incertitudes et d'obscurités dans cette science. Puisque des hommes habiles et souvent les plus hautes intelligences, s'en s'ont occupés, on se demande pourquoi ils ont si mal réussi, et l'on cherche naturellement la cause de leur peu de succès. Il y en a plus d'une.

1° On n'a pas assez compris que les lois du langage sont identiques à celles de la pensée, et que la psycologie est la base de la Grammaire. Au lieu de déduire logiquement les lois du langage de celles de l'intelligence dont elles découlent, on les a demandées à de vaines hypothèses ; ou bien on a voulu les faire sortir des faits ; mais alors, ou l'on a dénaturé les faits par une observation inexacte, ou l'on a faussé les lois par des inductions trop précipitées, et dans tous les cas il ne pouvait y avoir qu'erreur. On aurait cependant pu remonter des faits des langues aux lois du langage, comme on remonte de l'effet à la cause, de la conséquence au principe, du particulier et du composé au général et au simple. Mais il aurait fallu pour cela une analyse rigoureuse, une observation exacte et complète, une comparaison attentive, une généralisation pleine de prudence et de sagesse; à ces conditions

seules on pouvait espérer des résultats satisfaisants ; et, comme nous venons de le dire, ces conditions n'ont pas été remplies.

2° Ceux mêmes qui ont compris que le langage a sa raison dans la pensée, et que la psycologie est la base de la Grammaire, n'ont pas toujours été fidèles à ce principe, et ne l'ont pas appliqué dans toutes les parties de leur système.

3° La psycologie à laquelle la Grammaire doit emprunter ses lumières a toujours été elle-même fort obscure et l'est encore aujourd'hui. La psycologie est une science très-difficile, à raison de la multiplicité, de la complication et de l'extrême mobilité des faits intérieurs de l'ame qu'on a de la peine à saisir et qui échappent souvent à l'observation. Aussi malgré tous les efforts de la philosophie moderne pour hâter les progrès de cette science qui devrait éclairer toutes les autres et être comme le soleil du monde intellectuel, la psycologie est encore loin d'avoir le caractère d'une véritable science. « Faux système ou faible système, dit « M. Damiron, tentative indiscrète de haute abstraction « ou essai trop timide de demi-généralisation; telle a « été jusqu'à présent, la condition de la psycologie et « des sciences qui en dépendent. La preuve en est dans « les écoles, soit françaises soit étrangères, qui péchant « toutes par plus ou moins d'excès, ne sont pas encore « parvenues à produire une doctrine qui ne laisse rien

« à désirer, ni sous le rapport de la vérité, ni sous celui « de la simplicité (1). »

Et ce n'est pas seulement quand elle systématise et qu'elle cherche à réunir dans un seul et même ensemble tous les faits de l'esprit, que la psycologie manque de cette évidence qui impose infailliblement la vérité à tous ; la lumière et la certitude l'abandonnent jusques dans les faits les plus simples de la pensée, que les uns voient d'une manière, les autres d'une autre. « Il n'est « pas rare, dit l'auteur que nous venons de citer, de « voir le jugement considéré par les philosophes « comme un phénomène à part qui, complet en lui- « même, a son caractère propre et résulte d'une faculté « spéciale de l'intelligence; il n'est pas rare non plus de « le voir pris en différents sens, et défini par ceux-ci « autrement que par ceux-là (2). » On conçoit que les Grammairiens ne s'entendent pas sur la nature de la proposition et des éléments qui la constituent, quand les philosophes ne sont pas d'accord sur le jugement dont elle est ou du moins dont ils la disent l'expression.

Mais si la psycologie n'a pas encore répandu un jour complet sur les phénomènes de l'ame et sur les lois auxquelles ils sont soumis, elle a du moins déjà dissipé

(1) *Psycologie*. — Introduction.

(2) *Logique*.

bien des ténèbres. Depuis un demi-siècle, cette science a fait des progrès considérables et elle en fera de plus en plus. On a compris qu'elle est la base de la philosophie et le principe d'où découlent comme de leur source, toutes les sciences intellectuelles et morales ; or, quand une science a acquis une pareille importance, il est impossible qu'elle ne marche pas. On doit donc espérer que les mystères de la pensée s'éclairciront et par là même ceux du langage aussi ; car, encore une fois, les lois du langage sont identiques à celles de la pensée, et si la psycologie pouvait jamais arriver à toute l'évidence, à toute la certitude des sciences exactes, il n'y aurait plus d'obscurités dans la Grammaire, toutes les difficultés se trouveraient résolues.

Première Partie.

DE LA NATURE DES MOTS ET DE LEURS DIFFÉRENTES ESPÈCES.

CHAPITRE I.

DE LA NATURE DES MOTS, ET DES QUALITÉS QU'ILS DOIVENT AVOIR DANS TOUTE ESPÈCE DE LANGAGE EN GÉNÉRAL — ET EN PARTICULIER DANS LE LANGAGE PARLÉ — ET DANS LE LANGAGE ÉCRIT.

§ I.

NATURE DES MOTS. — QUALITÉS QU'ILS DOIVENT AVOIR DANS UNE LANGUE BIEN FAITE.

Les mots sont, comme nous l'avons dit, les éléments du langage, et représentent les idées qui sont les éléments de la pensée. Il y a donc deux choses à distinguer dans les mots : le *signe* et la *chose signifiée :* le signe, élément matériel qui tombe sous les sens ; la chose signifiée, élément immatériel qui ne tombe pas sous les

sens, mais qui se révèle à nous par le signe sensible et prend pour ainsi dire quelque chose de sa nature en s'identifiant avec lui. L'idée est l'ame du mot, et le signe en est le corps : quand l'ame se retire d'un corps, ce corps n'est plus qu'un cadavre; de même, si l'on retranche l'idée d'un mot, on n'a plus qu'un vain son, une *lettre morte*.

Le mot est donc l'union étonnante de deux éléments opposés, du sensible et du non sensible, du simple et du composé, de l'esprit et de la matière; le mot, c'est une image de l'homme, ayant comme lui quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible.

L'ensemble des mots dont se compose une langue représente l'ensemble des idées de ceux qui la parlent. Une langue est donc comme le tableau et le portrait de la pensée. Quelles sont les qualités d'un portrait ? Il en est une qui les renferme toutes, c'est la fidélité. Or un portrait est fidèle, lorsqu'il n'y a rien dans l'original qui ne soit dans le portrait, et dans le portrait, rien qui ne soit dans l'original. Pour qu'une langue soit la fidèle image de la pensée, il faut donc aussi qu'il n'y ait rien dans la pensée qui ne soit dans la langue, et dans la langue, rien qui ne soit dans la pensée. Pour cela il faut :

1° Qu'il n'y ait pas dans la pensée une seule idée qui ne soit représentée par un mot ;

2° Que la même idée soit toujours représentée par un seul et même mot ;

3° Que quand les idées sont *analogues* et ont entre elles une ressemblance *fondamentale*, les mots qui les représentent soient également *analogues* et aient entre eux une ressemblance *radicale;* en d'autres termes, que les idées entre lesquelles il existe une filiation naturelle, une espèce de *parenté*, soient représentées par des mots de *même famille ;*

4° Que quand des idées qui *diffèrent essentiellement* les unes des autres, éprouvent des *modifications* qui leur sont *communes*, les mots qui les expriment *diffèrent* aussi par le *radical* et se *ressemblent* par *la forme ;*

5° Que lorsqu'une idée se forme de la combinaison de plusieurs autres, les éléments des mots qui expriment les idées partielles se combinent également pour représenter par leur réunion, l'idée composée.

Telle est la langue rationnelle, philosophique, universelle, rêvée par Leibnitz et tous les grands penseurs qui l'ont regardée comme le moyen le plus puissant de faire avancer l'esprit humain dans les voies du progrès. C'est de cette langue que parlait Condillac, lorsqu'il disait qu'*une science est une langue bien faite.* Si en effet une telle langue existait, la connaître, ce serait tout savoir, et c'est précisément pour cela qu'elle n'existe pas et qu'elle n'existera jamais ; car pour la faire il faudrait une connaissance exacte et parfaite de toutes les idées dont se compose l'intelligence humaine, et cette connaissance ne sera jamais donnée à l'homme.

Voilà du moins le type de la perfection : une langue sera d'autant moins imparfaite qu'elle s'en rapprochera d'avantage.

§ II.

DES QUALITÉS DU LANGAGE PARLÉ.

—

De même que le langage est l'image de la pensée, la pensée est l'image des réalités; les mots représentant les idées représentent donc par là même les réalités dont celles-ci sont l'image. On peut dire même que les mots représentent les réalités plutôt encore que les idées, car lorsque nous parlons, nous voulons bien moins exprimer notre pensée qu'en faire connaître l'objet. De cette propriété essentielle des mots, se déduisent logiquement les qualités qu'ils doivent avoir dans le langage parlé.

Dans ce langage, les mots représentent les objets par les sons; si donc les objets rendent un son, les mots ne sauraient les représenter plus fidèlement que par ce son même. Cette propriété qu'a la parole de nommer les objets par le son qui leur est propre, s'appelle *onomatopée*. En principe, l'onomatopée est la première loi du langage parlé; en fait, on la retrouve dans toutes les

langues, et on l'y retrouve d'autant plus, que la langue est plus jeune et que le peuple qui l'a formée était plus près de la nature. Généralement le nom des animaux rappelle quelque chose de leur cri, et le verbe qui exprime ce cri, le rend d'une manière plus sensible encore : Le *serpent siffle*, la *chèvre* et la *brebis bèlent,* le *bœuf meugle*, le *cheval hennit,* la *tourterelle roucoule*, le *corbeau croasse,* le *loup hurle*, le *lion rugit,* etc. — Il en est de même des objets inanimés de la nature : le *ruisseau coule et murmure*, le *torrent mugit, roule et tombe,* le *feuillage frémit et frissonne,* le *vent souffle*, la *foudre éclate,* le *tonnerre gronde,* etc. — Il en est de même encore dans les arts : le *marteau retentit,* la *scie grince*, la *lime crie*, le *feu pétille,* le *canon ronfle,* la *cloche tinte*, etc.

Dans le cercle des objets perceptibles à l'ouïe, la parole est donc l'expression naturelle et le portrait fidèle des objets. Mais là s'arrête ce privilége, car les sons ne peuvent représenter naturellement que des sons. Il semble donc qu'à partir de là, la parole soit un langage de pure convention, n'ayant plus avec les objets qu'elle représente d'autres rapports que ceux qu'on veut bien lui assigner. Cependant il n'en est pas ainsi. Les sensations que nous éprouvons par un organe diffèrent essentiellement, il est vrai, de toutes celles qui nous arrivent par les autres : quant à leur nature, elles n'ont absolument rien de semblable. Mais elles n'en ont pas moins entre elles un rapport qui leur est commun :

c'est la manière plus ou moins vive, plus ou moins intense, plus ou moins désagréable ou flatteuse, dont elles nous affectent. On demanda un jour à l'aveugle-né Saunderson quelle idée il se faisait de la couleur rouge, il répondit qu'elle devait beaucoup ressembler au son de la trompette. La même question ayant été faite en sens inverse au sourd-muet Massieu, il n'hésita pas à comparer le son de la trompette à la couleur rouge. C'est qu'en effet ces deux sensations ont cela de commun, que leur action sur les organes a quelque chose de vif et d'intense. Mais si les sensations des autres organes ont de l'analogie avec celles de l'ouïe, pourquoi les sons qui représentent les premières n'auraient-ils pas aussi une certaine analogie avec ceux qui représentent les secondes ? non-seulement cela peut, mais cela doit être. L'*analogie* est donc la seconde loi du langage parlé.

Si l'on pouvait dresser cinq échelles des cinq ordres de sensations que nous éprouvons, et qu'on plaçât au bas de chacune la sensation la plus douce et la plus flatteuse, au haut la plus intense et la plus rude, et entre ces deux extrêmes toutes les autres, en les rapprochant plus ou moins de chaque extrême, selon qu'elles s'en rapprocheraient plus ou moins par leur faiblesse ou leur intensité, on aurait une classification complète de nos sensations disposées de telle sorte, que toutes les sensations analogues se trouveraient dans chaque échelle sur le même degré. Les objets perceptibles à l'ouïe se nommeraient d'eux-mêmes : voilà l'*ono-*

matopée ; les objets perçus par les autres sens se nommeraient par les sons qui leur correspondraient et se trouveraient sur le même degré qu'eux : voilà l'*analogie.* Elle se retrouve dans les langues aussi bien que l'onomatopée : une étoffe *soyeuse,* un drap *moelleux,* sont aussi doux à l'oreille qu'à la main ; une liqueur *aigre*, un fruit *âpre* sont aussi désagréables à prononcer qu'à goûter.

Jusqu'alors nous n'avons encore nommé que des objets physiques, et l'on conçoit que la parole ait pu être soumise à la loi de l'imitation et de l'analogie ; car des éléments matériels, quoique différents les uns des autres, ont un même fond de nature qui leur est commun. Mais en pénétrant dans le monde intellectuel où les réalités sont d'une nature opposée à celle des premières, l'analogie sera-t-elle encore possible ? A partir des limites du monde physique, la parole ne devient-elle pas nécessairement un art de pure convention, et les mots ne sont-ils pas essentiellement dépourvus de toute espèce de convenance naturelle avec les idées qu'ils doivent représenter ? Nous avons déjà dit ailleurs que l'esprit et la matière, quoique de nature opposée, sont cependant unis par des rapports intimes et des relations étroites ; il suffira donc d'ajouter ici, que les idées et les sentiments qui dépendent le moins des sens, modifient l'ame d'une manière qui n'est pas sans une certaine analogie avec les sensations. La vue d'une belle action,

la pensée d'un dévouement héroïque, une tendre et vive affection, émeuvent doucement l'ame, et cette émotion n'est pas sans quelque ressemblance avec ce que l'on éprouve quand on respire un parfum délicieux, ou qu'on entend une douce et suave harmonie, ou bien encore, qu'on s'épanouit aux premiers rayons, à la pénétrante chaleur d'un beau soleil de printemps. Est-on témoin d'un crime atroce? des sentiments haineux pénètrent-ils dans le cœur ? On est affecté péniblement, à peu près comme quand un ciel sombre et nébuleux refoule l'ame en elle-même, et qu'un froid glaçant vous engourdit et concentre le sang au cœur. Ici encore la parole pouvait donc suivre la loi de l'analogie, et elle l'a suivie : en général les idées flatteuses ont été exprimées par des sons fluides, comme : *tendresse, amour, aménité, mansuétude*, etc., et les idées âcres par des sons rudes, comme *haine*, *rage*, *colère*, *fureur*, etc.

Résumons-nous : les deux grandes lois du langage parlé sont l'*onomatopée* et l'*analogie*. L'*onomatopée* représente les objets *sonores* par le son qui leur est propre ; l'*analogie* représente les objets *insonores*, soit physiques soit intellectuels, par des sons tels que les mots soient entre eux pour la manière dont ils impressionnent le sens de l'ouïe, comme les objets qu'ils représentent sont entre eux pour la manière dont ils affectent l'ame. L'*onomatopée* est une imitation *immédiate* et *directe;* elle se fait toute seule; elle est purement *organique*. L'*analogie* est une imitation *médiate* et *indirecte* : elle ne se fait

que par comparaison, elle est *intelligentielle*. Au fond ces deux lois n'en font qu'une ; elles se résument toutes deux dans l'*imitation*.

Toutes les langues ont été fidèles à cette loi ; d'où il suit qu'en général elles ont dû subir l'influence de la nature et participer au caractère du climat sous lequel elles se sont formées. Aussi « les langues de l'Orient et du midi sont généralement limpides, euphoniques et harmonieuses, comme si elles s'étaient empreintes de la transparence de leur ciel, et mariées par un merveilleux accord, aux sons qui émanent des palmiers balancés par le vent, au frémissement des savannes qui courbent et relèvent le front de leurs moissons ondoyantes, aux bruissements, aux bourdonnements, aux susurrements qu'entretient dans une multitude innombrable de créatures invisibles, sous les tapis émaillés de la terre, le développement d'une vie agile, exubérante et féconde. L'Italien roule dans ses syllabes sonores le frissonnement de ses oliviers, le roucoulement de ses colombes, et le murmure sautillant de ses cascatelles. Les langues du Nord, au contraire, se ressentirent de l'énergie et de l'austérité d'un climat rigoureux. Elles s'unirent, dans leur vocabulation crue et heurtée, au cri des sapins qui se rompent, aux bondissements retentissants des rocs qui croulent, et au fracas des cataractes qui tombent (1). »

(1) Ch. Nodier, *Notions de linguistique*. — Langue abstraite et figurée.

Il y a encore à cette harmonie entre les langues et la nature sous laquelle elles se sont formées, une autre raison que l'imitation des bruits et des sons propres à chaque pays, c'est l'action du climat sur les organes vocaux. Dans les régions dont la température est élevée, les corps tendent à se dilater ; la vie vient à la surface et abonde dans les organes extérieurs. Or la vie, c'est l'action : les organes qui ont le plus de vie sont ceux qui agissent le plus. Les articulations produites par les organes extérieurs durent par conséquent dominer dans les langues méridionnales. Une raison contraire produisit dans les régions froides, un effet opposé, et les articulations formées par les organes intérieurs durent caractériser les langues septentrionnales. Aussi les peuples du Midi parlent plus des lèvres, et ceux du Nord, du gosier (1).

Les langues sous le rapport de l'harmonie sont ce qu'elles devaient être : imitatives et analogues. Mais ont-elles également les qualités que nous avons indiquées comme essentielles à toute langue bien faite ? sont-elles en tout l'image fidèle de la pensée ? car cette imitation et cette analogie de sons, dans les langues, ne peuvent être que des qualités secondaires, comme ce qu'elles représentent ne sont dans les choses que de

(1) La plupart des mots qui composent les langues du Nord, formés de gutturalles ou de sifflantes, semblent écorcher le gosier de ceux qui parlent et les oreilles de ceux qui écoutent. (PÉRENNÈS, *Principes de littérature*.)

simples accidents. Que des objets perceptibles à l'ouïe, à la vue, au palais, au toucher, à l'odorat, que des idées mêmes et des sentiments fassent sur l'ame des impressions qui aient entre elles quelques rapports, c'est là une analogie réelle, mais assurément très-éloignée et fort accidentelle ; le langage pouvait et devait même autant que possible l'exprimer ; mais chaque sensation diffère essentiellement de toute sensation qui ne se rapporte pas au même organe, et à plus forte raison, une pensée et un sentiment diffèrent d'une sensation ; les langues devaient donc distinguer les idées de nature différentes, par des mots différents. Or, elles ne l'ont pas fait.

Quand les objets ont présenté entre eux une analogie quelconque, on les a souvent représentés par un même mot. Ainsi, on a dit : une *feuille* d'arbre et une *feuille* de papier, parce que le second objet est mince comme le premier.

On a même représenté par un seul mot des sensations qui se rapportent à des organes différents, et qui n'ont par conséquent rien de commun quant à leur nature. Ainsi on a fait *crier* les couleurs, et *pâlir* la musique.

Enfin, ce qui est pire encore, on a représenté par un même mot, les choses de la matière et celles de l'esprit. Parce qu'une pensée était désagréable à l'ame comme un fruit est amer au palais, on a dit : *une pensée amère*. C'est en suivant le même principe, ou plutôt la même erreur,

qu'on a dit : une pensée *sombre, noire, riante ;* une idée *obscure, étroite, lumineuse, profonde;* un sentiment *bas, élevé;* une intention *droite,* un mot *piquant,* une parole *mordante,* un cœur *dur,* une âme *tendre*, un esprit *obtus, fin, pénétrant, délié;* en un mot, c'est ainsi qu'on a exprimé presque toutes les idées intellectuelles et morales.

Cet emploi d'un même signe pour représenter des choses essentiellement différentes, mais qui ont entre elles plus ou moins d'analogie, est ce qu'on appelle *métaphore.*

Il est tout démontré par ce qui précède que la métaphore est un vice dans les langues, puisqu'elle pêche contre les deux premières lois du langage, qui demandent que chaque idée soit représentée par un mot particulier, et qu'un même mot ne représente qu'une seule idée. Lorsqu'il n'y a dans les idées qu'une simple *analogie*, et souvent une analogie peu importante et très-éloignée, la métaphore met l'*identité* dans le signe : c'est un peintre qui ne ferait qu'un portrait pour deux individus, parce qu'ils auraient tous deux une petite bouche ou des yeux gris.

Mais cependant, la métaphore est l'ame et la vie du discours; sans métaphore le style est froid, sec, pâle et languissant : sans métaphore point de poésie ? — Si cela est vrai, tout ce qu'il faut en conclure, c'est que le langage poétique et le langage philosophique ne se ressemblent pas : c'est que le langage de la poésie se nourrit comme elle d'illusion et d'erreur, et que le

langage de la philosophie vit comme celle-ci de vérité et de raison. Il faut bien le dire : la philosophie et la poésie ne sont pas sœurs. L'une envisage les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, dans leur nature et leur essence ; elle cherche à saisir les rapports qui les unissent et à découvrir les analogies qu'elles présentent, et elle s'attache aux rapports qui découlent de la nature même des objets, aux analogies fondées sur leurs qualités essentielles. L'autre, au contraire, n'apprécie les choses en quelque sorte que par leurs accidents, par leurs circonstances les plus saillantes et qui font le plus d'impression; elle en cherche aussi les rapports et les analogies, car elle vit surtout de comparaison ; mais ses rapports, elle ne les demande pas à l'essence des choses; ses analogies, elle ne les prend qu'à la surface des objets.

La philosophie et la poésie sont donc essentiellement différentes et en quelque sorte opposées. Aussi rarement elles se rencontrent dans le même individu; elles sont presque toujours en raison inverse l'une de l'autre. « L'homme brille-t-il par les sciences? dit Châteaubriand, son imagination s'éteint. Devient-il poète? il perd la pensée; son cœur profite aux dépens de sa tête, et sa tête aux dépens de son cœur : il s'appauvrit en idées à mesure qu'il s'enrichit en sentiments et il se resserre en sentiments à mesure qu'il s'étend en idées... Les nations considérées dans leur ensemble présentent les mêmes vicissitudes (1). »

(1) *Génie du Christianisme.*

Chez les peuples comme chez les individus la poésie domine dans l'enfance et la philosophie dans l'âge mûr : c'est donc la poésie qui commence les langues et la philosophie qui les achève. Et cela a sa raison dans la nature des choses. Au premier âge de la vie d'un peuple, son organisation jeune et mobile le rend très-impressionnable ; ses facultés dominantes sont l'imagination et la sensibilité; il ressent vivement tout ce qui le frappe ; or voilà ce qui fait le poète. D'un autre côté la pauvreté même de la langue dont le vocabulaire est encore très-restreint, favorise et nécessite jusqu'à un certain point l'emploi de la métaphore (1), et la métaphore est l'élément du langage poétique. La poésie doit donc être le caractère d'un peuple encore enfant. Aussi rien n'est poétique comme la langue des sauvages (2).

Mais à mesure qu'un peuple se civilise, d'un côté sa

(1) L'usage d'employer les mots dans un sens figuré s'étend fort loin : c'est le besoin qui l'a fait naître par l'effet nécessaire de la pauvreté et des bornes du langage. (Cicéron, *Traité de l'orateur*, livre 3e.)

(2) On voulait forcer quelques tribus d'Abenakis à transporter ailleurs leur habitation ; Jérome, chef d'une tribu, présenta à M. de Vaudreuil un mémoire conçu en ces termes :

« Moi, Jérome, chef du village des Abenakis, représente à toi, mon père, « qu'on veut nous faire quitter notre *natte,* et transporter ailleurs le *feu* de « notre conseil : cette terre que nous habitons est à nous, ce qu'elle produit « est le *fruit* de nos peines ; faisl-a fouiller : tu trouveras dans ses *entrailles* « les ossements de nos pères. Faudra-t-il donc que nous leur disions : « *Levez-vous et suivez-nous sur une terre étrangère ?* »

..... Le sauvage, pour se réconcilier avec son ennemi, ne dira pas :

raison se développe, son imagination est moins vive, sa sensibilité s'émousse : il est moins poète; d'un autre côté son vocabulaire s'enrichit de nouveaux mots, la métaphore devient moins nécessaire, la langue est moins poétique ; il doit donc y avoir dans ce peuple moins de poésie (1). Et si un peuple pouvait devenir assez philosophe pour toujours voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, et les langues assez riches pour donner à chaque idée un mot propre, le peuple ne serait plus poète, la langue ne serait plus poétique, il n'y aurait plus de poésie; la philosophie régnerait seule. Telle est du moins l'opinion d'un savant critique qui paraît avoir approfondi la science du langage et qui pense que *hors d'une langue pauvre il n'y a point de poésie; — que la poésie en France est morte de la stérile opulence du langage* (2).

Cependant cette idée doit être restreinte dans certaines limites ; prise d'une manière absolue, elle serait

vivons en paix, que l'union s'établisse entre nous. Ces termes de *paix* et d'*union* sont des termes abstraits qu'il ne connaît pas. Il dira :

« Reposons-nous à l'ombre du même arbre ; soyons assis sur la même natte, désaltérons-nous au même ruisseau. » (LEFRANC, *Traité de littér.*)

(1) C'est dans le premier âge des sociétés, c'est auprès du berceau des peuples que la poésie fait entendre ses chants les plus sublimes.....

Le génie primitif que l'ont voit briller d'un vif éclat auprès du berceau des peuples, s'affaiblit et décroît à mesure que l'intelligence humaine se développe et que l'astre de la raison se lève sur le monde. (PÉRENNÈS, *Principes de littérature.*)

(2) Ch. Nodier. *Notions de linguistique.* — Langue poétique.

fausse. Telle est la faiblesse de l'homme qu'en travaillant à développer et à perfectionner une partie quelconque de son être, il néglige en effet les autres qui en souffrent ; mais ce fait n'est pas absolument nécessaire puisqu'il n'est pas sans exception. Fénélon n'était-il pas en même temps profond philosophe et brillant poète ? C'est même là le caractère de la véritable perfection qui consiste, non dans le développement exagéré d'une faculté aux dépens des autres, mais dans le développement parallèle et harmonique de toutes les facultés: physiques, intellectuelles et morales. Et cette condition de la perfection individuelle est aussi celle de la perfection sociale ou de la civilisation. Dans une civilisation parfaite, la philosophie et la poésie brilleraient en même temps d'un égal éclat, parce que toutes deux répondent à une faculté de l'homme, parce que l'homme n'est pas seulement *intelligence* et *raison* , mais qu'il est aussi *imagination* et *sensibilité*. Mais alors chacune aurait son langage : la poésie, un langage métaphorique, capable d'impressionner et d'émouvoir, tel en un mot que le demande l'imagination à laquelle elle s'adresse; la philosophie un langage toujours propre , représentant fidèlement la pensée qu'il exprime et reflétant toutes les analogies et toutes les différences des idées qu'il doit faire connaître, tel enfin que l'exige la raison qu'il s'agit d'éclairer.

Nous venons de voir que les langues n'ont pas

marqué la différence des idées dissemblables ; on conçoit dès lors qu'elles n'aient pas conservé non plus l'analogie que pouvaient présenter des idées de même nature. Un verbe, un substantif, un adjectif et un adverbe, voilà généralement, dans la plupart des langues, tout ce qui compose une famille de mots. Les familles plus nombreuses sont des exceptions ; cependant les idées de même famille ne sont pas en si petit nombre.

Les idées représentent les réalités; or, dans le monde de l'esprit comme dans le monde de la matière, les réalités se partagent d'abord en quelques grandes classes composées d'objets qui se ressemblent déjà sous certains rapports; puis chacune de ces classes se divise successivement en d'autres espèces comprenant des objets de moins en moins nombreux mais de plus en plus semblables jusqu'à ce qu'enfin ils ne présentent plus entre eux que de légères différences. Cette analogie qui existe entre les réalités se retrouve nécessairement dans les idées qui n'en sont que les images. Il faudrait donc, pour qu'une langue fût le portrait fidèle de la pensée, qu'elle se divisât d'abord en quelques grandes classes de mots qui n'auraient encore entre eux qu'une faible analogie, qui se ressembleraient, je suppose, par la première syllabe du radical seulement, ou même par le premier élément de cette syllabe; puis que chacune de ces classes se divisât successivement en d'autres espèces de mots qui deviendraient aussi de

moins en moins nombreux, mais dont l'analogie serait de plus en plus grande, et qui auraient dans leur radical une ressemblance proportionnée à celle des idées qu'ils représenteraient, jusqu'à ce qu'enfin les mots d'une même famille seraient presque semblables et ne présenteraient plus que de légères différences. — Sous ce rapport encore, les langues sont donc loin d'être ce qu'elles devraient être.

La quatrième condition d'une langue bien faite est que l'*identité de modifications* dans les idées soit représentée dans les mots par des *formes identiques*. Donc il ne devrait y avoir dans chaque langue qu'une seule déclinaison et une seule conjugaison. Or le latin et le grec ont trois déclinaisons, plusieurs variétés, et un grand nombre d'exceptions; le français qui n'a pas de déclinaisons proprement dites, et dont les substantifs ne changent de formes que pour indiquer leur rapport avec le nombre, n'a pas un signe unique pour exprimer cette simple modification. Quant aux conjugaisons, on n'en compte qu'une en grec, on pourrait aussi réduire à une seule les quatre conjugaisons du latin et du français, mais il y a dans chacune de ces langues de trop nombreuses variétés et trop d'exceptions, pour qu'on puisse dire que sous ce rapport elles sont telles que la raison le demande.

La loi du langage à laquelle les langues paraissent avoir été le moins infidèles, est celle qui veut que quand une idée se forme de la réunion de plusieurs autres,

les mots qui représentaient les idées partielles se réunissent également pour représenter par l'agrégation de leurs éléments, l'idée composée.

La langue française se prête difficilement à cette union de plusieurs mots en un seul : on dirait que les éléments de cette langue sont soumis à une loi de *répulsion* qui les empêche de s'unir et de s'agglomérer. Les éléments de la langue grecque, au contraire, paraissent avoir entre eux une grande *affinité* et se prêtent avec une facilité merveilleuse à toutes les combinaisons qu'on veut leur faire subir. Aussi c'est à cette langue que les sciences modernes ont emprunté leurs nomenclatures.

§ IV.

DES QUALITÉS DU LANGAGE ÉCRIT.

L'écriture est le portrait de la parole ; la perfection de ce langage est donc relative : que la langue parlée soit bien ou mal faite, toutes les qualités de l'écriture consistent à la représenter fidèlement (1). Il faudrait pour cela :

(1) Hic est usus litterarum, ut custodiant voces et velut depositum reddant legentibus ; itaque id exprimere debent quod dicturi sumus. (QUINT. *Inst. Orat.*, lib. 1. c. VII.)

1° Que chaque élément simple de la parole fût représenté par une lettre, et conséquemment, qu'il y eût autant de voyelles et de consonnes qu'il y a de voix et d'articulations;

2° Que chaque élément de la parole fût toujours invariablement représenté par la même lettre, et par conséquent, que chaque lettre ne représentât jamais qu'une seule et même voix ou articulation;

5° Qu'en se combinant pour former les mots, les lettres conservassent toujours leur valeur naturelle (1).

Rien n'était plus facile à faire qu'une telle écriture; il ne fallait pas, comme pour la parole, connaître la nature même de toutes les idées qu'on avait à exprimer;

(1) A ces trois conditions d'une écriture parfaite on pourrait en ajouter une quatrième moins essentielle, et qui serait à l'écriture ce que l'onomatopée est à la parole : ce serait que chaque lettre fût autant que possible, de nature à rappeler par sa forme le son qu'elle représente, en figurant l'objet qui produit ce son; tel est le ξ des Grecs qui représente les dents de la scie dont il imite le bruit : le Ψ qui siffle comme la flèche et qui la figure aux yeux; l'S qui est sinueux comme le serpent dont il exprime le sifflement, le B qui représente les lèvres qui le forment; le T qui *taque* comme un marteau et qui en a la forme; l'O qui s'arrondit sous la plume, comme les lèvres au moment de son émission; tel est encore le Θ qui reprérente le sein maternel auquel s'attache l'enfant qui *tette*.

Au lieu de cette origine rationnelle et logique de la forme des lettres, il en est qui sont allés la chercher dans les instruments dont les hommes se servaient pour leurs travaux; d'aprés eux l'O serait un anneau, le D un demi-anneau, l'S et le C des crochets l'E un rateau, etc. Quelques-uns même prétendent reconstruire les machines des anciens peuples avec les caractéres de leurs alphabets, comme d'autres veulent reconstruire l'histoire de ces peuples avec les débris de leurs langues.

il ne s'agissait que d'analyser la parole, de la réduire à ses premiers éléments, de les représenter chacun par un signe particulier, et de conserver toujours à chaque signe sa valeur propre, sans jamais lui faire représenter autre chose que ce qu'on lui avait fait représenter primitivement. Tout le monde pouvait faire cela, et cependant cela n'a été fait nulle part (1). Il n'est pas un peuple dont le système d'écriture ne soit plus ou moins défectueux ; le nôtre en particulier pêche contre toutes les règles que nous venons d'assigner à une écriture bien faite.

1° Chaque élément de la parole n'y est pas représenté par une lettre, car nous avons plus de cinq voix et nous n'avons que cinq voyelles. Le son représenté par *ou* est une voix simple comme *a*, comme *i*, etc., et nous n'avons pas de signe propre pour le représenter. Il en est de même du son *eu* qui est également une voix et pour lequel nous n'avons pas de signe simple. L'articulation qui commence les mots *chat* et *chouette* n'a point de consonne qui lui corresponde ; elle est représentée, ainsi que les voix *ou* et *eu*, par deux lettres dont la valeur individuelle n'a aucun rapport avec celle qu'on leur donne dans cette circonstance.

2° Chaque élément de la parole n'y est pas invaria-

(1) « L'homme a presque tout-à-fait oublié sa parole en composant son alphabet. Il y a partout incohérence et pour ainsi dire antipathie, entre les éléments de sa langue comme il la prononce et les éléments de sa langue comme il l'écrit. » (CH. NODIER, *De l'Orthographe et de l'Etymologie.*)

blement représenté par une seule et même lettre. L'articulation qui précède *a* dans les mots *canne*, *quatre*, *eucharistie*, *kaleidoscope*, est la même, et elle est représentée dans chaque mot par un signe différent. Il en est de même de l'articulation qui précède *i* dans *ciment*, *science*, *signal*. On compte jusqu'à quarante-trois manières de représenter la voix *o*. — Un même signe représente aussi des sons différents : ainsi, l'articulation qui précède *e* dans *ge* est différente de celle qui précède *o* dans *go*, et la consonne est la même. L'*x* représente une articulation différente dans chacun de ces mots : *exempt*, *Bruxelles*, *excès*, *six*, *sixain*.

5° Les lettres en s'unissant pour former les mots changent souvent de valeur et même perdent quelquefois toute espèce de valeur et n'en conservent aucune : dans les mots *chant* et *champ*, par exemple, le *t* ne se prononce pas, et l'*m* du premier se prononce comme l'*n* du second.

Ici du moins si l'on a fait une faute, il y avait quelque raison de la faire : on a voulu conserver l'étymologie des mots : *mp* de *champ* indique que ce mot est dérivé du latin *campus*, et *nt* de *chant*, qu'il vient de *cantus*. C'est même là le caractère de l'écriture non-seulement dans notre langue, mais dans toutes celles qui sont dérivées ; et l'on peut poser en principe, que l'orthographe consiste bien plus à indiquer l'étymologie des mots, qu'à exprimer la prononciation.

Mais l'écriture n'a pas toujours cette excuse à apporter

aux nombreuses infractions qu'elle fait à une loi dont à la rigueur elle n'aurait jamais dû s'écarter. Elle a été si peu fidèle à sa nature, elle s'est si peu mise en peine d'atteindre son but, que souvent sans autre raison que le caprice le plus insensé, elle a composé des mots où l'on trouve à peine une seule lettre avec sa valeur naturelle c'est-à-dire représentant le son dont elle est le signe dans l'alphabet; j'en prendrai un exemple entre mille : *aimaient.*

Si nous analysons le mot parlé, nous y trouverons deux syllabes dont la première est une voix simple et la seconde une voix précédée d'une articulation. Pour que le mot écrit fût l'image fidèle du mot parlé, il faudrait que chaque élément de celui-ci fût représenté par un élément correspondant dans celui-là, et puisque le mot parlé se compose d'une voix plus une articulation plus une voix, il faudrait que le mot écrit fût composé d'une voyelle plus une consonne plus une voyelle, c'est-à-dire qu'il faudrait écrire *êmê.* Or ce n'est pas *êmê* qu'on a écrit, c'est *aimaient;* huit lettres, au lieu de trois! huit signes, quand il n'y a que trois choses à signifier! D'abord la première syllabe qui est une voix simple et qui se trouve représentée dans l'alphabet par *ê,* est représentée ici par deux voyelles qui n'ont, ni séparées, ni réunies, aucun rapport avec elle : vous aurez beau presser les deux sons *a* et *i,* jamais vous n'en ferez sortir *ê.* Il y a encore moins de raison, ou plutôt plus d'absurdité, dans l'écriture de la seconde syllabe *mê.* Une arti-

culation et une voix sont représentées ici par trois consonnes et trois voyelles; la première lettre de cette syllabe est la seule de tout le mot, qui ait sa valeur naturelle ; quel rapport, je vous demande, entre la voix simple *ê* et la voyelle *a* + la voyelle *i* + la voyelle *e* + la consonne *n* + la consonne *t?* Encore si cet *e* perdu au milieu de ce tas de lettres, était là avec la valeur qu'il a dans l'alphabet, on dirait : c'est lui qui représente la voix, et les autres lettres y sont pour l'euphonie ou pour l'étymologie ; mais non, il y est complètement *muet,* et le seul signe qui pouvait rappeler la voix de la syllabe parlée ne figure aucun son et n'a aucune valeur tonique. Si du moins il en avait une étymologique ! Mais sa nullité est complète, et tandis que l'*n* et le *t* viennent se présenter à la fin du mot pour vous dire que ce mot dérive du latin *amabant,* ce pauvre *e*, lui, ne nous apprend rien : impossible d'être plus *insignifiant.*

Notre langue fourmille de semblables anomalies, et quand j'ai dit que j'en prenais un exemple entre mille, j'aurais dû dire dans la très-grande majorité de nos mots.

Ce peu de raison dans l'écriture a hérissé de difficultés deux choses qui eussent été de toutes celles du monde les plus faciles, si l'écriture eut été ce qu'elle devait être; je veux parler de la *lecture* et de l'*orthographe.*

Si l'écriture était le portrait fidèle de la parole ; si l'alphabet de celle-là était calqué sur l'alphabet de celle-ci; si chaque voix, chaque articulation dans l'une,

avait sa voyelle et sa consonne correspondante dans l'autre; si ensuite dans la composition des mots, chaque élément du mot parlé était invariablement représenté par son véritable signe dans le mot écrit, quand une fois on saurait parler, toute la science de la lecture et de l'orthographe se bornerait à apprendre l'alphabet, c'est-à-dire que ce qui absorbe toutes les études de notre enfance serait l'affaire de cinq minutes. La chose est trop évidente pour que je m'arrête à la démontrer.

Il semble donc que la philosophie devrait faire tous ses efforts pour réformer notre système d'orthographe et ramener l'écriture à son véritable but qui est de représenter la parole. C'est en effet ce qu'on a essayé à plusieurs reprises. Mais ces tentatives n'ont jamais été que partielles, et encore la plupart ont-elles échoué devant les résistances qu'elles ont rencontrées; car les bons esprits comprirent bien vite que cette réforme si nécessaire en apparence, n'aboutissait à rien moins qu'à dénaturer notre langue et à altérer les chefs-d'œuvre de notre littérature, qui, en consacrant ces anomalies, nous ont obligés à les conserver.

Au lieu de faire disparaître les difficultés par une réforme qui deviendrait plus funeste que l'abus, il vaut mieux essayer de les aplanir et chercher quels sont les moyens les plus sûrs d'apprendre à lire et à écrire dans notre système d'écriture tel que le caprice et le hasard nous l'ont fait.

Qu'est-ce que lire? c'est traduire l'écriture en parole ; c'est prononcer successivement les mots qu'on voit des yeux ou qu'on touche de la main (car les aveugles lisent aussi) ; en un mot, c'est donner à chaque syllabe écrite, sa valeur en syllabe parlée. Or, puisque dans les combinaisons auxquelles on les soumet pour en composer les mots, les lettres perdent souvent leur valeur naturelle, et ne représentent plus les sons dont elles sont les signes dans l'alphabet, il est évident que pour apprendre aux enfants à lire, il faut leur donner, non pas la valeur individuelle que les lettres ont dans l'alphabet, mais celle qu'elles tirent de leur réunion dans les mots. Comment voulez-vous, par exemple, quand il s'agit de lire *aimaient* (èmê), aider l'enfant à trouver le son *ê,* en lui faisant dire d'abord, *a, i?* ces deux sons qui ne ressemblent en rien à *ê,* loin de le faire arriver à cette voix ne peuvent au contraire que l'en éloigner. Comment voulez-vous, surtout, le préparer à prononcer *mê,* en lui faisant dire d'abord, *me em, a, i, e, ne en, te?* — Il est bien plus rationnel et plus simple de montrer à l'enfant *ai,* et de lui faire prononcer *ê*, de lui mettre sous les yeux *maient,* et de lui faire dire *mê.*

En étendant cette observation à tous les mots, on aura une idée du système qu'il faudrait substituer au système d'*épellation.* Rien de plus simple : il consiste à donner immédiatement à chaque syllabe la valeur qu'elle a dans les mots où elle se trouve, c'est pourquoi on pourrait l'appeler *syllabique,* et donner à l'autre le

nom de *littéral*, parce qu'il donne la valeur individuelle de chaque lettre avant de donner celle de la syllabe. Ce dernier système qui est radicalement faux et vicieux avec notre écriture où les lettres perdent souvent en entrant dans la syllabe la valeur qu'elles ont dans l'alphabet, le serait encore avec un système d'écriture parfait, car il prononcerait individuellement les consonnes qui, seules, sont essentiellement *imprononçables ;* comme nous l'avons dit, la consonne séparée de la voyelle ne peut pas se prononcer : *m* n'est pas plutôt *me*, que *mi*, que *mo*, ou *mu*, parce que dans tout cela il y a une voix et *m* ne représente qu'une articulation.

La manière dont on doit apprendre à *lire* se trouve donc renfermée dans l'imperfection même de notre écriture. Cette imperfection nous indique encore le moyen le plus sûr d'apprendre l'*orthographe*.

Puisque notre écriture s'attache surtout à conserver l'étymologie des mots, la science de l'orthographe consiste principalement dans la science des étymologies. Quel est en général le moyen d'acquérir cette science? il n'y en a qu'un : c'est d'étudier les origines de la langue dont on s'occupe. Or, la plupart de nos mots viennent du latin, et un certain nombre dérivent du grec ; l'étude des langues anciennes contre laquelle quelques-uns ont réclamé dans ces derniers temps, prétendant que cette étude nuit à celle du français, est donc au contraire le moyen le plus sûr non-seulement

d'arriver à l'intelligence de notre langue, comme on l'a souvent démontré, mais encore d'en apprendre *l'orthographe*.

CHAPITRE II.

DES ESPÈCES DE MOTS.

Les grammairiens, dit Sanctius, sont si divisés d'opinion au sujet des espèces de mots, qu'ils ne sont pas encore venus à bout d'établir sur cette matière quelque chose de certain : *In quibus* (diversis orationis partibus) *tanta est inconstantia grammaticorum ut nihil certi nobis adhuc potuerint constituere*. (Minerva. cap. 2.)

La question n'a guère avancé depuis, et ces paroles que le célèbre grammairien écrivait il y a près de trois cents ans, ont encore à peu près toute leur vérité aujourd'hui.

On peut ranger dans trois catégories tous les systèmes qui ont été essayés sur la classification des mots :

1° Ceux qui ont pris pour point de départ la forme des mots; tel est celui qui les divise en *variables* et *invariables*.

2° Ceux qui se basent au contraire sur la nature des

mots, abstraction faite de leurs formes, et qui en font reposer la classification sur la nature des choses qu'ils représentent : tel est celui de la Grammaire de Port-Royal, qui admet deux espèces de mots : *ceux qui expriment les objets de nos pensées et ceux qui expriment les manières de nos pensées.*

3° Ceux qui s'appuient à la fois sur les principes des deux précédents, et qui pour classer les mots font en même temps attention à leur signification et à leur forme : c'est celui de toutes les Grammaires élémentaires ou pratiques.

La première de ces trois espèces de systèmes est essentiellement vicieuse, car elle classe les mots d'après leurs accidents, et une bonne classification doit reposer sur la nature même des objets à classer.

La troisième est également défectueuse, puisqu'elle repose en partie sur le même principe que la première.

La seconde est la seule qui ne pèche pas par la base, la seule dont le principe soit rationnel, la seule par conséquent qui doive être adoptée.

Mais il ne suffit pas de partir d'un principe vrai pour avoir un système exempt d'erreur, il faut en outre que le système soit bien constitué, et jusqu'alors aucun ne paraît complètement satisfaisant.

Les idées étant le point de départ de cette espèce de

système, pour que le système soit vrai dans son développement comme il l'est dans son principe, il faut :

1° Que les idées soient classées dans un ordre logique et rationnel fondé sur leur nature ;

2° Que les mots soient rapportées aux différentes espèces d'idées d'après leur véritable signification.

Or, il n'est aucun système qui réunisse ces deux conditions.

La Grammaire de Port-Royal a fait époque dans la science par la profondeur de raison qui la caractérise comme tous les ouvrages sortis de la plume de ses illustres auteurs, et aujourd'hui M. Charma passe pour avoir traité supérieurement la question du langage. Or, la Grammaire de Port-Royal ne classe pas même les idées puisqu'elle ne distingue dans les phénomènes de l'intelligence que les *pensées* et les *manières de nos pensées*. M. Charma a donné une bonne classification des idées en les divisant d'après les points de vues les plus généraux sous lesquels on puisse en envisager les objets, mais il ne paraît pas avoir bien saisi la nature de chaque espèce de mots quand il les a rapportés aux différentes idées dont ils sont les signes. Ainsi nous ne pensons pas que le *mot représentant les* QUALITÉS soit *celui qu'on nomme vulgairement* NOM *et* ADJECTIF, ni que *le mot représentant la* SUBSTANCE soit *le* VERBE. Le nom et l'adjectif sont deux espèces de mots essentiellement différents : l'*adjectif* exprime la *qualité*, et le *nom* représente la *substance*, c'est pourquoi on l'appelle aujourd'hui *substantif*.

Le *verbe* n'exprime pas non plus la *substance*, il exprime un *rapport*. Du reste, nous reviendrons plus loin là-dessus, et nous démontrerons ce que nous ne faisons qu'affirmer ici.

Nous avons dit que le système de classification adopté par les Grammaires élémentaires est vicieux dans son principe; il faut dire encore qu'on n'a pas essayé de le perfectionner. Tous les essais d'amélioration ont exclusivement porté sur l'exposition des formes et sur les lois de la syntaxe; quant à la nature des mots et à leurs différentes espèces, on n'a jamais fait que reproduire, à peu de chose près, ce qui en avait été dit auparavant. Ceux mêmes qui reconnaissent ce qu'il y a de défectueux dans cette partie essentielle de la Grammaire et qui en signalent les vices quand ils s'adressent à des esprits faits, croient devoir s'abstenir de toute réforme lorsqu'ils font un livre qu'ils destinent à l'enseignement. Il semble qu'on regarde la question comme au-dessus de la portée des enfants, qu'on est persuadé qu'ils sont incapables de comprendre parfaitement la nature des mots, et que leur intelligence n'en comporte qu'une notion superficielle; c'est une erreur, à notre avis. Nous croyons qu'en général on n'accorde pas assez à l'intelligence des enfants: ils ont plus d'aptitude qu'on ne pense pour saisir la raison des choses et s'élever jusqu'aux principes de la science, quand on sait les diriger et les soutenir. *Ce n'est pas la métaphysique que je crains pour les enfants*, a dit un

grand maître dans l'art d'enseigner, *c'est la mauvaise métaphysique* (1). Sans doute des enfants ne comprendront rien à des idées abstraites, générales, absolues, si ces idées ont quelque chose de vague et d'obscur, si on les leur présente dans un langage qui ne soit pas assez simple, si on ne tient pas compte de leur faiblesse, en un mot, si on leur parle comme à des esprits déjà formés. Mais sachez abaisser à leur niveau et mettre à leur portée la vérité que vous voulez leur enseigner ; montrez-la-leur d'abord dans un fait qu'ils peuvent voir et palper ; montrez-la-leur ensuite dans un autre, puis dans un nouveau, puis dans un autre encore ; élevez-les ainsi peu à peu du particulier au général, du fait au principe, du phénomène à la loi, et ces enfants dont vous vous défiez si fort vous comprendront à merveille, et un beau jour vous serez tout étonné de vous voir philosophant avec des intelligences de dix ans.

Ce n'est pas là de l'utopie ou de l'exagération ; ce que nous disons, nous l'avons vu ; ce que nous conseillons, nous l'avons fait ; les succès que nous promettons, nous les avons obtenus : toutes les fois que nous avons essayé de faire comprendre les principes les moins faciles de la Grammaire générale à des enfants un peu intelligents, nous pouvons dire que jamais nous n'avons trouvé leur esprit rebelle. C'est qu'en effet les choses ne sont pas difficiles à comprendre quand on veut se donner la peine de les bien expliquer.

(1) L'abbé Sicard.

Afin de donner une idée de la méthode que nous croyons qu'on doit employer lorsqu'on veut enseigner à des enfants des vérités en apparence trop relevées pour eux, nous allons essayer de traiter la question des espèces de mots avec un élève que nous supposerons ne savoir là-dessus que ce qu'il en a appris dans *Lhomond* et *Chapsal.* Nous espérons le faire arriver à l'intelligence de la classification des mots et des principes sur lesquels elle repose, sans lui supposer une seule idée qui soit au-dessus de son âge.

Nous ne prétendons pas toutefois que cette leçon écrite puisse être comprise d'un enfant qui ne ferait que la lire. En général les livres apprennent peu de chose aux enfants : la lumière de la vérité est *latente* dans leur intelligence, et il faut la parole du professeur pour la dégager.

Nous ne donnons pas non plus cette méthode comme une nouveauté; elle est aussi ancienne que la bonne philosophie; c'était celle de *Socrate,* qui lui a donné son nom. Ce philosophe, comme on sait, résumait sa pensée sur l'enseignement par cette parole souvent répétée mais trop peu mise en pratique : *Le professeur est un accoucheur d'intelligences.* Peut-être la métaphore a-t-elle quelque chose d'un peu choquant dans notre langue dont la délicatesse va jusqu'à la susceptibilité, mais l'expression n'en est pas moins pleine de justesse ; car elle dit, cette expression, que la vérité est en germe dans l'intelligence de l'enfant et que tout le talent du

maître consiste à savoir l'en faire sortir ; elle dit par conséquent, que dans l'enseignement il faut toujours partir du connu pour s'élever à l'inconnu, aller du particulier au général, du simple au complexe, de ce qui est plus facile à ce qui l'est moins, et cela, par une liaison, par un enchaînement tel, que ce qui suit sorte toujours naturellement de ce qui précède : le mot est donc à lui seul toute une méthode.

Leçon sur le nombre des espèces de mots et sur la nature de chaque espèce.

Le Professeur. — Combien y a-t-il d'espèces de mots? — L'Élève. — Il y en a dix. — Pourquoi? — Parce que la Grammaire le dit. — Qui est-ce qui a fait la Grammaire ? — Ce sont des savants. — Pourquoi les savants qui ont fait la Grammaire ont-ils dit qu'il y a dix espèces de mots?... Croyez-vous qu'ils étaient libres d'en admettre, selon leur bon plaisir, un nombre plus ou moins grand, et de dire qu'il y en a huit seulement, ou bien qu'il y en a douze, ou quinze, ou même plus encore?..... Vous ne voyez pas ?.... Si on vous demandait combien il y a d'espèces de fleurs dans votre jardin, seriez-vous libre de répondre comme bon vous semblerait? si par exemple, il n'y avait dans votre jardin que des roses, des tulippes et des œillets, pourriez-vous dire qu'il y a dans ce jardin cinq espèces de fleurs, ou qu'il n'y en a que deux?—Non.— Pourquoi ?— Parce qu'il y en a trois. — Les savants qui ont fait la Grammaire pouvaient-ils dire qu'il y a quinze espèces de mots, ou qu'il n'y en a que sept? — Non.—Pourquoi ?—Parce qu'il y en a dix. — Les Grammairiens ne sont donc pas libres

de fixer comme ils le veulent, le nombre des espèces de mots? — Non. — Ils ne font donc que compter les espèces de mots comme vous compteriez les espèces de fleurs qui sont dans votre jardin, si vous vouliez dire combien il y en a?—Non. — C'est la même chose? — Absolument. — Les savants peuvent-ils se tromper quelquefois? — Oui. — Et s'ils s'étaient trompés en disant qu'il y a dix espèces de mots?.... qu'en pensez-vous? — Ils ne se sont pas trompés. — Vous croyez?.... Et si je vous disais que tous les savants ne sont pas de l'avis de celui qui a fait votre Grammaire; qu'il en est qui ne reconnaissent que huit espèces de mots, d'autres qui n'en admettent que quatre, d'autres qui prétendent qu'il n'y en a que trois, d'autres encore qui pensent différemment, que diriez-vous? Auquel de ces savants donneriez vous raison? —Je ne sais pas. —Que vous faudrait-il savoir pour pouvoir embrasser l'une de ces opinions plutôt que l'autre? — Il faudrait savoir combien il y a en effet d'espèces de mots. — Et voyez-vous un moyen de vous en assurer? — Non.—Une rose et une tulippe sont-elles des fleurs de même espèce? — Non. — Pourquoi? — Parce qu'elles ne sont pas semblables. — Une rose qui commence seulement à fleurir, et une rose qui est déjà fanée se ressemblent-elles?—Non.—Sont-elles de même espèce?—Oui. — Comment m'expliquerez-vous cela? vous venez de dire qu'une rose et une tulippe ne sont pas des fleurs de même espèce, parce qu'elles ne sont pas semblables; maintenant voici deux roses qui ne sont pas semblables, et vous dites qu'elles sont de même espèce; n'êtes-vous pas en contradiction avec vous-même?.... Voyons, je veux vous aider à vous tirer de là. Quoique l'une de ces deux fleurs soit toute fraîche encore et à peine éclose, et que l'autre soit déjà flétrie et fanée, au fond, n'ont-elles pas la même nature? — Oui. — N'est-ce pas parce qu'elles ont la même nature, que vous les dites de même espèce? — Oui. —Et n'est-ce pas aussi parce que la rose et la tulippe n'ont pas la même nature, qu'elles sont d'espèces différentes? — Oui. —Que faut-il donc connaître pour savoir si les objets sont ou ne sont pas de même espèce? —Il faut connaître leur nature. — Si

on avait un très-grand nombre d'objets, et qu'on voulût savoir en combien d'espèces ils se divisent, que faudrait-il donc connaître? Il faudrait connaître la nature de ces objets. — Cela vous paraît bien clair? — Très-clair. — Pour savoir combien il y a d'espèces de mots, que faut-il donc connaître? — Il faut connaître la nature des mots. — Bien. Mais voilà déjà quelque temps que nous parlons de la nature des objets, vous comprenez-vous bien, lorsque vous prononcez ce mot? — Il me semble que oui. — Qu'est-ce donc que la nature d'une chose? — Ce sont ses qualités. — La bonté, la justice, la religion, sont-ce des qualités dans un homme? — Certainement. — Tous les hommes sont-ils bons, justes, religieux? — Non. — Il y a donc des hommes qui ont certaines qualités, et d'autres qui ne les ont pas? — Oui. — Vous avez dit que ce qui fait la nature d'une chose, ce sont ses qualités; les hommes qui n'ont pas les mêmes qualités, ne sont donc pas des êtres de même nature? — Si fait. — Alors expliquez-vous, car d'après ce que vous avez dit, cela ne devrait pas être?.... Pourquoi tous les hommes, quelles que soient leurs qualités, sont-ils des êtres de même nature?.... Vous ne voyez pas?.... C'est que vous ne vous souvenez pas bien de votre catéchisme, car ce petit livre qui renferme tant de choses, vous l'a certainement appris. On vous a demandé plus d'une fois, *qu'est-ce que l'homme?* et la question ne restait pas sans réponse, j'en suis sûr? — C'est une créature raisonnable composée d'un corps et d'une ame. — Voyez-vous que je ne me trompais pas?.... Bien. Et si, au lieu de vous demander qu'est-ce que l'homme, je vous demandais quelle est la nature de l'homme? Croyez-vous, bien que les expressions soient différentes, que la question ne serait pas la même? — La question serait la même. — Quand la question est la même, la réponse doit-elle être différente? — Non. — En quoi donc consiste la nature de l'homme? — Elle consiste à être raisonnable et à avoir un corps et une ame? — Est-ce l'ame ou le corps qui est raisonnable? — C'est l'ame. — Au lieu de dire que la nature de l'homme consiste à être raisonnable et à avoir un corps et une ame, vous pour-

riez donc dire qu'elle consiste à avoir un corps et une ame raisonnable? — Oui. — Ce serait la même chose? — Absolument. — Est-ce une qualité d'avoir un corps? — Certainement. — Et une ame raisonnable ?—Aussi. — La nature de l'homme consiste donc à avoir deux qualités, savoir : un corps et une ame raisonnable? — Oui. — Un être qui n'aurait pas de corps serait-il un homme ? — Non. — Et celui qui n'aurait pas une ame raisonnable? — Non plus. — Un corps et une ame raisonnable sont donc absolument nécessaires pour être homme? — Oui. — Il y a donc des qualités sans lesquelles on ne peut pas être homme? — Oui. — La bonté, la justice, la religion sont des qualités dans un homme ? — Nous l'avons dit. — Celui qui n'a ni bonté, ni justice, ni religion, est cependant un homme? — Oui. — Il y a donc des qualités sans lesquelles on peut être homme? — Sans doute. — Les qualités sans lesquelles on ne peut pas être homme sont-elles différentes des qualités sans lesquelles on peut l'être? — Evidemment. — Comment appellerez-vous les qualités sans lesquelles on ne peut pas être homme? — Je les appellerai qualités nécessaires. — Bien; on les appelle aussi et même ordinairement, qualités essentielles. D'après cela, quelles sont les qualités essentielles de l'homme? — C'est d'avoir un corps et une ame raisonnable.—Et en quoi consiste la nature de l'homme? — A avoir un corps et une ame raisonnable. — La nature de l'homme et ses qualités essentielles, c'est donc la même chose? — Oui. — Pensez-vous qu'il en soit ainsi de tous les objets? — Oui. — Revenons aux mots. Quelle est la nature des mots, ou, ce qui est la même chose, quelles sont leurs qualités essentielles?.... Vous ne savez pas?.... *livre*, est-ce un mot? — Oui. — Et *babebibobu?* — Ce n'est pas un mot. — Pourquoi? — Parce que cela ne signifie rien. — Des sons qui ne signifient rien ne peuvent donc être des mots? — Non. — C'est donc une qualité essentielle des mots, de signifier quelque chose? — Oui. — Signifier une chose, cela ne veut-il pas dire la représenter? — Oui. — Il est donc de la nature des mots de représenter quelque chose? — Oui. — Qu'est-ce que les mots

représentent?.... Vous ne savez pas?.... Lorsque vous écrivez à votre mère, vous faites usage des mots ; qu'est-ce que les mots que vous écrivez représentent? — Ils représentent ce que je veux dire à ma mère. — Et qu'est-ce que vous dites à votre mère? — Ce que je pense. — Ainsi, quand vous écrivez à votre mère, les mots que vous employez représentent vos pensées? — Oui. — Dans *Dieu est bon*, combien y a-t-il de pensées? Y en a-t-il une seule ou plusieurs? — Une seule. — Et de mots? — Trois. — Chaque mot ne représente donc pas une pensée? — Non. — Alors chaque mot représente seulement une partie de la pensée? — Oui. — Comment appellerez-vous les parties dont se compose une pensée?... Cela s'appelle *idées*. D'après cela, qu'est-ce que les mots représentent? — Ils représentent les idées. — Quand vous parlez, avec quoi représentez-vous vos idées? — Avec des sons. — Et quand vous écrivez? — Avec des lettres. — Ainsi les mots représentent les idées, tantôt par des sons, tantôt par des lettres? — Oui. — Les lettres et les sons tombent-ils sous les sens? — Oui. — Sous lesquels? — Les sons tombent sous le sens de l'ouïe, et les lettres sous le sens de la vue. — Puisque les sons et les lettres tombent sous les sens, on peut dire que ce sont des choses *sensibles?* — Oui. — Il y a toujours dans les mots des sons ou des lettres? — Oui. — Il y a donc toujours dans les mots quelque chose de sensible? — Oui. — Les idées représentées par les mots tombent-elles sous les sens? Peut-on les voir, les toucher, les entendre? sont-elles rouges ou noires, rondes ou carrées? — Non. — Les idées ne sont donc pas des choses sensibles? — Non. — Il y a donc toujours dans les mots quelque chose de *non sensible?* — Oui. — Il y a aussi quelque chose de sensible, savoir : les sons ou les lettres. — Nous venons de le dire. — De sorte qu'il y a nécessairement dans les mots deux éléments différents : l'un sensible c'est-à-dire qui tombe sous les sens, l'autre non sensible c'est-à-dire qui ne tombe pas sous les sens. — Oui. — Si vous n'aviez que des sons ou des lettres sans idées, auriez-vous des mots? — Non. — Et si vous aviez des idées sans sons ou sans lettres? — Non plus.

— Comment avez-vous appelé les qualités sans lesquelles une chose ne peut pas exister? — Nous les avons appelées nécessaires ou essentielles. — Alors quelles sont les qualités essentielles des mots? — C'est d'être composés de sons ou de lettres et d'idées. — N'avez-vous pas dit que les qualités essentielles d'un objet, ou sa nature, c'est la même chose? — Oui. — Comprenez-vous maintenant la nature des mots? — Parfaitement — Nous avons parlé de la nature de l'homme, voyez-vous quelque rapport entre cette nature et celle des mots? — L'homme est composé de deux choses et le mot aussi. — Quelles sont les choses dont l'homme se compose? — L'ame et le corps. — Et celles dont se compose un mot? — Les sons ou les lettres et l'idée. — Quelle est la partie du mot que vous comparerez au corps de l'homme? — Les sons et les lettres. — Quelle est celle que vous comparez à l'ame? — L'idée. — Pourquoi comparez-vous les sons et les lettres au corps et l'idée à l'ame? — Parce que les sons et les lettres tombent sous les sens comme le corps, et que l'idée, de même que l'ame, n'y tombe pas. — De sorte que vous pensez qu'on pourrait dire que les sons et les lettres sont le *corps* du mot, et que l'idée en est *l'ame?* — Oui. — Très-bien. Revenons un instant aux fleurs de votre jardin. Je suppose que vous faites un joli bouquet dans lequel vous faites entrer cinq sortes de fleurs, que vous portez ce bouquet à un artiste et que vous le priez de vous en faire le dessin; combien devra-t-il y avoir d'espèces de fleurs dans le bouquet que l'artiste vous fera? — Cinq. — Pourquoi? — Parce que ce bouquet représente celui que je lui ai porté, et qu'il y en avait cinq dans celui-ci. — Ainsi, il doit y avoir dans un portrait autant d'espèces d'objets qu'il y en a dans la chose qu'il représente? — C'est évident. — Qu'est-ce que les mots représentent? — Ils représentent les idées. — Alors, combien doit-il y avoir d'espèces de mots? — Autant que d'espèces d'idées. — Cela vous paraît-il clair? — Oui. — Pour connaître combien il y a d'espèces de mots, que faut-il donc chercher? — Il faut chercher combien il y a d'espèces d'idées. — Dites-moi d'abord où

résident les idées? Est-ce dans le corps ou dans l'esprit? — C'est dans l'esprit.—Quand vous pensez à votre mère qui est absente, que se passe-t-il dans votre esprit? N'est-il pas vrai que l'idée que vous avez de votre mère vous la représente comme si vous la voyiez de vos propres yeux? — C'est vrai. — Et n'en est-il pas de même pour tous les autres objets? Par exemple, lorsque vous pensez, quelques jours avant la distribution des prix, aux couronnes que vous espérez obtenir, l'idée que vous en avez ne vous les représente-t-elle pas et ne vous les fait-elle pas voir comme si vous les aviez réellement sous les yeux? — Oui. — Quand on regarde dans une glace qu'y aperçoit-on? — On y aperçoit des objets. — Sont-ce des objets réels? — Non, ce ne sont que des images. — Qu'est-ce que ces images représentent? — Les objets placés vis-à-vis de la glace.—Voyez-vous quelque rapport entre cela et ce qui se passe dans notre esprit, lorsque nous pensons? — Oui. — A quoi comparerez-vous l'esprit? — A la glace. — Et les idées? — Aux images qu'on aperçoit dans la glace. — Ces images représentent les objets placés dans la glace? — Oui. — Et les idées? — Elles représentent les objets dont l'esprit s'occupe. — Les idées représentent donc les objets? — Oui. — Les idées sont dans l'esprit? — Oui. — Qu'est-ce donc qu'une idée? — C'est la représentation d'un objet dans l'esprit. — Très-bien. Puisque les idées représentent les objets, combien doit-il y avoir d'espèces d'idées? car c'est là ce que nous cherchons. — Il doit y avoir autant d'espèces d'idées qu'il y a d'espèces d'objets. — Nous sommes déjà convenus qu'il doit y avoir autant d'espèces de mots qu'il y a d'espèces d'idées? — Oui. — Maintenant vous reconnaissez qu'il y a autant d'espèces d'idées qu'il y a d'espèces d'objets? — Oui. — S'il y avait dix espèces d'objets, combien y aurait-il d'espèces d'idées? — Il y en aurait dix. — Et d'espèces de mots? — Dix aussi. — Et s'il n'y avait que trois espèces d'objets? — Il n'y aurait que trois espèces d'idées. — Et de mots? — Par la même il n'y en aurait que trois non plus. — Et s'il n'y avait que deux espèces d'objets? — Il n'y aurait que deux es-

pèces d'idées et deux espèces de mots. — De sorte qu'il y aura toujours autant d'espèces de mots qu'il y aura d'espèces d'objets? — Oui. — Pour savoir combien il y a d'espèces de mots, que faut-il donc chercher? — Il faut chercher combien il y a d'espèces d'objets. — Qu'est-ce qu'un objet? — C'est tout ce qui existe. — On donne aussi à tout ce qui existe le nom de *réalité,* cette expression est plus usitée dans le langage de la science, et puisque nous faisons ici de la science, nous l'emploierons; vous vous souviendrez donc bien que *réalité* veut dire la même chose qu'*objet.* Vous ne savez pas combien il y a d'espèces d'objets? — Non. — Soyez bien attentif à ce que nous allons dire : ce papier que je tiens à la main est blanc, propre, uni, beau, carré? Je le déchire en plusieurs morceaux, je le chiffonne et le noircis; est-il encore blanc, propre, uni, beau, carré? — Non. — Il y avait donc tout-à-l'heure dans le papier quelque chose qui n'y est plus maintenant? — Oui. — Y a-t-il encore maintenant dans ce papier quelque chose de ce qui y était tout-à-l'heure? — Oui. — Tout n'a donc pas changé dans ce papier? — Non. — Ce qui a changé est-il différent de ce qui n'a pas changé? — Certainement. — Quelle est la chose qui n'a pas changé dans le papier, la chose qui y était tout-à-l'heure, qui s'y trouve encore maintenant, et y serait encore lors même que le papier éprouverait toutes sortes de changements? — C'est la matière dont le papier est fait. — Et qu'est-ce qui a changé dans le papier? — Ce sont les qualités. — Vous avez dit que la chose qui a changé est différente de celle qui n'a pas changé? — Oui. — La matière dont le papier est fait est donc différente de ses qualités? — Oui. — La matière du papier, est-ce quelque chose qui existe? — Certainement. — Et ses qualités? — Aussi. — Comment avez-vous dit qu'on appelle ce qui existe? — Objet ou réalité. — Combien y a-t-il donc d'espèces d'objets ou de réalités dans le papier? — Deux : la matière et les qualités. — Au lieu de matière on dit ordinairement *substance*, et au lieu de qualités on dit aussi *modes*, retenez donc bien que *substance* c'est ce que vous avez appelé *matière*, et que *mode* est la même chose

que *qualité*.... Pensez-vous qu'on puisse distinguer dans tous les objets, comme dans le papier, deux sortes de réalités, savoir : une *substance* ou *matière* et des *modes* ou *qualités?* — Il me semble que oui. — Dans une boule d'ivoire qui est ronde, blanche, élastique, quelle est la substance? — C'est l'ivoire. — Et les modes? — C'est la blancheur, la rondeur, l'élasticité. — Quelle est l'étymologie de *substance?* Faites bien attention, il y a deux parties dans le mot : *sub, stance.* — Cela vient de *sub stare* — Qui veut dire? — Se tenir dessous. — Voyez-vous pourquoi on a nommé la substance d'un mot qui signifie *se tenir dessous?* — C'est parce que la substance est sous les modes. — De sorte que la substance vous paraît être comme le soutien des modes? — Oui. — Dans la boule d'ivoire, la blancheur, la rondeur, l'élasticité, pourraient-elles exister sans l'ivoire? — Non. — Les modes ne peuvent donc être séparés de la substance? — Non. — Ces deux choses quoique très-distinctes sont donc inséparables et nécessairement unies? — Oui. — Puisqu'elles sont unies, il y a quelque chose qui les unit? — Nécessairement. — Une chose qui en unit deux autres, est-elle distincte de ces deux-là? — Certainement. — Outre la substance et les modes qui sont dans un objet, il y a donc une troisième chose, savoir : celle qui les unit? — Oui. — Comment appelle-t-on une chose qui en unit plusieurs autres, qui les *lie* et les attache en quelque sorte les unes aux autres de manière à n'en faire qu'un seul tout? — C'est un lien. — Le lien qui unit la blancheur, la rondeur et l'élasticité à l'ivoire, se voit-il des yeux comme celui qui attache un rosier à son tuteur? — Non. — Le lien qui unit les modes à la substance est donc un lien invisible? — Oui. — Et savez-vous comment on appelle ce lien invisible?.... On l'appelle *rapport*.... Comprenez-vous ce que c'est que ce rapport? — C'est ce qui unit les modes à la substance. — Le rapport qui unit les modes à la substance est différent de la substance et des modes? — Nous l'avons dit — Alors combien d'espèces de réalités distinguez-vous dans un seul objet, dans la boule d'ivoire, par exemple? — Trois : la *substance* qui est l'ivoire,

les *modes* qui sont la blancheur, la rondeur, l'élasticité, et le *rapport* qui unit la blancheur, la rondeur et l'élasticité à l'ivoire. —Voyez-vous dans cette boule autre chose que la substance, les modes et le rapport qui les unit? — Non. — Croyez-vous que ce que nous avons dit de la boule d'ivoire doive se dire de tout autre objet quel qu'il soit? — Il me semble que oui. — Quand on compare deux enfants dont l'un est plus grand que l'autre, on aperçoit la différence de leur taille; où se trouve cette différence? Est-ce dans l'un ou l'autre des deux enfants ou entre les deux? —C'est entre les deux. — Et le rapport qui unit la substance aux modes, où se trouve-t-il? — Entre la substance et les modes. — De sorte que la différence de grandeur est entre les deux enfants comme le rapport entre les modes et la substance? — Oui. — La différence de grandeur pourrait-elle être placée ailleurs qu'entre les deux enfants? — Non. — Et le lien invisible qui joint les modes à la substance, pourrait-il être placé ailleurs qu'entre ces deux choses? — Non. — Il est donc dans la nature de ce lien invisible et de cette différence de grandeur de se trouver entre deux objets? — Oui. — Comment avons-nous appelé le lien invisible qui joint la substance au mode? — Nous l'avons appelé *rapport*. — Alors comment devons-nous appeler la différence de grandeur entre les deux enfants? — Nous devons l'appeler *rapport* aussi. — Si de deux enfants, on n'en connaissait qu'un, pourrait-on voir la différence de grandeur qui existe entr'eux? — Non. — Pour apercevoir le rapport qu'il y a entre deux objets, il faut donc les voir tous deux? — Oui. — Quand on regarde deux objets afin de découvrir le rapport qu'il y a entr'eux, comment cela s'appelle-t-il? — Cela s'appelle comparer. — Pour voir le rapport qu'il y a entre deux objets, il faut donc que l'esprit les compare? — Oui. — Pourriez-vous maintenant me dire ce que c'est qu'un rapport? — C'est ce que l'esprit aperçoit entre deux objets qu'il compare. — Très-bien. En résumé, combien avons-nous distingué d'espèces de réalités? — Trois : les substances, les modes et les rapports. — Croyez-vous qu'on puisse imaginer quelque chose qui ne soit pas ou une

substance, ou un mode, ou un rapport? — Non. — Il n'y a donc ni plus ni moins que trois espèces de réalités? — Non. — Puisqu'il y a trois espèces de réalités, et que les idées représentent les réalités, combien y a-t-il d'espèces d'idées?—Trois.—1° Une espèce pour représenter?...—Les substances.— 2° Une espèce pour représenter?... —Les modes. — 3° Une espèce?... —Pour représenter les rapports. — Comme il n'y a pas de mots propres pour désigner ces trois espèces d'idées, nous aurons recours à des mots composés. Nous appellerons les idées qui représentent les substances, *idées-substances*. D'après cela, comment appellerez-vous les idées qui représentent les modes? — *Idées-modes.* — Et celles qui représentent les rapports? — *Idées-rapports.* — Il y a donc trois espèces d'idées, savoir? — Les idées-substances, les idées-modes et les idées-rapports. — Puisqu'il y a trois espèces d'idées et que les mots représentent les idées, combien doit-il y avoir d'espèces de mots? — Il doit y en avoir trois. —1° Un pour représenter les idées?.... — Les idées-substances. — 2° Une pour représenter?.... — Les idées-modes. — 3° Un?.... — Pour représenter les idées-rapports. — Comment appellerez-vous les mots qui représentent les idées substances? — *Substantifs.* — Et ceux qui représentent les idées-modes?..... Cherchez un mot qui soit formé de *modification.*— *Modificatifs.* — Bien. Quel est le verbe français qui dérive de *rapport?* — C'est rapporter. — Quel est le verbe latin qui correspond à rapporter? — C'est *referre.*— Donnez-moi les temps primitifs de *referre.* — *Refero, retuli, relatum.* — Pour nommer les mots qui représentent les idées-rapports, cherchez une expression qui soit formée du supin *relatum.* — *Relatifs.* —Très-bien. Dites-moi donc maintenant combien il y a d'espèces de mots? — Trois : les *substantifs*, les *modificatifs* et les *relatifs.*— Qu'est-ce que les substantifs représentent?—Les idées-substances. — Et qu'est-ce que les idées-substances représentent? — Les substances. — De sorte que les substances sont d'abord représentées par les idées-substances, et que ces idées sont ensuite représentées par les substantifs? — Oui. — Si

un peintre faisait votre portrait, et qu'ensuite il fit un second portrait sur le premier, le second portrait, c'est-à-dire le portrait de votre portrait, vous représenterait-il aussi? — Certainement. — Voyez-vous quelque ressemblance entre vous, le premier et le second portrait, et la substance, l'idée-substance et le substantif? — Moi, c'est la substance, le premier portrait, c'est l'idée-substance, le second portrait, c'est le substantif. — Le second portrait c'est le substantif, et vous c'est la substance? -- Oui. — De même que le second portrait vous représente, le substantif représente donc la substance? — Oui. — Nous avons dit que le substantif représente l'idée-substance? — Oui. — De sorte que le substantif représente deux choses : une idée et l'objet de cette idée? — Oui. — Qu'est-ce que les modificatifs représentent? — Les idées-modes. — Et les idées-modes? — Les modes. — Comprenez-vous qu'on doit faire sur les modificatifs, les idées-modes et les modes, les mêmes observations que celles que nous venons de faire sur les substantifs, les idées-substances et les substances? — Oui. — Vous paraît-il évident que les modificatifs représentant les idées-modes, représentent par là même les modes? — Oui. — Combien le modificatif représente-t-il donc de choses? — Deux : une idée et l'objet de cette idée. — Passons aux relatifs. Qu'est-ce que les relatifs représentent? —Ils représentent les idées-rapports.—Et les idées-rapports?— Elles représentent les rapports. — Voyez-vous ce qu'il y a à dire sur les relatifs, les idées-rapports et les rapports? — La même chose que sur les substantifs, les idées-substances et les substances, que sur les modificatifs, les idées-modes et les modes. — Le relatif représente donc aussi?.... — Deux choses : une idée et l'objet de cette idée. — Résumons en quelques mots ce que nous avons dit :

Les mots représentent les idées, il y a donc autant d'espèces de mots qu'il y a d'espèces d'idées; les idées représentent les objets; il y a donc autant d'espèces d'idées qu'il y a d'espèces d'objets. Or, il y a trois espèces d'objets : les substances, les modes et les rapports; il y a donc trois espèces d'idées : idées

de substances, idées de modes, idées de rapports; il y a donc aussi trois espèces de mots : substantifs, modificatifs, relatifs. Les substantifs représentent donc les idées-substances et par là même les substances; les modificatifs, les idées-modes et par là même les modes; les relatifs, les idées-rapports et par là même les rapports. Voyez-vous maintenant qu'il y a, non pas dix espèces de mots, mais trois, et qu'il ne peut y en avoir ni plus ni moins, parce que cela est fondé sur la nature même des choses? — Oui. — Cela vous paraît bien clair et vous le comprenez parfaitement? — Je crois le bien comprendre.

La méthode que nous venons de suivre pour la recommander, pourra ne pas paraître assez expéditive à quelques-uns ; on nous reprochera peut-être d'être arrivés au but par beaucoup de détours et trop lentement. Autant vaudrait reprocher à une bonne de ne pas aller assez vite quand elle promène un enfant qui ne peut faire que de petits pas, par l'excellente raison qu'il n'a que de petites jambes. Il est vrai qu'il est des bonnes que cela importune, et qui trouvent plus commode de porter le marmot; mais alors c'est une promenade qui ne lui profite guère; ses petits membres ne s'exerçant pas, n'en deviennent ni plus forts ni plus agiles. Beaucoup de maîtres font comme ces bonnes : au lieu de prendre leurs élèves par la main et de les diriger dans les voies de la science, les faisant passer par les chemins les plus

aisés, et les aidant aux endroits difficiles, ils les portent afin d'aller plus vite. C'est aussi plus commode, mais c'est aussi très-peu profitable pour l'enfant, sa jeune intelligente n'en retire pas beaucoup de force et de pénétration.

N'accusons pas la méthode d'un défaut qui est dans la nature des choses. L'enfant n'arrive pas à la science par la voie la plus directe et la plus courte; il n'y parvient au contraire que par des voies détournées: le chemin le plus long est *le chemin des écoliers*.

Si la leçon que nous venons de faire a un défaut, ce n'est pas celui d'être trop longue; elle est, au contraire, encore trop courte. Lorsque nous avons voulu faire arriver notre élève à l'intelligence d'un principe, nous nous sommes contentés de lui montrer ce principe dans un fait ou deux seulement, et nous aurions dû le lui montrer dans un grand nombre; mais cela nous aurait entraînés dans des longueurs inutiles, puisque nous ne voulions que donner une idée de la méthode qu'on doit suivre, et qu'il est facile de suppléer à nos omissions, en répétant sur plusieurs faits ce que nous avons dit sur un seul. Nous aurions dû aussi faire agir davantage l'intelligence de notre élève et le faire répondre autrement que par *oui* et par *non;* mais ce qui est facile et même amusant dans une leçon orale, est à peu près impraticable dans une leçon écrite.

Nous allons maintenant examiner successivement chacune des trois espèces de mots que nous avons re-

connues et montrer comment les dix espèces des Grammaires élémentaires rentrent toutes dans l'une ou l'autre de ces trois-là.

Nota. — 1° Nous avons dit que les mots représentent les idées d'abord et ensuite seulement les objets. Toutefois, l'esprit ne s'arrête guère à l'idée dont le mot est le signe; il passe rapidement sur cette idée, pour arriver à l'objet qu'elle représente, ou plutôt, l'idée et son objet sont tellement identifiés l'un avec l'autre, que l'esprit ne les distingue pas, de sorte que les mots ne signifient réellement pour nous qu'une seule chose. Pour plus de simplicité, il nous arrivera donc souvent de ne pas faire cette distinction de l'idée et de son objet.

2° Les mots ont deux sortes de propriétés : les unes essentielles, les autres accidentelles. Les qualités accidentelles des mots tiennent généralement à leurs formes; nous n'en parlerons donc que dans la seconde partie, et nous ne nous occuperons dans la première que de leurs qualités essentielles qui seules en constituent la nature.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE ESPÈCE DE MOTS : — SUBSTANTIFS.

La substance est pour nous un mystère ; notre esprit la conçoit comme ce qu'il y a de plus profond dans les choses, comme la *base* des êtres ; mais voilà tout ce que nous en savons ; sa nature intime nous échappe ; nous ne la connaissons que par les modes qui la manifestent. Le mot qui dans le langage représente la substance ne pouvait donc l'indiquer que par ses qualités, et c'est ce qui a déterminé plusieurs grammairiens à ranger les substantifs et les adjectifs dans une même classe de mots qu'ils ont appelés *qualificatifs*. Mais il n'en est pas moins vrai que la fonction essentielle du *substantif* est de représenter la substance ; s'il représente des qualités, ce n'est que par voie de conséquence forcée, ce n'est que parce que c'est le moyen nécessaire, indispensable, de faire connaître la substance dont il est le signe. Lorsqu'on dit : *Dieu est bon, juste, sage, éternel,* etc., le mot *Dieu* exprime déjà en germe, il est vrai, les attributs essentiels de la Divinité ; mais on peut dire ce-

pendant que les adjectifs *bon, juste, sage, éternel*, etc., représentent ces attributs, et que le mot *Dieu* représente la *substance* qui les possède. De même, dans cette phrase : *les corps sont étendus, divisibles, poreux, compressibles, élastiques, dilatables;* les mots *étendus, divisibles, poreux*, etc., représentent les qualités d'une certaine substance, et *corps* représente cette substance. Tout le monde conviendra certainement de cela. Au fond, le substantif représente donc les substances, seulement il les représente par leurs qualités.

Le substantif peut représenter les substances ou par les qualités particulières aux individus, ou par les qualités communes aux êtres d'une même espèce, ou par les qualités qui appartiennent à la généralité des êtres.

Quand le substantif représente les substances par les qualités particulières aux individus, on l'appelle *substantif propre*.

Quand il les représente par les qualités communes aux êtres d'une même espèce, on l'appelle *substantif commun*.

Quand il les représente par les qualités qui appartiennent à la généralité des êtres, on le nomme ordinairement *pronom;* nous l'appellerons *substantif général*.

De ces définitions, il suit :

1° Que le substantif *propre* ne peut représenter qu'un seul être, comme : *Bossuet, Fénelon, Descartes*.

2° Que le substantif *commun* peut représenter tous les

êtres d'une même espèce, comme : *rose, livre, enfant.*

3° Que le substantif *général* peut représenter tous les êtres possibles, sans aucune exception : comme : *je, tu, il, qui, celui*, etc.

Cette propriété qu'ont les substantifs de représenter un plus ou moins grand nombre d'êtres, se nomme *extension*. Par conséquent :

Le substantif *propre* est celui qui a le moins d'extension.

Le substantif *général* est celui qui en a le plus.

Le substantif *commun* tient le milieu : il en a plus que le substantif *propre* et moins que le substantif *général*.

Il suit encore des définitions :

1° Que le substantif *général* ne représente les substances que par les qualités qui sont communes à la totalité des êtres.

2° Que le substantif *commun* les représente par les qualités communes à la totalité des êtres, plus par celles qui caractérisent les êtres d'une même espèce.

3° Que le substantif *propre* les représente par les qualités communes à tous les êtres, plus par celles qui distinguent les êtres d'une espèce, plus par celles qui sont particulières aux individus.

Cette propriété qu'ont les substantifs de représenter les êtres par plus ou moins de qualités se nomme *compréhension*. Conséquemment :

Le substantif *propre* est celui qui a le plus de compréhension.

Le substantif *général* est celui qui en a le moins.

Le substantif *commun* tient le milieu : il en a plus que le substantif *général* et moins que le substantif *propre*.

L'*extension* et la *compréhension* sont deux propriétés *essentielles* du substantif ; car il faut nécessairement qu'il représente un plus ou moins grand nombre d'êtres, et qu'il les représente par plus ou moins de qualités.

Le *genre* et le *nombre*, les seules propriétés dont les Grammaires élémentaires s'occupent, ne sont que des propriétés *accidentelles*, puisque généralement elles tiennent aux formes des substantifs. Le *genre* se rattache à la compréhension et le *nombre* à l'extension.

L'*extension* et la *compréhension* sont toujours en raison inverse l'une de l'autre dans les substantifs ; car dans la classification des êtres, le nombre des individus dont se composent les espèces, diminue nécessairement à mesure que le nombre des qualités qui constituent ces espèces augmente, et réciproquement, les individus augmentent à mesure que les qualités diminuent. Conséquemment :

Le substantif *propre* qui a le moins d'extension a le plus de compréhension.

Le substantif *général* qui a le plus d'extension a le moins de compréhension.

Le substantif *commun* qui a plus d'extension que le substantif *propre* et moins que le substantif *général*,

a moins de compréhension que le premier et plus que le second.

Il suit encore des définitions précédentes :

1° Que le substantif *général* est invariable dans son extension et dans sa compréhension.

2° Que le substantif *commun* est variable dans l'une et dans l'autre.

3° Que le substantif *propre* est invariable dans la première et variable dans la seconde.

1° *Le substantif général est invariable dans son extension et dans sa compréhension.*

Cette espèce de substantif représente toutes les substances ; son extension est donc aussi grande qu'elle peut l'être; d'un autre côté il est dans sa nature de ne pas être moindre ; elle n'admet donc ni plus ni moins ce qui constitue l'*invariabilité.*

La compréhension de ce substantif est invariable pour une raison opposée. En effet, il représente les substances par les qualités communes à la généralité des êtres ; or, les êtres n'ont qu'une seule chose qui leur soit commune : l'existence. Le substantif *général* ne représente donc les substances que par une seule qualité ; la compréhension en est donc aussi petite que possible, et puisqu'il est dans sa nature de ne pas être plus grande, elle n'admet ni plus ni moins, et par conséquent est *invariable.*

2° *Le substantif commun est variable dans son extension et dans sa compréhension.*

Ce substantif représente tous les êtres d'une espèce, et il les représente par les qualités qui leur sont communes. Or, 1° les êtres qui composent les espèces peuvent être plus ou moins nombreux, et par conséquent l'extension des substantifs qui les représente peut être plus ou moins grande, ce qui constitue la *variabilité.* Ainsi, *animal* représente plus d'êtrés que *quadrupède,* et *quadrupède* en représente plus que *cheval;* le premier de ces substantifs a donc plus d'extension que le second, et le second plus que le troisième. 2° Les qualités communes aux êtres des différentes espèces, peuvent être plus ou moins nombreuses, et par conséquent la compréhension des mots qui les représentent peut être plus ou moins grande; elle est donc *variable* aussi. Ainsi, *animal* représente les êtres par moins de qualités que *quadrupède* qui ajoute aux qualités exprimées par *animal,* celle d'avoir quatre pieds; et *quadrupède,* à son tour, représente les êtres par moins de qualités que *cheval* qui ajoute aux qualités exprimées par *quadrupède,* celle d'une conformation particulière qui distingue le cheval de tous les autres quadrupèdes. Le premier de ces substantifs a donc moins de compréhension que le second, et le second moins que le troisième.

On peut voir, par ces exemples, la vérité du principe que nous avons posé sur l'opposition de rapport entre l'extension et la compréhension; car des trois substan-

tifs dont nous venons de parler, *animal* qui a le plus d'extension a le moins de compréhension ; *cheval* qui a le moins d'extension a le plus de compréhension ; et *quadrupède* qui a moins d'extension qu'*animal* et plus que *cheval*, a plus de compréhension que le premier et moins que le dernier.

3° *Le substantif propre est invariable dans son extension et variable dans sa compréhension.*

1° L'extension du substantif propre est essentiellement invariable, puisqu'il est dans sa nature de ne représenter qu'un seul être.

2° Ce substantif est variable dans sa compréhension, car il représente les substances par les qualités qui sont propres aux individus ; or, les qualités des individus peuvent être plus ou moins nombreuses ; conséquemment les substantifs qui les représentent peuvent avoir plus ou moins de compréhension.

Chaque substantif a une extension et une compréhension déterminées et inhérentes à sa nature ; mais ces deux propriétés sont ordinairement modifiées dans le discours. Ainsi, dans cette phrase : *les enfants laborieux sont toujours les plus dociles ;* l'adjectif *laborieux* restreint l'extension d'*enfants* et en augmente la compréhension.

Il faut donc distinguer dans les substantifs deux sortes d'extension et de compréhension : 1° celles qu'ils ont d'eux-mêmes et qu'on pourrait appeler *naturelles* ou

virtuelles, 2° celles qu'ils tiennent des circonstances dans lesquelles ils sont employés et qu'on pourrait nommer *accidentelles* ou *réelles.*

Le *pronom* que nous avons rangé dans la classe des substantifs est ordinairement regardé comme un mot d'une espèce particulière et distincte de toute autre. Du reste on n'est pas bien d'accord sur sa véritable nature. D'après un auteur « c'est la partie du discours dont la théorie offre le plus de variété chez les différents grammairiens (1). » On le définit ordinairement : *un mot qui tient la place du nom.* Mais d'abord le *pronom* n'est pas toujours mis à la place d'un nom ; ainsi dans ces vers de Racine :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots,

celui et *qui* ne sont pas mis à la place du substantif *Dieu,* comme *il* dans dans le deuxième de ces autres vers :

> Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
> Aux petits des oiseaux *il* donne leur pâture
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Ensuite, supposé que le *pronom* se mette toujours à la place d'un nom, *ce n'est pas une chose fort particulière,*

(1) Delarivière, *Logique.*

dit Sanctius, *puisqu'un nom même peut être pris pour un autre nom*. Le grammairien en conclut que *les pronoms sont de véritables noms qui n'ont rien de plus particulier que leur manière de décliner ;* en quoi il se trompe lui-même, car il y a entre les *pronoms* et les *substantifs propres* et *communs*, une différence autre que celle de la forme. Comme tous les réformateurs, Sanctius alla trop loin, et en attaquant une erreur, se jeta dans l'erreur opposée. Les grammairiens disaient : le pronom diffère essentiellement du nom et n'a rien de commun avec lui ; Sanctius dit : il est absolument semblable quant à la signification, et n'en diffère que par la forme. On avait péché par un excès de *dissimilation*, Sanctius pécha par un excès d'*assimilation*. C'est sans doute cette exagération qui fut cause que l'opinion de ce savant grammairien ne fut pas adoptée ; il arriva alors ce qui arrive souvent pour des choses plus importantes : on rejeta la vérité à cause de l'erreur qui s'y trouvait mêlée. Sanctius avait certainement dit vrai en avançant que le *pronom* est un véritable *nom*, et cependant il amena peu de monde à son avis. L'auteur de la *Méthode latine* de Port-Royal, après avoir rapporté cette opinion, se contente d'ajouter : « Quoi « qu'il en soit, le nombre des pronoms est fort incer- « tain parmi les grammairiens ; les uns y mettent *uter*, « *qualis, tantus*, les autres *alius, omnis, totus*, et sem- « blables ; les autres y comprennent aussi *ambo* et *duo*, « et d'autres y en ajoutent encore davantage. » On n'a pas d'opinion plus arrêtée sur le nombre des pronoms

de la langue française. Sylvestre de Sacy ne regarde comme pronoms que ceux qu'on appelle *personnels*, et fait rentrer tous les autres dans la classe des adjectifs.

Ce peu d'accord sur le nombre des pronoms est une conséquence nécessaire de l'incertitude où l'on est sur leur véritable nature. Comment, en effet, désigner sûrement tous les objets qui doivent faire partie d'une espèce, quand on ignore quels sont les caractères essentiels qui la constituent? Au contraire, la nature des pronoms étant une fois bien connue et nettement déterminée, rien de plus facile que d'en arrêter la liste. Un mot peut-il représenter tous les êtres possibles? C'est un *pronom*. Son extension a-t-elle de limites? Ce n'est pas un *pronom*.

Nous croyons avoir donné une idée exacte du pronom, en le rangeant dans une même classe avec les substantifs propres et les substantifs communs, et en l'en faisant différer par l'extension et la compréhension. Il serait même facile de montrer que la définition que nous en avons donnée est renfermée en germe dans celle qu'on en donne ordinairement, et qu'on pourrait l'en déduire logiquement. En effet, si le pronom se met à la place du nom, il représente les mêmes objets ; or le nom représente les substances, donc le pronom aussi ; c'est donc un véritable *substantif*. Mais un pronom peut se mettre à la place de tous les noms, il peut donc représenter toutes les substances, son extension est donc illimitée, il diffère donc du substantif propre et du

substantif commun dont l'extension est essentiellement limitée, celle du premier à un seul individu, celle du second, aux êtres d'une même espèce. Maintenant, puisque le pronom peut représenter tous les êtres, il ne peut les représenter que par les qualités qui se retrouvent dans tous, autrement il deviendrait un signe menteur, annonçant souvent ce qui n'existerait pas; or les êtres n'ont qu'une seule chose qui leur soit commune : l'existence; le pronom ne représente donc les êtres que par la seule idée d'existence; la compréhension en est donc aussi petite que possible; il diffère donc encore par là du substantif propre et du substantif commun dont la compréhension renferme, celle du dernier, les qualités communes aux êtres d'une espèce, celle du premier, toutes les qualités particulières aux individus.

Le pronom est donc une espèce de substantif *algébrique* qui n'a par lui-même aucune valeur déterminée, mais qui prend toutes celles qu'on veut lui donner. C'est pourquoi il faut nécessairement que l'extension naturelle du pronom soit limitée dans le discours par d'autres mots qui la restreignent à des êtres déterminés; autrement on ne saurait de quoi l'on parle. Si l'on disait par exemple : *il est bon,* sans restreindre l'extension de *il* à un être connu d'ailleurs, il serait impossible de comprendre ce que cela signifie : est-ce le roi qui est bon? Est-ce le berger? Est-ce le père? Est-ce l'enfant? Est-ce le cheval? Est-ce tout ce que l'on voudra? Car il n'est rien que *il* ne puisse représenter.

La valeur du pronom est ordinairement déterminée par un substantif propre ou commun exprimé auparavant et dont il tient la place ; c'est pour cela qu'on l'a appelé *pronom (pour un nom)*. Mais il n'en est pas toujours ainsi : quelquefois la valeur du pronom est déterminée par une ou plusieurs phrases, comme dans les vers de Racine que nous avons cités : Celui qui *met un frein à la fureur des flots....* Ou comme dans ce début de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre par Bossuet : Celui qui *règne dans les cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi celui qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons*. Dans ces deux exemples, la valeur de *qui* est déterminée par *celui*, et la valeur de *celui* l'est, dans le premier exemple, par *met un frein à la fureur des flots,* et dans le second, par *qui règne dans les cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance.*

En résumé, le *pronom* est un vrai *substantif*, différant du substantif commun par son plus d'extension et son moins de compréhension, comme le substantif commun diffère lui-même du substantif propre, sous les mêmes rapports. De sorte que le substantif commun peut devenir le terme moyen d'une proportion qui représentera exactement les rapports que ces trois espèces de substantifs ont entre eux :

Le substantif propre : substantif commun : : le substantif commun : substantif général.

Il y a dans cette proportion, progression *ascendante*

pour l'extension, et *descendante* pour la compréhension : c'est une conséquence des principes que nous avons posés sur ces deux propriétés des substantifs.

La division des substantifs en *propres, communs* et *généraux*, est fondée sur leur plus ou moins d'extension et de compréhension. En les envisageant d'un autre point de vue, en partant de la nature des choses qu'ils représentent, on a établi dans les substantifs d'autres divisions. La plus répandue est celle qui distingue parmi les substantifs communs, les *collectifs* et les *abstraits*.

Le substantif *collectif* (de *collectum, colligire, rassembler*) est celui qui représente plusieurs êtres envisagés comme ne formant qu'un seul tout ; tels sont : *peuple, ville, armée, multitude*. Le collectif s'appelle *général*, quand le substantif qui lui sert de complément est pris dans toute son extension naturelle, comme dans cette phrase : *la foule des humains est vouée au malheur ;* il se nomme *partitif*, lorsque l'extension du complément est restreinte, comme dans cette phrase : *une multitude de chrétiens ont souffert le martyre.*

Le substantif *abstrait* est celui que les Grammaires élémentaires désignent, quand après avoir défini le substantif *un mot qui représente les êtres*, elles ajoutent : *soit qu'ils existent réellement ou qu'ils n'aient d'existence que dans notre esprit.—Grandeur, beauté, vertu*, sont des substantifs *abstraits*.

Ces êtres *qui n'existent que dans notre esprit* sont en réalité, non des *substances,* mais des *qualités*, des *modes.* Alors les mots qui les représentent sont des *qualificatifs?* L'opinion que nous avons combattue est donc vraie et celle que nous avons exposée est fausse?

Les substantifs abstraits représentent, il est vrai, des *qualités,* mais des qualités que l'esprit a détachées, *abstraites* (*abs trahere*, *tirer de*) des substances dans lesquelles elles résident, pour les considérer seules et en elles-mêmes. Ces qualités ainsi séparées de leur substance, changent en quelque sorte de nature relativement à l'esprit qui les étudie; au lieu de les envisager comme des modes inhérents à la substance dont elles ne sont que la manifestation, on les regarde au contraire comme existant par elles-mêmes, et comme servant de support à des manières d'être à l'égard desquelles elles sont par conséquent des espèces de substances, puisque le caractère essentiel de la substance est de n'être subordonnée à rien dans son existence, et de servir de soutien et d'appui aux modes. On dit : *la vertu est aimable*, *précieuse, respectable*, comme on dit : *la matière est étendue, poreuse, compressible;* on envisage donc *vertu* par rapport à *aimable*, *précieuse, respectable*, comme *matière* par rapport à *étendue, poreuse, compressible;* or, *matière* est substance, *vertu* est donc envisagée sous le même point de vue.

En un mot, l'esprit traite ces modes en *substances,*

et conséquent avec lui-même, il les représente par des *substantifs*.

Cette distinction des substantifs *collectifs* et *abstraits* est fondée, avons-nous dit, sur la nature des objets qu'ils représentent. Comme les substantifs *généraux* ne représentent les substances par aucune de leurs qualités essentielles, la division de ces substantifs en plusieurs espèces ne peut être fondée que sur des qualités purement accidentelles.

On distingue ordinairement cinq espèces de substantifs généraux, savoir : l'*indéfini,* le *démonstratif*, le *conjonctif,* le *possessif* et le *personnel.*

1° L'*indéfini* est celui qui n'a d'autre propriété que celle de représenter tous les êtres possibles par la seule idée d'existence ; c'est donc le substantif général dans toute sa simplicité, c'est le pronom pur. *On, celui,* sont des pronoms *indéfinis.*

2° Le *démonstratif* est celui qui indique que l'objet qu'il représente est montré, comme : *celui-ci, ceci, cela.*

3° Le *conjonctif* est celui qui a la propriété de joindre la proposition dont il fait partie à une autre proposition, comme : *qui, que*, *dont.*

Ce pronom est ordinairement appelé *relatif.* La dénomination ne vaut rien ; car *relatif* veut dire *qui a rapport à ;* or, presque tous les pronoms *ont rapport à* un substantif qui les précède ; presque tous sont donc *relatifs,* et ce caractère n'est pas la propriété exclusive d'un seul.

Ce pronom doit être appelé *conjonctif* (*cum jungere joindre avec*), parce que sa propriété essentielle est de joindre la proposition dont il fait partie à une autre proposition. Il y a dans la syntaxe latine une règle qui ne laisse là-dessus aucun doute : on peut remplacer la conjonction *ut* et le pronom *is* ou *ille* par *qui*; ainsi au lieu de dire : *dignus est* UT EUM *colam*, on dit : *dignus est* QUEM *colam; quem* équivaut donc à *ut eum*, il équivaut donc à un pronom plus une conjonction, c'est donc un *pronom conjonctif* : la règle confirme le principe et le principe explique la règle.

4° Le *Possessif* est celui qui indique que l'objet qu'il représente est possédé, comme : *le mien, le tien, le sien.*

5° Le *Personnel* est celui qui indique le rôle que jouent dans le discours les êtres qu'il représente, comme : *je, tu, il.*

Les êtres peuvent jouer dans le discours trois rôles différents : ils peuvent parler, on peut leur parler, ou parler d'eux. Ces différents rôles se nomment *personnes* (1).

Les pronoms sont dits de la première, de la seconde ou de la troisième personne, selon qu'ils indiquent que

(1) Les acteurs chez les Romains se servaient d'un *masque* qui était principalement destiné à donner à leur voix plus de force et de retentissement, c'est pourquoi ce masque était nommé *persona* (*sonare per, sonner, retentir* avec force). Naturellement le masque servit d'abord à distinguer les acteurs, puis bientôt il désigna les rôles qu'ils jouaient. De là les divers sens figurés du mot *persona*, les seuls qu'il ait conservés en passant dans notre langue.

les êtres qu'ils représentent parlent, qu'on leur parle, ou qu'on parle d'eux.

Dans les langues qui ont des cas, le *vocatif* indique qu'on adresse la parole à l'être représenté par le substantif; il est évident que les substantifs pourraient également prendre une forme particulière pour indiquer si les êtres qu'ils représentent parlent ou si on parle d'eux; les substantifs propres et communs pourraient donc être *personnels*, et Sylvestre de Sacy a eu tort de regarder la *personnalité* comme la propriété essentielle des pronoms : ce n'est qu'une propriété accidentelle qui fait de ceux qui la possèdent une espèce particulière.

M. de Bonald a donné de ces trois personnes qu'on retrouve dans toutes les langues, et de l'emploi qu'on en fait, une raison qui mérite d'être connue.

Après avoir appliqué à la société en général et à chaque espèce de société en particulier, cette proportion qu'il regarde comme la formule des principes constitutifs de toute société : *La cause* : *moyen* :: *le moyen* : *l'effet ;* et l'avoir traduite ainsi : — Dans la société en général, *le pouvoir* : *ministres* :: *les ministres* : *sujets*. — Dans la société religieuse, *Jésus-Christ* : *ses prêtres* :: *ses prêtres* : *fidèles*. — Dans la société domestique, *le père* : *la mère* :: *mère* : *enfants*.—Dans la société publique, *le chef, roi*, *empereur* : *ses magistrats ou officiers* :: *ceux-ci* : *sujets ;* le philosophe ajoute : « Les membres de ces « proportions sont dits *personnes ;* la première *veut,* la

« seconde *agit,* la troisième est le *but* de l'action. De là « les trois *personnes* dans les langues, et l'usage de n'em- « ployer qu'avec ses familiers, le *moi* qui annonce la « supériorité, le *tu* et même le *vous* qui marquent la « subordination, et encore moins le *il* (1). »

Voilà certainement un rapprochement heureux ; cependant M. de Bonald aurait peut-être été plus vrai, s'il s'était contenté d'indiquer ces lois de la société et du langage comme de simples analogies, s'il n'y avait vu qu'une belle harmonie, sans faire des unes le principe et la raison des autres ; et tout en admirant l'intelligence qui a su saisir des rapports entre des choses si éloignées, on se rappelle involontairement cette autre parole de l'illustre philosophe : *Pour pouvoir faire un système, il faut avoir la force de le dépasser.*

(1) Législation primitive.

CHAPITRE IV.

SECONDE ESPÈCE DE MOTS : — MODIFICATIFS.

Le *modificatif* est le mot qui représente les *modes* ou *manières d'être* qu'on appelle encore *qualités*.

Les *modes* peuvent être ou une *action faite* par les êtres modifiés, ou une *action reçue* par eux, ou quelque chose qui ne soit ni une action faite ni une action reçue, mais un *état*.

Puisqu'il y a trois espèces de *modes*, il doit y avoir trois espèces de *modificatifs*.

1° Le modificatif *actif* qui représente une action *faite*, comme : *chantant, jouant, courant*.

2° Le modificatif *passif* qui représente une action *reçue*, comme : *averti, dirigé, frappé*.

3° Le modificatif *neutre* (1) qui ne représente ni une

(1) A la rigueur, le mot *neutre* dont nous nous servons pour désigner les modificatifs de la troisième espèce ne vaut rien, car il dit ce que la chose n'est pas, et les mots doivent représenter les choses par ce qu'elles sont. On

action faite, ni une action reçue (ni l'un ni l'autre, *neuter*), mais une *habitude*, un *état*, comme : *bon*, *beau*, *rouge*, *long*, *carré*.

Les modificatifs *actifs* et *passifs* sont généralement appelés *participes*, et les *neutres*, *adjectifs*.

Les modificatifs actifs et passifs ont été appelés *participes* et rangés dans une classe particulière de mots, parce qu'ils ont des propriétés qu'on retrouve dans les verbes et dans les adjectifs; d'où l'on conclut qu'ils *participent* à la nature des uns et des autres, et que ce caractère en fait une espèce à part. Cette erreur, comme presque toutes les erreurs en Grammaire, vient de ce qu'on n'a pas su distinguer dans les mots leurs propriétés essentielles de leurs propriétés accidentelles. On a dit : le participe marque le rapport avec le *temps;* or, marquer le temps est une propriété du verbe, donc le participe tient de la nature du verbe. En raisonnant ainsi, il ne serait pas difficile de prouver que tous les mots participent à la nature du verbe. — Le substantif et l'adjectif marquent le rapport avec le nombre; or, marquer le nombre est une propriété du verbe, donc le substantif et l'adjectif sont des verbes. — Le pronom personnel marque le rapport avec la personne; or, cette propriété se trouve dans le verbe, donc le pronom

devrait appeler cette espèce de modificatif d'un nom qui signifiât *état*, *habitude*. Quoique la dénomination de *neutre* soit vicieuse nous l'avons adoptée, afin de ne pas être obligé plus loin de changer la dénomination des verbes attributifs dont la classification est corrélative à celle des modificatifs.

personnel est un verbe. Ces raisonnements valent tout autant que le premier.

Le *temps* n'est pas une propriété essentielle du *verbe;* ce n'en est qu'une propriété accidentelle. Ce n'est pas non plus une propriété essentielle du *participe*, car il en est qui ne l'ont pas. Dans ces phrases, par exemple : *il est attendu, vous avez été applaudi, ils seront récompensés,* le participe ne marque pas plus le *temps* que l'adjectif dans celles-ci : *vous êtes prudent, il a été adroit, nous serons heureux.*

Ce qui a encore déterminé les Grammairiens à regarder les *participes* comme des mots qui tiennent de la nature du *verbe,* c'est qu'ils ont les mêmes compléments et qu'ils gouvernent les mêmes cas dans les langues qui en ont. Mais d'abord, cette propriété d'avoir des régimes et de gouverner certains cas, il n'y a que les verbes *attributifs* qui la possèdent, et ils la doivent au *modificatif* qu'ils renferment; ce serait donc plutôt le *verbe attributif* qui *participerait* à la nature du modificatif et du verbe substantif, puisqu'il est formé et composé de l'un et de l'autre. Ensuite, on trouve des exemples de *substantifs* gouvernant les mêmes cas que les verbes dont ils dérivent, ce qui, du reste, est très-logique; les *substantifs* seraient donc aussi des *participes.*

Les *participes* n'ont rien de ce qui constitue la nature du *verbe;* ce sont de purs *modificatifs* qui ne diffèrent des *adjectifs* que par la manière d'être qu'ils représentent, et par quelques autres propriétés accidentelles.

Nous ne parlons ici que des participes des verbes attributifs, nous reviendrons ailleurs sur le participe du verbe substantif, et nous verrons que ce n'est pas non plus une espèce particulière demots, mais un mode du verbe.

Le modificatif *neutre* ou l'*adjectif* se divise en deux espèces : le *qualificatif* et le *déterminatif* auquel plusieurs Grammairiens rattachent l'*article*.

On rencontre partout cette division des adjectifs en *qualificatifs* et *déterminatifs*, et l'on ne trouve presque nulle part la différence essentielle qui les distingue les uns des autres. Car dire que les premiers *qualifient* et que les seconds *déterminent*, ce n'est rien faire connaître de plus; et si l'on prend ces mots dans leur acception naturelle, les propriétés qu'ils expriment sont communes aux deux espèces d'adjectifs, et par conséquent ne peuvent servir à les caractériser et à en marquer la différence. En effet, *qualifier* veut dire *exprimer une qualité;* une qualité, c'est un *mode* une *manière d'être;* or, tous les adjectifs expriment une *manière d'être;* les *déterminatifs,* par là même qu'ils sont *adjectifs,* sont donc nécessairement *qualificatifs*. D'un autre côté, les *qualificatifs* déterminent souvent les objets avec autant et même plus de précision que les *déterminatifs;* si quelqu'un vous montre dans une prairie trois chevaux dont l'un est blanc, l'autre rouge, et le troisième noir, et que cette personne vous dise : *le* ROUGE *est à moi;* ce *qualifi-*

catif ROUGE détermine cheval avec plus de précision que ne le ferait le *déterminatif* UN, dans le cas où la personne vous dirait : UN *de ces trois chevaux m'appartient.* De même lorsque je dis : *les enfants studieux feront l'honneur et la joie de leurs familles ; studieux* détermine les enfants dont je veux parler, puisqu'il les distingue de tous les autres. Les *qualificatifs* sont donc aussi *déterminatifs.* Il faut donc chercher ailleurs que dans la propriété de qualifier et de déterminer, la différence qui sépare ces deux espèces d'adjectifs.

Dans cette phrase : *les hommes studieux aiment la solitude, studieux* ajoute à *hommes* une idée qui n'est pas renfermée dans ce substantif ; il en augmente donc la compréhension ; mais en même temps il fait que ce substantif qui peut représenter tous les hommes, n'en représente qu'une certaine classe ; il en restreint donc l'extension. Il en est de même de *dociles, fidèles*, *morales*, dans ces phrases : *les enfants dociles sont aimés de leurs maîtres ; les amis fidèles sont rares ; les sciences morales sont trop négligées :* tous ces adjectifs ajoutent à la compréhension des substantifs, et en restreignent l'extension. Or ces adjectifs sont de ceux qu'on nomme *qualificatifs ;* il est donc dans la nature des adjectifs *qualificatifs* d'affecter en même temps la compréhension et l'extension des substantifs.

Si je dis : *cinquante soldats, plusieurs soldats,* quelques soldats *ont péri dans la mêlée ; cinquante, plusieurs, quel-*

ques, font que le substantif qui représente naturellement tous les soldats, n'en représente ici qu'un certain nombre : ces mots restreignent donc l'extension du substantif *soldats;* mais ils n'ajoutent absolument aucune idée à celles qui y sont renfermées ; ils n'en changent donc pas la compréhension. Or, *cinquante, plusieurs, quelques,* sont du nombre des adjectifs qu'on appelle *déterminatifs,* il est donc dans la nature des *déterminatifs* de n'affecter que l'extension des substantifs.

Les adjectifs *qualificatifs* diffèrent donc des *déterminatifs,* en ce que les premiers affectent à la fois la compréhension et l'extension des substantifs, tandis que les seconds affectent l'extension seulement.

Cette différence indiquée par Sylvestre de Sacy est fondamentale ; toutefois, la solution n'est pas complète, et il est encore une question à poser, lorsque celle-là a été résolue. Les adjectifs représentent des manières d'être ; une différence dans les adjectifs en suppose une dans les manières d'être dont ils sont les signes ; quelle est donc la différence entre les manières d'être représentées par les adjectifs *qualificatifs* et les manières d'être représentées par les adjectifs *déterminatifs?* C'est là, selon nous, qu'est toute la question.

Les *qualificatifs,* avons-nous dit, affectent en même temps la compréhension et l'extension des substantifs, et les *déterminatifs* l'extension seulement. La compréhension est la propriété qu'ont les substantifs de représenter les substances par plus ou moins de qualités ; les

qualificatifs ajoutant à la compréhension des substantifs, expriment donc une qualité qui se trouve dans les objets que ceux-ci représentent. — L'extension est la propriété qu'ont les substantifs de représenter un plus ou moins grand nombre d'objets : le *déterminatif* n'affectant que l'extension n'exprime donc pas une qualité qui soit dans les objets, autrement il affecterait la compréhension, ce qui est contre la définition. Alors le *déterminatif* représente nécessairement une qualité du substantif. Il faut bien, en effet, qu'il modifie le *signe*, puisqu'il modifie quelque chose et qu'il ne modifie pas la *chose signifiée*.

Ainsi, la différence la plus fondamentale qu'il y ait entre les adjectifs *qualificatifs* et les adjectifs *déterminatifs*, c'est que les premiers modifient les *substances* elles-mêmes, tandis que les seconds ne modifient que les *substantifs* : les uns expriment une qualité des *êtres*, les autres une qualité des *mots* qui les représentent.

De cette notion des adjectifs *qualificatifs* et des adjectifs *déterminatifs*, il suit :

1° Qu'ils sont mal nommés. Le nom des choses doit en exprimer la nature ; puisque les *qualificatifs* affectent la compréhension, et les *déterminatifs* l'extension, on devrait appeler les premiers *compréhensifs* (1) et les seconds *extensifs*.

(1) Les *qualificatifs* affectent aussi l'*extension*, comme nous l'avons vu, mais on peut dire que ce n'est qu'accidentellement et par voie de conséquence.

2° Qu'on doit exclure de la classe des *déterminatifs* les adjectifs appelés *démonstratifs, possessifs, numéraux ordinaux*, comme : *ce, cette*, *mon*, *ton*, *son*, *premier, second, troisième;* car ce sont de véritables *qualificatifs;* n'est-ce pas, en effet, une *qualité* c'est-à-dire une manière d'être pour un objet, que d'être montré, possédé, que d'occuper tel ou tel rang?

Les *extensifs* peuvent affecter l'extension de deux manières : 1° en déterminant avec précision le nombre des êtres représentés par les substantifs; 2° en indiquant ce nombre d'une manière un peu vague et sans détermination nette et précise.

Il y a donc deux espèces d'*extensifs :* les uns *définis*, les autres *indéfinis : un, deux*, *trois*, *cent, mille,* et tous les nombres cardinaux sont des extensifs *définis : plusieurs, quelques, tous,* sont des extensifs *indéfinis.*

Nous avons dit que quelques-uns rangent l'*article* dans la classe des *extensifs;* c'est encore un chapitre fort embrouillé dans les Grammaires, que celui-là. L'*article* est l'élément le moins important du langage; il est même des langues qui n'en ont pas; et cependant c'est peut-être celui qui est le plus rebelle à l'analyse et dont il est le plus difficile de saisir la nature et de préciser la signification. Comme pour les substantifs généraux et pour les mêmes raisons, c'est-à-dire parce qu'ils

Leur propriété essentielle est d'affecter la *compréhension;* il suffit donc de les caractériser par cette seule propriété.

n'en ont pas bien compris la nature, les Grammairiens ne sont pas d'accord sur le nombre des articles. Les uns ne reconnaissent qu'un seul article, savoir : *le, la, les* (1). D'autres y ajoutent *un*, *une, des,* qu'ils nomment *indéfini*, par opposition au premier qu'ils appellent *indéfini* (2). D'autres regardent *ce*, *cet, cette*, comme un article et le nomment *démonstratif* (3). Enfin, il en est qui parlent d'articles *pronominaux*, et qui rangent dans cette catégorie, *celui*, *celui-là*, *chaque*, *autre*, *quelques* (4).

Nous avons déjà dit que rien n'est moins arbitraire que la classification des objets qu'on étudie, et la Grammaire est peut-être la seule science où l'on trouve dans cette partie essentielle une si grande diversité d'opinions. Cela prouve évidemment qu'on ignore ou les caractères qui constituent chaque espèce, ou les propriétés des objets qui doivent en faire partie. Nous croyons avoir jusqu'ici déterminé avec précision la nature de chacune des espèces de mots dont nous avons parlé; examinons donc ceux qu'on nous présente comme des *articles*, et voyons, d'après leurs propriétés, s'ils forment réellement une classe à part, ou si au contraire, ils rentrent, en tout ou en partie, dans quelques-unes des espèces que nous avons définies.

(1) L'abbé d'Olivet.

(2) Grammaire de Port-Royal.

(3) Sylvestre de Sacy.

(4) *Essai sur l'analogie des langues,* par M. Hennequin.

D'abord les articles *pronominaux* sont évidemment ou des *pronoms*, comme : *celui*, *celui-là;* ou des *compréhensifs*, comme : *autre;* ou des *extensifs*, comme : *tous*, *quelques*.

L'article *démonstratif ce*, *cet* est un *compréhensif*.

Restent donc l'article *défini : le*, *la*, *les*, et l'*indéfini : un*, *une*, *des*.

Il en est qui pensent que la fonction essentielle de l'article *le*, *la*, *les*, est de modifier l'extension des substantifs. Mais il est facile de montrer que cette opinion est erronée. Tous les substantifs qui sont susceptibles de prendre cet article, peuvent le prendre à tous les degrés de leur extension, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite. Ainsi, dans toutes les phrases suivantes : *les hommes sont avides de bonheur; les hommes vertueux mettent leurs espérances ailleurs que dans cette vie; les hommes bienfaisants sont les images de la Divinité sur la terre; les hommes qui sont venus me voir hier sont bien malheureux; l'homme que j'ai rencontré chez vous est fort savant;* le substantif *homme* est pris dans une extension de plus en plus petite, et cependant il est accompagné partout du même article. On pourrait faire la même observation sur tous les substantifs. Il est donc évident que la fonction de l'article *le*, *la*, *les* n'est pas de modifier l'extension des substantifs. Voilà ce que l'article défini n'est pas; avant de dire ce qu'il est, voyons si l'article *indéfini* n'est pas non plus un *extensif*.

Ceux qui prétendent que cet article est un *extensif*,

disent que *un*, dans quelque circonstance qu'on l'emploie, est toujours *numéral*, que *des* n'est pas le pluriel de *un*, mais un article contracté équivalant à *de les*. Mais d'abord, Sylvestre de Sacy qui soutient cette opinion, ne nie pas « qu'il y ait une différence assez sensible entre le mot *un* employé rigoureusement comme *numératif* dans cet exemple : *combien avez-vous de chevaux? j'en ai* UN, et le même mot employé d'une manière plus vague, comme dans cette proposition : UN *cheval m'a éclaboussé* » (1). Non-seulement la différence est *sensible*, mais on peut dire que *un* dans ce dernier exemple n'est pas plus *numératif* que *le* dans celui-ci : LE *cheval que vous m'avez vendu est vicieux*. Ces deux mots marquent le singulier, il est vrai, mais ce n'est là qu'une propriété accidentelle. Ensuite, il est faux que *des* soit toujours mis pour *de les*. Toutes les fois qu'en employant le singulier au lieu du pluriel, on n'aurait pas la préposition *de, des* n'est pas mis pour *de les ;* car si la préposition était dans le pluriel, elle se retrouverait nécessairement au singulier : la préposition exprime un rapport entre deux mots ; or, un changement de nombre dans les mots ne détruit pas le rapport qui les unissait. Dans cette phrase : *les passions des hommes sont leurs plus cruels ennemis ; des* est pour *de les,* parce qu'au singulier il faudrait dire, avec la préposition : *les passions* DE *l'homme*. Mais si je dis : *nous avons appris*

(1) *Principes de Grammaire générale,* ch. V.

des nouvelles désolantes, *des* n'est pas pour *de les,* parce qu'au singulier je dirais sans préposition : *nous avons appris* UNE *nouvelle*... Il est donc des cas où *des* n'est pas mis pour *de les*, et alors c'est le pluriel de UN.

Une preuve encore que *un* dans le sens dont nous parlons n'est pas *numératif*, et que *des* est son pluriel, c'est que les Espagnols qui l'emploient de la même manière que nous en forment le pluriel comme celui des autres adjectifs : ils disent *unos*, et ce mot correspond à notre *des;* or, *unos* employé comme *numératif* serait une absurdité, car il représente l'unité et par conséquent ne peut pas avoir de pluriel.

Un, *une*, *des,* ne sont donc pas plus des *extensifs* que *le*, *la*, *les;* ce sont donc des modificatifs d'une espèce particulière, ayant une propriété qui leur est propre et les distingue des autres. Quelle est cette propriété? c'est ce qui nous reste à déterminer.

Disons d'abord que l'*article* n'a pas toujours une signification bien prononcée, que souvent même il n'en a aucune, et que rien n'est plus capricieux que l'usage qu'on en fait. Cependant ce mot n'en doit pas moins avoir un sens qui lui soit propre et le caractérise : on peut abuser de ce qui est fait dans les langues, mais les langues n'ont rien fait de complètement inutile : dès là qu'un mot existe, il signifie quelque chose ; on ne l'a créé que parce qu'on en avait besoin. Quelques exemples suffiront pour nous faire comprendre la nature de l'*article,* et pour nous donner une idée de la différence

qui existe entre celui qu'on appelle *défini* et celui qu'on nomme *indéfini*.

Dans ces deux phrases : *Je lis les ouvrages que mon ami m'a envoyés ;* et *je lis des ouvrages que mon ami m'a envoyés,* tout est semblable, excepté l'article ; si donc il y a quelque différence dans la signification des deux phrases, cette différence est identique à celle des deux articles, et elle peut servir à nous faire connaître la valeur de ces deux mots.

Or, la première phrase : *je lis les ouvrages*... suppose que les ouvrages sont déjà connus de la personne à qui je parle ; et la seconde : *je lis* DES *ouvrages*... suppose le contraire. Il en est de même dans celles-ci : *je viens de recevoir* LA *lettre que j'attendais,* et *je viens de recevoir* UNE *lettre que j'attendais*. La première phrase suppose que j'ai déjà parlé de cette lettre à la personne à laquelle je m'adresse ; et la seconde suppose que je ne lui en ai encore rien dit. Dans ce double exemple, la première des deux phrases suppose donc que la chose dont on parle est déjà connue et par conséquent déterminée par des circonstances antérieures ; et la seconde suppose, au contraire, que la chose est inconnue et indéterminée. Or, puisque les deux phrases ne diffèrent que par l'*article,* que l'article *défini* se trouve dans la première, et l'article *indéfini* dans la seconde, il faut en conclure que la propriété de l'article *défini* est d'annoncer la *détermination* et celle de l'article *indéfini*, l'*indétermination*.

La *détermination* ou l'*indétermination* est exprimée par les antécédents ou par les circonstances dans lesquelles on parle ; l'*article* ne l'exprime pas par lui-même, il ne fait qu'*indiquer* si elle existe ; c'est pourquoi nous l'appellerons *indicatif*.

CHAPITRE V.

TROISIÈME ESPÈCE DE MOTS : — RELATIFS.

Fidèles à la méthode que nous avons suivie jusqu'alors, nous continuerons à demander la division des mots à celle des choses qu'ils expriment : c'est le moyen d'avoir des divisions rationnelles et aussi des définitions exactes; car qu'est-ce que diviser? n'est-ce pas indiquer les diverses parties dont se compose un tout, en les distinguant les unes des autres par leurs qualités essentielles? Et qu'est-ce que définir, sinon caractériser une chose par les qualités qui lui sont essentielles? Avoir bien divisé les mots, c'est donc les avoir déjà définis, puisque c'est avoir déterminé et caractérisé les objets qu'ils représentent.

Les *relatifs* étant les signes des *rapports*, la division des premiers est identique à celle des seconds; de sorte que pour savoir combien il y a d'espèces de relatifs, il faut chercher combien il y a d'espèces de rapports.

Un rapport qui se distingue de tous les autres, parce qu'il est le plus important et celui que l'esprit a le plus besoin d'envisager dans ses opérations, c'est le rapport de la substance au mode. En effet, tout ce que nous savons se résout en affirmations du vrai ou du faux et n'est qu'une suite de jugements ; or, le jugement est la perception du rapport qui lie un mode à une substance, une qualité à un être ; ce rapport est donc le but ultérieur auquel vont aboutir tous les actes de l'intelligence ; aussi est-il représenté dans toutes les langues par un mot qu'on regarde comme l'élément le plus essentiel du discours, et que pour cette raison on nomme *le mot par excellence :* c'est notre *verbe substantif,* le *verbum* des Latins, le ῥῆμα des Grecs.

Tout *rapport* suppose deux *termes* dont le premier s'appelle *antécédent* et le second *conséquent.* Il doit en être de même des *relatifs.* Or, puisque le *verbe* exprime un rapport entre l'être et la manière d'être, que les êtres sont représentés dans le discours par les *substantifs,* et les manières d'être par les *modificatifs*, l'antécédent du verbe est nécessairement un *substantif* ou un mot pris *substantivement*, et le conséquent un *modificatif,* ou un mot pris *modificativement.*

Envisagés comme *antécédent* et comme *conséquent* du verbe, le substantif et le modificatif se nomment, le premier, *sujet*, et le second, *attribut;* et le sujet, le verbe et l'attribut se nomment ensemble *proposition.* Ainsi, dans :

Dieu est bon, Dieu est *sujet*, bon, *attribut*, et les trois mots réunis sont une *proposition*.

Il suit de là que la proposition représente ce qui est représenté par le substantif, plus ce qui est représenté par le modificatif, plus ce qui est représenté par le verbe. Une proposition est donc la représentation d'un être, d'une manière d'être et du rapport qui les unit (1).

Le sujet et l'attribut ne sont pas toujours exprimés, comme dans la proposition précédente, par un seul signe; la plupart du temps il faut les exprimer par plusieurs mots, parce qu'ils sont représentés dans l'esprit par plusieurs idées. Toutefois, quoique multiples dans leur forme, le sujet et l'attribut sont uns dans leur nature; les différentes idées qui les représentent forment ensemble une unité réelle; il y a donc entre ces idées des *rapports* qui les unissent les unes aux autres, et qui, à raison de cette propriété, peuvent être rangés dans une même classe, quel que soit d'ailleurs leur caractère particulier.

(1) Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur la nature de la *proposition*; nous remarquerons seulement que la définition qu'on en donne ordinairement est inexacte. La proposition, si l'on entend par ce mot la réunion d'un sujet d'un verbe et d'un attribut, n'est pas toujours, comme le disent les Grammaires, *l'expression d'un jugement*. Ainsi dans cette phrase : *je désire que vous soyez heureux*, il y a deux *propositions* et il n'y a qu'un *jugement*. La proposition n'est l'expression d'un jugement que quand le verbe exprime l'affirmation, car juger c'est affirmer; or, l'affirmation n'est pas de l'essence du verbe, comme nous le démontrerons plus loin.

Ces rapports sont exprimés dans les langues de différentes manières : 1° par une certaine terminaison ajoutée aux mots : c'est la fonction des cas dans les langues qui en ont ; 2° par la place que les mots occupent les uns par rapport aux autres ; 3° enfin par des mots particuliers qu'on appelle *prépositions*.

Dans cette proposition : *amor scientiæ est utilis adolescentibus*, le sujet et l'attribut sont représentés chacun par deux mots : le rapport entre les deux mots est marqué, dans le sujet, par la désinence *æ* de *scientiæ* et dans l'attribut par *ibus* qui termine *adolescentibus*.— Dans certaines langues, telles que le persan, le turc, le basque, on exprimerait le rapport entre les deux mots dont se compose le sujet, en plaçant le conséquent devant l'antécédent (1). — En français, nous exprimons les deux rapports par des prépositions, et nous disons : *l'amour* DE *la science est utile* A *la jeunesse*.

Du reste, ces différentes manières d'exprimer les rapports dont nous parlons, sont souvent tous employés par une même langue : celles qui ont des cas ont aussi des prépositions, et plusieurs expriment encore certains rapports par la place qu'elles donnent aux mots ; à plus forte raison les langues qui n'ont pas de cas ont-elles recours à ce dernier moyen.

(1) En basque, au lieu de dire : *les ornements des autels des églises des Indes*, on s'exprime d'une manière qui revient à peu près à celle-ci : *Indes-églises-autels-ornements*. (SYLVESTRE DE SACY, *Principes de Grammaire générale*.)

L'antécédent des rapports marqués, soit par les prépositions, soit par les cas, soit par la place des mots, n'a pas reçu, comme celui du rapport exprimé par le verbe, de dénomination particulière; mais le conséquent s'appelle ordinairement *complément.*

Quand le rapport est exprimé par une préposition, le conséquent est dit complément de la préposition, et si le rapport est marqué par la terminaison du mot ou par la place qu'il occupe, on le dit complément de l'antécédent. Ainsi, dans : *l'amour de la science...*, *science* est le complément de la préposition *de*, et dans : *amor scientiæ,* ce dernier mot est complément d'*amor.*

Lorsque l'antécédent est un modificatif actif, et que le complément reçoit *immédiatement* l'action marquée par ce modificatif, le complément se nomme *direct.* Si le conséquent ne reçoit que *médiatement* l'action de l'antécédent, on l'appelle complément *indirect.* Ainsi, dans cette phrase : *en faisant une injure à quelqu'un, on se manque à soi-même, injure* est complément *direct* de *faisant,* et *quelqu'un* en est le complément *indirect.* On voit par cet exemple qu'un même mot peut servir de terme à plusieurs rapports, car il y a deux rapports dans *faisant une injure à quelqu'un,* et il n'y a que trois termes : *injure* est à la fois conséquent du premier rapport et antécédent du second.

Jusqu'ici nous avons distingué deux sortes de rapports : 1° rapport entre les êtres et leurs qualités; — 2° rapports entre les idées qui représentent ces êtres et

ces qualités ; ou, ce qui revient au même, rapport entre le sujet et l'attribut, rapports entre les parties dont se composent le sujet et l'attribut.

Ces deux espèces de rapports, quoique distincts, ont cependant un caractère qui leur est commun : ils unissent entr'elles les idées qui, par leur ensemble, constituent la *pensée*. Les mots qui les représentent différents par la qualité qui leur est propre et qui les caractérise, se ressemblent donc aussi par la propriété qu'ils ont d'unir les diverses parties de la *proposition*, expression de la *pensée*.

Ces deux premières espèces de relatifs ont dans la *proposition* la même fonction que les signes = + — × : dans l'*équation*, qui n'est, du reste, qu'une proposition généralisée, une proposition *algébrique*, une *formule* de proposition. L'*équation* est la *proposition ;* les deux *membres* sont le *sujet* et l'*attribut ;* les *termes* de chaque membre sont les *mots* dont se composent le sujet et l'attribut ; le signe = qui exprime le rapport entre les deux membres de l'équation, est le *verbe* qui exprime le rapport entre le sujet et l'attribut de la proposition ; et les signes + — × : qui marquent les rapports entre les termes de chaque membre, sont les *prépositions* qui expriment les rapports entre les différentes parties du sujet et de l'attribut. Enfin, une dernière analogie qui prouve encore la vérité de la comparaison et l'espèce d'identité que nous établissons entre l'*équation* et la *proposition*, c'est que le signe qui unit les deux mem-

bres de l'équation est *un*, et les signes qui unissent les termes de chaque membre, *multiples*, comme le verbe qui joint le sujet et l'attribut de la proposition est *un*, et les prépositions qui unissent les parties du sujet et de l'attribut, *multiples*.

Rien n'est isolé dans l'esprit : tout s'y tient, tout s'y enchaîne de la manière la plus étroite, et de même que les idées se lient et s'unissent les unes aux autres pour former la pensée, les pensées à leur tour s'unissent et s'enchaînent pour ne faire qu'un seul et même ensemble, un seul et même tout. Il y a donc des rapports entre les pensées comme il y en a entre les idées.

Les rapports qui unissent les pensées sont aussi exprimées dans les langues de trois manières : 1° par une terminaison particulière du mot principal de la proposition, c'est-à-dire du verbe : c'est une des fonctions des modes ; — 2° par la place que les propositions occupent les unes par rapport aux autres ; — 3° enfin, par des mots particuliers qu'on appelle *conjonctions*.

Dans cette phrase : *te exorem sine, mi pater ; souffrez, mon père, que je vous supplie,* la terminaison *em* de *exorem,* annonce que cette proposition est subordonnée à une autre. — Quand César écrivait au sénat : *veni, vidi, vici, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu,* le rapport entre ces trois propositions était marqué par la manière dont elles suivent. — Enfin, lorsque je dis : *nous serons heureux dans l'autre vie*, si *nous sommes vertueux*

dans cell-ci, CAR *Dieu est juste,* PUISQU'*il est parfait;* les rapports entre ces quatre propositions sont marqués par les conjonctions *si, car, puisque.*

Il suit de ce que nous venons de dire que la fonction des modes est identique à celle des conjonctions. Nous avons déjà vu que celle des prépositions et celle des cas sont semblables. Les *prépositions* et les *cas* sont donc aux *mots* comme les *conjonctions* et les *modes* sont aux *propositions*. Nous aurons occasion de revenir sur cette question et de la développer; cependant nous remarquerons ici que la propriété qu'ont les cas de marquer les rapports entre les mots, leur est essentielle, tandis que celle qu'ont les modes d'exprimer les rapports entre les propositions ne leur est qu'accidentelle.

Nous avons vu les mots prendre des dénominations particulières en devenant termes de rapports : ainsi, le substantif et le modificatif unis par le verbe, se sont appelés *sujet* et *attribut;*—le conséquent des rapports marqués par les prépositions, les cas ou la place des mots, s'est nommé *complément* — *direct,* — *indirect.* Les propositions envisagées comme unies par les conjonctions ou des signes équivalents, c'est-à-dire envisagées sous le point de vue des rapports qu'elles ont entr'elles, prennent aussi des noms particuliers; mais ces noms varient beaucoup selon les différents grammairiens. En général, la proposition antécédente se nomme *principale,* et la conséquente, *subordonnée, complémentaire, incidente,* etc.

Nous avons vu aussi qu'un même *mot* peut servir de terme à plusieurs rapports ; il en est de même des *propositions*. Dans cette phrase : *je m'afflige, parce que vous serez malheureux si vous persistez dans vos projets insensés*, la seconde proposition sert à la fois de conséquent à la première et d'antécédent à la troisième.

En résumé, il y a donc trois sortes de *rapports*, et image fidèle des réalités qu'elles représentent, les langues ont trois espèces de *relatifs* pour les exprimer, savoir : la *conjonction* qui exprime les rapports entre les propositions ; le *verbe* qui exprime le rapport entre les deux membres de la proposition, c'est-à-dire entre le sujet et l'attribut ; et les *prépositions* qui expriment les rapports entre les termes de chaque membre, c'est-à-dire entre les mots dont se composent le sujet et l'attribut.

Avant de revenir sur chacune de ces espèces de relatifs, disons un mot de leur dénomination. Ils sont tous mal nommés.

Préposition veut dire *placé devant ;* or, cette circonstance est commune à tous les relatifs, et par conséquent ne peut servir à en caractériser un en particulier. Les relatifs expriment un rapport entre deux termes ; leur place naturelle est donc entre ces deux termes : après l'antécédent et devant le conséquent ; par où l'on voit encore qu'il y aurait autant de raison de les appeler *postpositions* que *prépositions*.

Conjonction signifie *joindre avec;* or, ce caractère convient également à tous les relatifs, car tous ont la propriété de *joindre* l'un *avec* l'autre, les termes entre lesquels ils expriment un rapport.

Enfin, la dénomination de *verbe* qui veut dire *mot par excellence,* ne fait connaître ce mot que par l'idée de son importance, et non par celle de sa nature.

On pourrait appeler la *préposition,* relatif *verbal* (de *verbum, mot*), parce qu'elle exprime les rapports entre les *mots;* la *conjonction,* relatif *propositif*, parce qu'elle exprime les rapports entre les *propositions;* et le *verbe,* relatif *coexistif,* parce que le rapport qu'il exprime unit la substance et le mode de telle sorte que ces deux choses n'en font qu'une, qu'elles *existent* l'une *avec* l'autre, qu'elles *coexistent :* c'est un rapport de *coexistence.*

CHAPITRE VI.

DE LA PRÉPOSITION ET DE LA CONJONCTION.

La *préposition* et la *conjonction* sont de tous les éléments du discours, ceux dont la signification est la moins complexe, et par conséquent ceux qui présentent le moins de difficultés. Ces mots n'ont absolument que l'unique fonction que nous leur avons assignée ; on ne pouvait donc pas, comme pour la plupart des autres mots, confondre leurs propriétés essentielles avec leurs qualités secondaires, ni prendre les accidents des choses pour leur nature. Cependant, comme si tout en Grammaire devait nécessairement être mis en question, comme si les choses les plus claires devaient absolument y être mêlées d'incertitudes et d'obscurités, la nature de ces deux espèces de mots n'a pas toujours été bien saisie, même par les plus célèbres grammairiens.

L'abbé Sicard dit que les prépositions marquent les

rapports que les mots ont entr'eux, mais sans spécifier la nature de ces rapports qui ne sont déterminés, selon lui, que par les termes qu'ils unissent. La preuve qu'il en donne, c'est qu'une même préposition sert à indiquer des rapports non-seulement différents mais opposés, comme A dans ces phrases : *donner de l'argent* A *un malheureux*, et *voler de l'argent* A *quelqu'un*. Mais cela n'est pas particulier aux prépositions : la plupart des mots ont également des sens différents et quelquefois aussi opposés. Ouvrez un dictionnaire, et presqu'à chaque mot vous trouverez des significations différentes; à certains verbes grecs, vous en trouverez jusqu'à dix et douze; l'adjectif *sacer*, en latin, ne signifie-t-il pas *sacré* et *exécrable?* Et en grec, n'avez-vous pas ἅγιος, chose *pure*, *impure*? Il faudrait donc dire que les adjectifs et les verbes, ou plutôt il faudrait dire que tous les mots expriment des idées indéterminées.

Tout ce qu'on peut conclure des exemples apportés par l'abbé Sicard, c'est qu'il est certaines prépositions qui servent à marquer des rapports différents. Mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut poser en principe : que les prépositions, comme tous les autres mots, expriment des idées déterminées. Dans ces phrases : *je vais* VERS *l'eau*, *je vais* SUR *l'eau*, *je vais* CONTRE *l'eau*, *je vais* DANS *l'eau*, *je vais* SOUS *l'eau*, les rapports entre *je vais* et *l'eau*, sont tous bien déterminés; or ils le sont nécessairement par les prépositions qui les représentent, car les antécédents et les conséquents étant tous les

mêmes ne peuvent servir à déterminer des rapports différents.

Les définitions qu'on a données de la *conjonction* ne sont pas toutes exemptes d'erreur non plus. Aristote dit, et Harris répète après lui, que la conjonction est un mot *non significatif* dont la fonction est de réunir plusieurs propositions en une seule. Cette opinion revient à dire que l'idée du rapport qui unit deux propositions n'est pas une idée distincte de celle de ces deux propositions; or, cela est faux. Quand je compare ces deux pensées : *Dieu est juste; les méchants seront punis*, je conçois la seconde comme une conséquence nécessaire de la première; l'idée de ce rapport entre les deux pensées est évidemment distincte des pensées elles-mêmes, et si j'exprime cette idée en disant : *Dieu est juste,* DONC *les méchants seront punis*, ce mot *donc* est certainement *significatif*.

L'opinion d'Aristote et d'Harris est donc erronée. Cette erreur *grammaticale* est, comme on le voit, la conséquence d'une erreur *psycologique*, et prouve la vérité du rapport que nous avons établi entre ces deux sciences.

CHAPITRE VII.

DU VERBE SUBSTANTIF.

Si les grammairiens n'ont pas toujours bien saisi la nature de relatifs aussi simples que la *préposition* et l'*interjection*, on conçoit qu'ils n'aient pas été d'accord sur la nature du *verbe* dont les propriétés accidentelles sont si nombreuses et si variées. Nous nous contenterons d'examiner ici deux opinions qui sont les plus généralement suivies; elles nous ont paru, du reste, en résumer beaucoup d'autres.

On définit souvent le verbe : *Un mot qui exprime l'existence.* C'est peut-être la définition qui passe pour la plus philosophique, et cependant il n'est guère possible, à notre avis, d'en faire une plus mauvaise. La propriété qu'elle assigne comme essentielle au verbe est commune à tous les mots sans exception. Tous, en effet, représentent ou des substances, ou des modes, ou des rapports;

or, les substances existent, les modes existent, les rapports existent : ce sont là les trois faces de l'existence. Par cela seul qu'un mot est mot, il exprime donc l'existence, et par conséquent cette propriété ne peut être le caractère essentiel du verbe, pas plus que d'aucune autre espèce de mots.

Une opinion plus répandue, sinon parmi les philosophes, du moins dans les écoles, c'est celle qui place l'essence du verbe dans l'*affirmation*.

Cette opinion développée et soutenue dans la Grammaire de Port-Royal, a été attaquée par plus d'un grammairien; Bauzée surtout s'est attaché à en démontrer l'inexactitude; il nous a semblé toutefois qu'on aurait pu le faire d'une manière plus simple, peut-être même plus rigoureuse.

Ce qui fait l'essence d'une chose en est inséparable; si l'affirmation était de l'essence du verbe, partout où il y aurait un verbe, on trouverait donc nécessairement une affirmation; or, cela n'est pas. Si je vois un enfant s'amuser pendant que j'explique un devoir de classe, et que je lui dise : *enfant, soyez attentif,* il n'y a pas là d'affirmation : je conçois le rapport entre l'être *enfant* et la qualité *attentif;* ce rapport, je veux qu'il existe, mais je ne l'affirme pas; je ne pourrais, en effet, l'affirmer, qu'autant que je verrais qu'il existe; or, loin de voir qu'il existe, je vois au contraire qu'il n'existe pas; il n'y a donc point d'affirmation dans mon esprit, et

par conséquent, il ne doit pas y en avoir dans mes paroles qui sont l'image et le portrait de ma pensée. Le verbe *soyez* n'exprime donc pas l'affirmation dans cette phrase, ni dans celles qui sont analogues.

Si je reçois les adieux d'un ami qui part pour un voyage lointain et périlleux, et qu'au moment de notre séparation je lui exprime les vœux que mon cœur forme pour la réussite de ses projets, et lui dise : *le Ciel vous soit propice !* il n'y a pas encore là d'affirmation ; je désire que le Ciel soit propice à cet ami, je fais des vœux pour que Dieu bénisse son voyage, mais je ne sais pas s'il en sera ainsi : je ne sais pas si le Ciel lui sera réellement propice. Ne sachant rien sur l'existence du rapport entre *Ciel* et *propice à mon ami,* je ne puis pas affirmer ce rapport ; il n'y a donc pas d'affirmation dans ma pensée ; ici encore le verbe n'exprime donc pas l'affirmation.

Lorsque je dis : *je doute que cet enfant soit studieux,* j'ai l'idée du rapport entre *enfant* et *studieux,* mais loin de voir qu'il existe, je vois au contraire qu'il y a des raisons de croire qu'il n'existe pas ; quand j'exprime ma pensée, le verbe qui est le signe de ce rapport sur l'existence duquel j'ai des doutes, ne peut pas évidemment le représenter comme affirmé par moi, autrement il dirait le contraire de ce qui se passe dans mon esprit.

Enfin, dans ces phrases : *les hommes veulent être heureux ; les enfants doivent être dociles ; les méchants craignent d'être punis,* il n'y a que *veulent, doivent, craignent,*

qui expriment l'affirmation : *être* de l'exprime pas.

L'affirmation n'est donc pas la propriété essentielle du *verbe;* c'est une propriété particulière au mode indicatif et au mode conditionnel; mais elle n'existe ni à l'impératif, ni au subjonctif, ni à l'optatif, ni à l'infinitif. Nous aurons occasion de faire encore mieux ressortir cette vérité, lorsque nous traiterons de la nature des *modes.*

L'essence du *verbe* est, comme nous l'avons dit, d'exprimer *un rapport de coexistence entre la substance et le mode, l'être et la manière d'être, l'objet et la qualité;* c'est là sa nature : tout mot qui possède cette propriété, quand il n'aurait que celle-là, est *verbe;* celui qui en est privé, quelles que soient d'ailleurs ses autres propriétés, ne peut pas l'être.

Outre cette propriété fondamentale qui fait toute son essence, le verbe en a plusieurs autres, savoir : le *temps*, le *mode,* le *nombre*, la *personne,* la *voix* et même le *genre* dans certaines langues; mais ces propriétés ne sont qu'accidentelles; elles tiennent aux formes du verbe, et par conséquent nous ne devons en parler que dans notre seconde partie.

Il n'y a dans toutes les langues qu'un seul *verbe.* Pourquoi donc un seul verbe, quand il existe une si grande multitude de substantifs et de modificatifs, et même quand les autres relatifs, les prépositions et les conjonctions, sont en assez grand nombre? Ce fait qui

étonne quand on n'y a pas encore réfléchi et qu'on s'en demande la raison pour la première fois, s'explique cependant facilement et pour ainsi dire de lui-même. Le verbe exprime un rapport de coexistence entre l'être et la manière d'être; or, les êtres et les manières d'être ont beau changer, le rapport qui les unit est toujours le même : c'est toujours un rapport de *coexistence*. Dans ces phrases, par exemple : *le cheval est utile, le lion est courageux, le tigre est féroce*, les êtres et les qualités ne sont pas les mêmes, mais le rapport qui existe entre *cheval* et *utile* est identique à celui qui se trouve entre *lion* et *courageux*, entre *tigre* et *féroce*. Il en est de toutes les sciences comme des sciences mathématiques : un même rapport peut exister entre des termes différents.

Ainsi, il n'y a qu'un seul verbe dans les langues, par la raison que l'objet qu'il représente est *un* : il n'y a qu'*un signe* parce qu'il n'y a qu'*une chose à signifier*.

CHAPITRE VIII.

MOTS SYNTHÉTIQUES.

§ I.

DU VERBE ATTRIBUTIF.

Nous avons dit que toute proposition représente essentiellement trois choses : un être, une manière d'être, et le rapport de coexistence qui les unit. Mais ces trois objets essentiels de toute proposition ne sont pas toujours exprimés chacun par un signe particulier. Il arrive souvent qu'on n'emploie qu'un seul mot pour représenter le rapport et le second terme. Ainsi, au lieu de dire : *l'oiseau est chantant, l'enfant est jouant, l'homme est travaillant*, on dit : *l'oiseau chante*, *l'enfant joue, l'homme travaille;* les mots : *chantent, jouent*, *travaillent,*

renferment donc le verbe et l'attribut ; c'est pourquoi on les appelle *verbes attributifs* (1).

Dans beaucoup de langues, et surtout dans les langues anciennes, lorsque le premier terme de la proposition est un substantif général, on l'exprime aussi par le verbe attributif. Ainsi, en latin, au lieu de dire : *ego sum studens, vos estis legentes, illi sunt audientes,* on dit par un seul mot : *studeo, legitis, audiunt* ;—en grec, au lieu de : συ εις λεγων, ημεις εσμεν ακουοντες, αυτοι εισι γραφοντες, on dit également par un seul mot : λεγεις, ακουομεν, γραφουσι. — Dans les langues où le sujet est toujours exprimé par un pronom, comme en français, ce pronom est si étroitement uni au verbe, qu'il ne fait en quelque sorte qu'un seul mot avec lui.

De cette notion du verbe attributif, il suit : 1° que ce n'est pas un mot d'une nouvelle espèce, mais un mot *synthétique* renfermant en lui-même un substantif, un modificatif et un relatif ; c'est pourquoi nous l'appellerons simplement *verbe* qui veut dire *parole,* parce que c'est la parole dans ses trois éléments essentiels, c'est toute la parole. — 2° que ce mot est à lui seul une *proposition*, puisqu'il représente un être et une manière d'être unis par un rapport de coexistence, ou, ce qui est la même chose, qu'il équivaut à un substantif et un modificatif joints par le coexistif.

(1) Le verbe substantif devient quelquefois *attributif,* c'est lorsqu'il signifie *exister,* comme quand on dit : *Dieu* EST.

La nature du *verbe* va encore nous apprendre combien on doit en distinguer d'espèces. Le verbe, disons-nous, équivaut à un sujet, un coexistif et un attribut; or, le sujet est toujours, dans ce cas, un pronom personnel, et il n'y a qu'un seul coexistif; envisagé sous le point de vue de ces deux éléments, le verbe n'est donc susceptible d'aucune distinction, et parconséquent la division des verbes en plusieurs espèces ne peut être fondée que sur le troisième élément, c'est-à-dire sur l'attribut. Or l'attribut est un modificatif; la division des verbes est donc identique à celle des modificatifs; et puisque nous avons distingué trois sortes de modificatifs, savoir : modificatis actifs, modificatifs passifs, modificatifs neutres, il y a trois espèces de verbes : verbes *actifs*, verbes *passifs*, verbes *neutres*.

Ces verbes se trouvent déjà tout définis, puisqu'ils doivent l'être par l'attribut qu'ils renferment.

Le verbe *actif* exprime une action faite par le sujet, comme : *nous lisons*, *vous écrivez, ils chantent.*

Le verbe *passif* exprime une action reçue par le sujet, comme : *moneor, verberatur, vulneramini; je suis averti, il est frappé, vous êtes blessés* (1).

Le verbe *neutre* exprime un état du sujet, comme : *il dort*, *vous languissez* (2).

(1) Il n'y a pas de verbe *passif* en français ; lorsque l'attribut de la proposition est passif, on l'exprime toujours par un modificatif distinct du coexistif.

(2) Les verbes *neutres* sont très-rares ; il y a presque toujours une certaine action dans ceux qui paraissent le plus n'exprimer qu'un état.

L'action marquée par le verbe actif peut passer dans un objet, comme : *cueillir une rose, lancer une flèche, blesser quelqu'un ;* ou ne passer dans aucun objet, comme : *courir, jouer, parler;* de là deux sortes de verbes *actifs :* actifs *transitifs,* actifs *intransitifs.*

L'action exprimée par le verbe *transitif* peut passer *directement* dans les objets, comme : *écrire une lettre, lire un ouvrage*, ou n'y passer que d'une manière *indirecte,* comme : *aller vers un lieu, venir à quelqu'un;* de là encore deux espèces de verbes *transitifs :* transitifs *directs* et transitifs *indirects.*

Lorsque l'action du verbe transitif, soit direct, soit indirect, tombe sur le sujet, c'est-à-dire lorsque le sujet fait et reçoit en même temps l'action exprimée par l'attribut, comme dans : ελυσασθε, *vous vous êtes déliés,* le verbe se nomme *réfléchi* (1).

Le verbe *réfléchi* participe donc à la nature du verbe *actif* et du verbe *passif;* c'est l'opposé du verbe *neutre :* au lieu de n'être *ni l'un ni l'autre, neuter,* il est *l'un et l'autre,* puisqu'il a à lui seul leur signification.

A la rigueur, pour distinguer le verbe *actif* et le verbe *passif* du verbe *réfléchi,* il faudrait dire : que le premier exprime une action *faite et non reçue* par le sujet; le second une action *reçue et non faite;* et le troisième une action à la fois *faite et reçue.*

(1) Il n'y a pas de verbe *réfléchi* en français, ni en latin, puisque l'idée de *réflexion* est exprimée, non par le verbe mais par un pronom qu'on y ajoute. En grec, cette idée est exprimée par le verbe même qui revêt pour cela une forme particulière; c'est cette forme qu'on appelle *voix moyenne* et qui serait mieux nommée *réfléchie.*

Outre les verbes dont nous avons parlé, on distingue encore les *impersonnels*, les *défectueux*, et les *irréguliers*; mais ces divisions étant fondées sur la forme et non sur la nature des verbes, nous ne devons pas nous en occuper ici.

§ II.

DE L'ADVERBE.

Au lieu de dire : *nous avons agi* AVEC PRUDENCE; *il passe sa vie* DANS LA JOIE; *vous avez joué* AVEC EXCÈS; *ils sont sortis* EN TUMULTE, on peut dire : *nous avons agi* PRUDEMMENT ; *il passe sa vie* JOYEUSEMENT ; *vous avez* TROP *joué; ils sont sortis* TUMULTUEUSEMENT. Ces mots *prudemment, joyeusement, trop, tumultueusement,* sont des *adverbes*. L'*adverbe* est donc un mot *synthétique*, équivalent à une préposition suivie de son complément.

Ces deux mots ainsi réunis en un seul exercent ensemble la fonction d'un modificatif. Tout le monde convient de cela. Mais les uns prétendent que l'adverbe modifie toujours le verbe substantif; son nom d'*adverbe (près du verbe)*, lui viendrait alors de sa nature même, car la place naturelle d'un modificatif est *près* du mot qu'il modifie. Ainsi, Gebelin dit que dans ces phrases : *il est extrêmement bon; il est vraiment roi,* c'est le

verbe et non l'attribut qui est modifié par les adverbes *extrêmement, vraiment*. D'autres, au contraire, soutiennent que c'est toujours l'*attribut* et jamais le *verbe*, que l'*adverbe* modifie, et comme l'attribut est un *modificatif*, ils appellent l'adverbe *surmodificatif*. Ces deux opinions sont également erronées, en ce qu'elles sont exclusives. Sylvestre de Sacy qui soutient la dernière et qui affirme d'une manière absolue que l'*adverbe ne modifie jamais le verbe, mais toujours l'attribut*, veut en donner une raison fondamentale. *Le verbe abstrait*, dit-il, *n'indiquant que l'existence du sujet avec relation à un attribut indéterminé*, *n'est susceptible d'aucune modification, à moins que ce ne soient des modifications circonstancielles de temps et de durée*. Mais d'abord, quand le verbe ne serait susceptible que de cette espèce de modification, cela suffirait pour que les adverbes pussent le modifier; et la conséquence qui résulte immédiatement de cette concession, c'est que les adverbes de temps modifient le verbe. Ensuite, il est faux que le verbe ne soit susceptible que de cette modification. Ce mot exprime un rapport de coexistence entre les êtres et leurs qualités; or, ce rapport peut être envisagé sous différents points de vue : l'intelligence peut le concevoir comme existant et l'*affirmer*, ou comme n'existant pas et le *nier*, ou comme existant peut-être et en *douter*, enfin elle peut ignorer s'il existe et le demander; d'où il suit, que non-seulement les adverbes de *temps*, mais encore les adverbes d'*affirmation*, de *négation*, de *doute*, d'*interrogation*,

modifient le verbe, comme dans ces phrases : *cet enfant était* AUTREFOIS *studieux; vous serez* CERTAINEMENT *loué de votre conduite; les richesses* NE *sont* PAS *nécessaires au bonheur; nous serons* PEUT-ÊTRE *trompés dans notre attente;* EST-CE QUE *vous êtes fâché?*

D'un autre côté, l'adverbe peut aussi modifier l'attribut, ou plutôt un modificatif quelconque, car il peut modifier un autre adverbe. Ainsi, dans ces phrases : *vous avez été récompensé* FORT GÉNÉREUSEMENT, *vous parlez* TROP LENTEMENT, *il s'est défendu* ASSEZ ÉNERGIQUEMENT; *généralement, lentement, énergiquement,* modifient l'attribut de la proposition et sont eux-mêmes modifiés par *fort*, *trop*, *assez*.

Alors quelle est donc la nature de l'*adverbe* et quel nom faut-il lui donner? — C'est un mot qui modifie ou le *rapport* entre l'être et la qualité : *le vice est* TOUJOURS *méprisable;* ou la *qualité : Dieu est* INFINIMENT *bon;* ou une *manière d'être de la qualité : nous avons été accueillis* TRÈS-*amicalement.*—Dans les deux derniers cas, il est bien nommé *surmodificatif :* le nom seul est une définition; mais dans le premier l'expression est fausse, et conséquemment elle doit être rejetée, car le nom d'une chose ne doit jamais dire ce qu'elle n'est pas. — On pourrait laisser à ce mot son nom d'*adverbe*, mais en y attachant un autre sens que celui que l'usage lui a assigné; on l'appellerait *adverbe* c'est-à-dire *approchant du verbe, presque verbe,* parce que c'est un mot synthétique renfermant deux des trois éléments du langage : un substantif et un relatif.

§ III.

DE L'INTERJECTION.

Le *verbe* et l'*adverbe* ne sont pas dans les langues, les seuls moyens d'exprimer plusieurs idées par un signe unique. Lorsqu'on éprouve un sentiment vif, une sensation profonde, cette émotion subite de l'ame, quelle qu'en soit la nature, détermine un ébranlement dans l'organisme et s'échappe par une exclamation qui est la plus synthétique de toutes les expressions. Si quelqu'un reçoit soudain un coup violent, il crie : *aie !* et ce cri, pour tous ceux qui l'entendent, veut dire : *je souffre, j'ai mal.* Qu'un phénomène surprenant vienne frapper des spectateurs, vous les entendrez de toutes parts s'écrier : *oh !* et cela voudra dire : *nous admirons!* Accordez à des enfants quelque chose qu'ils demandent avec instance et auquel ils tiennent infiniment ; à la vue de l'objet tant souhaité, ils s'écrieront : *ah !* et cela signifiera : *combien nous sommes contents !* Ces mots : *aie ! oh ! ah !* sont des *interjections,* ainsi appelées, parce que c'est un cri que l'ame *jette* dans le discours *entre* ses autres pensées.

Au fond, l'*interjection* est un véritable *verbe,* puisqu'elle en a la valeur et peut toujours se traduire par

une proposition. Cependant elle a des caractères qui lui sont propres et par lesquels elle diffère du verbe.

1° L'*interjection* ne sert qu'à exprimer certaines émotions vives de l'ame, tandis que le *verbe* exprime tout ce qui se passe dans l'esprit. C'est pour cela que le nombre des interjections est très-restreint dans toutes les langues, et que celui des verbes n'a d'autres limites que celles de la pensée.

2° L'*interjection* exprime tout un ordre d'émotions sans marquer les nuances plus ou moins prononcées par lesquelles elles peuvent différer les unes des autres; ainsi, *aie !* exprime toutes les sensations douloureuses et pénibles, *oh !* tous les sentiments de joie, etc. L'*interjection* a donc quelque chose d'un peu vague et ne représente pas son objet d'une manière assez déterminée. Le *verbe,* au contraire, se multipliant comme la pensée et se nuançant comme elle, peut toujours la rendre avec la plus grande précision.

3° L'*interjection* est un résultat fatal et nécessaire des lois de l'organisme : elle sort de l'ame émue comme le son s'échappe de l'airain ébranlé. Et ce cri, cette exclamation, est tellement dans la nature, qu'il faut un grand empire sur soi-même pour l'empêcher de se produire lorsque l'émotion existe : l'*interjection* est donc l'expression *naturelle* de l'objet qu'elle représente. Au contraire, le *verbe*, ainsi d'ailleurs que tous les autres mots, est une expression *artificielle,* c'est-à-dire que nous la choisissons comme bon nous semble, sauf à

nous soumettre aux lois du langage dont nous avons parlé. C'est à cause de cette différence des *interjections* et des autres mots que celles-là sont les mêmes dans toutes langues, et que ceux-ci sont divers dans chacune.

4° Enfin, une dernière différence qui distingue ces deux espèces de mots, et qui, du reste, n'est qu'une conséquence de celle que nous venons d'énoncer, c'est que l'*interjection* est une expression *spontanée,* et le *verbe* une expression *réfléchie.*

—

CHAPITRE IX.

RÉSUMÉ.

Envisageant le langage dans sa plus grande généralité, nous avons indiqué rapidement les manières diverses dont l'esprit se manifeste par la matière. La nature avec ses harmonies, sa magnificence et son éclat, nous a apparu comme une grande révélation de la pensée divine, comme un reflet des attributs du Créateur. Nous avons vu ensuite la pensée de l'homme s'annoncer déjà par la constitution physique; puis se produire spontanément par le jeu et l'action des organes; puis s'exprimer avec le caractère de la réflexion, mais synthétiquement, dans les beaux-arts; et enfin se traduire d'une manière analytique par la parole et l'écriture qui sont le langage proprement dit. Nous avons indiqué alors les deux points de vue sous lesquels la science du langage analytique envisage son objet, et nous avons déterminé la différence qui sépare la Grammaire et la Lit-

lérature, ainsi que les points de contact qui les rapprochent, en montrant leur rapport avec les sciences qui leur sont analogues dans le langage synthétique.

Avant d'aborder ces deux branches de la science, nous avons traité une question qui leur est commune : l'origine du langage.

Nous attachant ensuite à la Grammaire qui devait nous occuper d'abord, nous en avons mieux spécifié l'objet, et nous avons dit que la Grammaire s'exerce sur les *mots*. Les trois points de vue généraux sous lesquels on peut envisager les mots, nous ont donné la division naturelle de la Grammaire, et après avoir caractérisé cette science, déterminé son point de départ et sa méthode, dit quelques mots de son importance, du peu de progrès qu'elle a faits et des causes qui l'ont empêchée d'avancer, nous sommes arrivés à la première partie : *la nature des mots*.

La nature des mots étant définie, nous en avons déduit les qualités qu'ils doivent avoir dans toute espèce de langage en général, et en particulier dans le langage parlé et dans le langage écrit. Nous avons ensuite essayé une classification rationnelle et logique des éléments du langage, et nous avons trouvé que les mots se divisent en trois grandes classes qui comprennent toutes les autres, savoir : les *substantifs*, les *modificatifs* et les *relatifs*. Chacune de ces classes s'est divisée en trois espèces, et nous avons eu le Substantif *propre*, le Substantif *commun*, le Substantif *général;* le Modificatif *ac-*

tif, le Modificatif *passif*, le Modificatif *neutre ;* le Relatif *coexistif*, le Relatif *verbal*, le Relatif *propositif*. Enfin, ces éléments se sont réunis et comme fondus ensemble pour former d'autres mots que pour cela nous avons nommés *synthétiques*, et nous en avons encore trouvé de trois sortes : le *Verbe*, l'*Adverbe* et l'*Interjection*.

Le nombre *trois* que nous avons rencontré partout, n'a pas été amené par un esprit de système et le vain désir de faire de la symétrie : nous n'avons rien mis d'arbitraire dans les divisions que nous avons établies dans les mots ; nous les avons constamment demandées à celles qui existent dans les idées ; et la classification des idées, à son tour, a été déduite de celle des objets que ces idées représentent. Cette division *trinaire* a donc sa raison dans la nature des choses, dans l'essence même des réalités ; et la division de celles-ci n'est pas non plus un simple fait placé aux dernières limites de l'investigation et au-delà duquel l'intelligence n'a plus rien à chercher : elle a aussi sa raison, et une raison profonde, car elle est en Dieu même.

On a beaucoup cherché, depuis quelque temps surtout, à retrouver dans les œuvres de la création une image de la *Trinité ;* mais on n'a pas encore indiqué, du moins que nous sachions, les analogies qui existent entre les trois personnes divines et les trois éléments qu'on trouve au fond du creuset, lorsqu'on analyse les réalités, et qu'on réduit à sa plus simple expression ce qu'il y a dans chaque être d'essentiel et de fondamental. Ce-

pendant ces analogies sont frappantes, on peut même dire étonnantes, de vérité.

Il y a en Dieu trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Ces personnes, quoique distinctes, sont inséparables : aucune des trois ne peut exister sans les deux autres. — Chaque personne a en elle-même la nature divine, et cependant toutes trois ne font ensemble qu'une seule divinité. — De sorte que le Père ne peut pas exister sans le Fils et le Saint-Esprit; — ni le Fils sans le Père et le Saint-Esprit; — ni le Saint-Esprit sans le Père et le Fils; — que le Père est Dieu, — que le Fils est Dieu, — que le Saint-Esprit est Dieu, — et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu.

De même, il y a dans les êtres trois éléments : la substance, le mode et le rapport. — Ces éléments, quoique distincts, sont inséparables : aucun des trois ne peut exister sans les deux autres. — Chaque élément a en soi l'être, et cependant les trois ne font ensemble qu'un seul être. — De sorte que la substance ne peut pas exister sans le mode et le rapport; — ni le mode sans le rapport et la substance; — ni le rapport sans la substance et le mode; — que la substance est réalité, — que le mode est réalité, — que le rapport est réalité, — et que la substance, le mode et le rapport ne sont qu'une seule réalité (1).

(1) Il serait facile de pousser plus loin la comparaison et de montrer que de

Dieu a donc imprimé à ses œuvres le sceau de sa propre nature, et ce n'est pas seulement l'homme, c'est tout qu'il a fait à son image et à sa ressemblance : la nature entière est un témoignage, un signe de ses perfections ; l'homme est sa vivante image ; et tous les êtres dans ce qu'ils ont de plus intime, dans les éléments qui les constituent, le représentent encore d'une manière

ces trois éléments, la *substance* est l'image du *Père*, le *mode*, celle du *Fils* et le *rapport* celle du *Saint-Esprit.*

1° Le *Père* est la première des trois personnes de la Trinité — La *substance* est aussi le premier des trois éléments dont se composent les êtres.—Le *Père* est le principe des deux autres personnes : sans le *Père*, il n'y aurait ni *Fils* ni *Saint-Esprit.* — La *substance* est aussi dans les êtres le principe des deux autres éléments : sans *substance* il n'y aurait ni *mode* ni *rapport.*

2° Le *Fils* est la seconde personne de la Trinité. — Le *mode* est aussi le deuxième élément des êtres. — Le *Fils* est engendré du *Père*, et cependant il est aussi ancien : *Ex patre natum ante omnia sæcula.... genitum non factum.* — De même le *mode* est engendré de la *substance*, et cependant il ne peut y avoir aucun intervalle entre l'existence de ces deux éléments : du moment qu'il y a *substance*, il y a nécessairement *mode : modus essendi sequitur esse.* — Le *Fils* est la manifestation du *Père : celui qui me voit, voit mon Père*, a dit Jésus-Christ ; puis encore : *personne n'arrive à mon Père que par moi* (1). —Le *mode* est également la manifestation de la *substance* ; c'est pourquoi on l'a aussi appelé *phénomène*, de *φαινομενον*, *qui apparaît*, par opposition à *la substance* qui n'apparaît pas.

3° Le *Saint-Esprit* n'est que la troisième Personne de la Trinité. — Le *rapport* n'est non plus que le troisième élément des êtres. — Le *Saint-Esprit* procède à la fois du *Père* et du *Fils : qui ex patre Filioque procedit.* — Le *rapport* découle également de la *substance* et du *mode.* — Enfin le *Saint-Esprit* est le lien qui unit le *Fils* au Père : *qui nectis ambos.... utriusque vinclum....*, et le *rapport* est aussi le lien qui unit le *mode* à la *substance.*

(1) Ev. St. J. Ch. XIV.

admirable. La Trinité a passé de Dieu dans la création, de la création dans le monde des idées, des idées dans le langage; de sorte qu'on retrouve partout *unité et triplicité :* partout *un en trois*, partout TRINITÉ :

TRINITÉ dans la réalité absolue qui est PÈRE, FILS et SAINT-ESPRIT, ne formant ensemble qu'UN SEUL DIEU.

TRINITÉ dans les réalités contingentes qui sont SUBSTANCE, MODE et RAPPORT, ne formant ensemble qu'UN SEUL ÊTRE.

TRINITÉ dans les idées qui sont IDÉE-SUBSTANCE, IDÉE-MODE, IDÉE-RAPPORT, ne formant ensemble qu'UNE SEULE PENSÉE.

TRINITÉ dans les éléments du langage qui sont SUBSTANTIF, MODIFICATIF, RELATIF, ne formant ensemble qu'UNE SEULE PROPOSITION.

Loin de nous cependant de vouloir ici abaisser les hauts enseignements de la Foi au niveau de la raison humaine, et dénaturer des mystères que nous adorons : nous indiquons des analogies, nous n'énonçons pas des identités. Chaque être dans les éléments qui le constituent est comme une formule de l'essence du Créateur, mais formule imparfaite et incomplète. Cette trinité qu'on retrouve au fond de tout ce qui a l'existence, dans les faits de la pensée et dans les éléments du langage, représente, il est vrai, la Trinité divine, mais elle la représente comme l'univers représente ses attributs; elle

la représente comme *les cieux racontent sa gloire,* comme *la foudre fait éclater sa puissance*, comme l'*Océan déclare son immensité :* dans le rapport du fini à l'infini.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Tableau des

Mots.

- Substantifs.
  - Propres.
  - Communs. Collectifs–Abstraits.
  - Généraux.
    - Indéfinis.
    - Démonstratifs.
    - Conjonctifs.
    - Possessifs
    - Personnels.
- Modificatifs.
  - Actifs.
  - Passifs.
  - Neutres.
    - Compréhensifs.
    - Extensifs.
    - Indicatifs.
- Relatifs.
  - Coexistif.
  - Verbaux.
  - Propositifs.

verbes.

Tableau des différentes espèces de mots.

Lith. de Bourayon St-Etienne.

- **Mots.**
  - **Substantifs.**
    - Propres.
    - Communs.
      - Collectifs–Abstraits.
    - Généraux.
      - Indéfinis.
      - Démonstratifs.
      - Conjonctifs.
      - Possessifs.
      - Personnels.
  - **Modificatifs.**
    - Actifs.
    - Passifs.
    - Neutres.
      - Compréhensifs.
      - Extensifs.
      - Indicatifs.
  - **Relatifs.**
    - Coexistif.
    - Verbaux.
    - Propositifs.

Interjections.—Verbes.
- Actifs.
  - Transitifs.
    - Directs.
    - Indirects.
  - Intransitifs.
- Passifs.
- Neutres.

Réfléchis. | Non-réfléchis.

Adverbes.

TABLE.

ERRATA.

Page 30,	ligne 27,	*au lieu de* ce qui opere, *lisez* ce qu'opère.
— 38	— 11	— l'un, *lisez* l'une.
— 81	— 25	— ψωνη, *lisez* φωνη.
— 122	— 19	— *me em*, *ne en*, lisez *me*, *ne*.
— 104	— 18	— Résumons-nous : les deux ...., *lisez* Résumons-nous.—Les deux..
— 106	— 24	— ne sont .... que de simples accidents, *lisez* n'est .... qu'un simple accident.
— 137	— 19	— dans la glace, *lisez* vis-à-vis de la glace.
— 141	— 17 et 19,	— un, *lisez* une.
— 144	— 4	— intelligente, *lisez* intelligence.
— 158	— 11	— *colligire*, lisez *colligere*.
— 172	— 5	— indéfini, *lisez* défini.
— 184	— 13	— exprimées, *lisez* exprimés.



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: June 2006
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


THE LIBRARY OF CONGRESS